

LÉGENDES
CONTES
ET
CHANSONS POPULAIRES
DU MORBIHAN

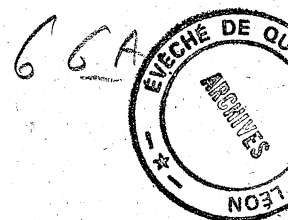
RECUEILLIS

Par le D^r Alfred FOUQUET

Membre de la Société chirurgicale d'émulation de Montpellier,
de la Société académique de la Loire Inférieure, de
la Société polymathique et de la Société
archéologique du Morbihan etc. etc.



VANNES
A. CAUDERAN, LIBRAIRE - ÉDITEUR
1857.



LÉGENDES

CONTES

ET

CHANSONS POPULAIRES

DU MORBIHAN.

OUVRAGES DU D^r FOUQUET.

En vente à la même Librairie :

Guide du Touriste dans le Morbihan. — Prix : 1 fr. 25.

Des Monuments celtiques et des Ruines romaines dans le Morbihan ; 1 vol. in-8°. — Prix : 2 fr. 50.

De la Dysenterie ; 1 vol. in-8°. — Prix : 3 fr. 50.

Rapport sur la découverte d'une Grotte sépulcrale dans la butte de Tumiach. — Prix : 75 c.

Rapport sur une habitation Gallo-Romaine découverte à Locmariaquer. — Prix : 30 c.

Autres Ouvrages publiés par la même Librairie :

Le Morbihan, son histoire et ses monuments, par CAYOT-DÉLANBRE ; 1 fort vol. in-8°, avec un album in-4° de 20 planches représentant les monuments les plus remarquables du département. — Prix, texte et album : 12 fr.

Biographie Bretonne, recueil de notices sur tous les Bretons qui se sont fait un nom, par LEVOT, publié en 24 livraisons. — Prix de la liv. : 1 fr. 50. — Ouvrage terminé.

Ces deux derniers ouvrages sont honorés de la souscription du Gouvernement pour les Bibliothèques publiques.

Nouvelle Carte du Morbihan, format grand-colombier. — Prix : 3 fr.

Cette Carte est honorée de la souscription du Conseil général, pour toutes les communes du département.

Calvaire de Guéhenno, lithographié sur demi-jésus. — Prix : 50 c.

Plan de la ville et des environs de Vannes, gravé sur format Jésus. — Prix : 3 fr.

LÉGENDES

CONTES

ET

CHANSONS POPULAIRES

DU MORBIHAN

RECUEILLIS

Par le D^r Alfred FOUQUET

Membre de la Société chirurgicale d'émulation de Montpellier,
de la Société académique de la Loire-Inférieure, de
la Société polymathique et de la Société
archéologique du Morbihan,
etc. etc.

VANNES

A. CAUDERAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1857.

TYPOGRAPHIE MARTEVILLE. — OBERTHUR, SUCCESSEUR.

A M. CHARLES-PHILIPPE DE KERHALLET,

Capitaine de vaisseau, Officier de la Légion-d'Honneur et de l'Ordre de
Léopold (de Belgique), Chevalier des SS. Maurice et Lazare
(de Sardaigne), et de Dannbrog (de Danemark), auteur
de plusieurs ouvrages de marine, etc.

CHER AMI,

C'est à toi que j'ai écrit ces lettres, c'est donc à toi que je
dois dédier ce livre. Accepte-le, non comme une œuvre de
valeur, mais simplement comme un témoignage de vive et bonne
amitié.

Ton vieil ami,

FOUQUET,

Docteur en Médecine.

PRÉFACE QU'IL FAUT LIRE.

MON CHER DE KERHALLET,

Sous le titre de : *Lettres d'un Breton à un Breton*, plusieurs de ces légendes ont reçu, sous forme de feuillets, dans un journal (1), une certaine publicité. Le succès qu'elles ont obtenu me porte aujourd'hui à les compléter et à les produire de nouveau, sous une autre forme et sous un autre titre.

Tant d'insistance à répandre des contes semblera sans doute à beaucoup de gens une... légèreté un peu forte pour un grave docteur, dont les occupations doivent toujours être très-sérieuses; mais, mon cher ami, en faisant ce que ces gens blâment, je crois être toujours fort sérieux. Si les désœuvrés et les niais ne voient dans les légendes que le merveilleux et le plaisant, les hommes d'étude y puisent plus d'un enseignement.

Eh mon Dieu ! quand on ritait un peu en me lisant, où serait le scandale ? Ne peut-on, sans bâiller d'ennui, étudier et s'instruire ?... D'ailleurs, je l'avoue sans rougir, en recueillant ces fables populaires, je n'ai eu d'autre but que celui de connaître les mœurs et l'esprit

(1) *Le Courrier du Morbihan.*

des Morbihannais, et je n'ai qu'un but encore en les publiant, c'est de faire connaître aux autres l'originalité de cet esprit et de ces mœurs.

Depuis long-temps déjà on s'occupe de la Bretagne; bien des écrivains estimés en ont parlé longuement; mais ces écrivains ne se sont mis en souci que du Breton à larges braies et ont négligé complètement le Breton-Galo, bien différent de son frère le *Kimris*.

Galo moi-même, j'ai pris à tâche de produire à leur tour ceux avec qui j'ai vécu, et pour rendre cette tâche facile, j'ai fait poser mes concitoyens qui se sont photographiés dans mon livre. J'ai fourni la plaque et les réactifs; que le public juge si l'épreuve est satisfaisante.

Quelques-unes de mes légendes sont cependant du pays à langue celtique, entre autres : *Béléan*, *Ty-en-Diaul* et *Quinipily*; mais c'est à dessein que je les ai intercalées parmi les légendes galaises, afin de mettre en lumière les différences qui existent dans les idées et dans les caractères des deux populations du Morbihan.

Qu'on dise encore que sous des formes légères ne peuvent se cacher de sérieuses études !...

Crois, mon bon Charles, à ma parfaite amitié.

PREMIÈRE PARTIE.

LÉGENDES ET CONTES.

L'AUBERGE DE SAINT-LOUIS.

Quand j'étais jeune (il y a de cela bien long-temps), je parcourais régulièrement quatre fois l'an, et d'un pied leste, les 58 kilomètres de la route départementale de Vannes à Redon, car je cultivais alors les thèmes, les versions et les *pensums* dans la première de ces villes, loin de ma famille, qui habitait la seconde.

En douze heures j'allais prendre mes vacances; mais pour rentrer au collège j'en mettais toujours vingt-quatre; ainsi, deux fois chaque année je dinais, à l'aller, dans l'auberge de Saint-Louis, et deux fois, au retour, j'y soupais et j'y couchais.

Cette vieille auberge de Saint-Louis, placée dans une étroite oasis de verdure, entre la vaste lande de Trégu et la lande pelée d'Erech, est encore, pour moi, pleine de rians souvenirs! Comme elle appartenait à mon

aïeule paternelle, on m'y recevait de bon accueil, et toutes les prévenances étaient prodiguées à *not'e petit bourgeois*, titre qu'on m'y donnait toujours, et qui ne laissait pas que de flatter énormément mon amour-propre d'écolier.

Après le souper, qui, sans variante, se terminait par de petits gâteaux, que je trempais dans deux doigts de vin, et par un petit coup de cassis, que je sablais en vrai sybarite, j'allais, près de l'hôtelier, vieillard à manies et conteur verbeux, m'asseoir au banc d'honneur, sous le manteau de la cheminée, et là, tout en faisant une douce digestion, le feu entre les jambes, je sollicitais du père Jérôme des contes d'autrefois, que le bonhomme me donnait sérieusement pour des histoires.

Si tu le veux bien, mon bon Charles, je vais te servir quelques-unes de ces histoires, que je te laisse parfaitement libre de prendre pour des contes...

Un soir, à la fin des grandes vacances de 1823, j'étais encore à Saint-Louis, assis sur le banc du foyer, près de l'hôtelier, qui puisait, à ma demande, dans son vieux répertoire, et narrait à deux voyageurs en sabots, à son valet d'écurie, à ses enfants et à *not'e petit bourgeois* des histoires merveilleuses, qu'il constellait, à tout propos et plus souvent encore hors de propos, de ces formules bizarres : *En veux-tu, en v'là, mon sentiment par ici, par là ; et et cetera, et cetera.*

— « Faut qu'vous sachiez, disait le bonhomme, que le dernier commissionnaire de Vannes à Redon (*et cetera, et cetera*) descendait toujours chez moi, et qu'il m'arriva un jour bien plus tôt que de coutume, mais tout

bouleversé et sa veste en lambeaux. — Ah diable ! que j'lui dis, il paraît, mon cher Mathieu (par ici, par là), que tu as fait une mauvaise rencont'e. — Oh ! qu'i'm'dit, père Jérôme, j'en ai vu de drôles, allez !... j'va's vous conter ça.....

» Mercredi dernier, quand j'passais dans la lande du Bois-Guy, jurant après *Jaunet*, qui r'niflait pour monter la p'tite côte, j'fus accosté, au moment où j'descendais de ma cariole pour soulager ma bête, par un meunier que je n'connaissais pas, mais que j'crois b'en d'Peillac ou p'utôt de Saint-Jacut. — N'y a-t-i'pas, qu'i'm'dit, moyen d'grimper dans la cariole jusqu'à Aucfer ? — Moi qu'ai en horreur ces gueux d'fariniers qui volent le pauv'e monde, j'l'y réponds que *Jaunet* est déjà trop chargé et qu'i r'cul'rait p'utôt qu'd'avancer s'i'sentait la farine derrière l'i. — Ah ! drôle, qu'i'm'dit, tu m'refuses et tu m'gouailles, c'est bon, va !... Remarque b'en la place où nous sommes, et quand tu voudras passer ici, vendredi prochain, tu donneras à ta rosse p'us de coups de fouet que tu n'lui donnes par an de picotins d'avoine, sans pouvoir la faire avancer d'un pas...

» V'là donc qu'aujourd'hui j'arrive au p'tit point du jour, à cette place que j'avais b'en remarquée. Là, *Jaunet* s'arrête tout court, hénit, se cabre, fait l'diable, quoi !... je jure après, j'l'agonise de coups de fouet.... Bah ! i'r'cule au lieu d'avancer. J'descends de la cariole, je l'tire par la bride... c'est comm'si j'chantais..... J'étais b'en pris tout d'même, car j'manquais mon voyage, et ça me contrariait fort ; quand un vieux men-

« J'ai qui m'suivait depuis Allaire vient à moi et me d'mande pourquoi que j'restais planté su'la grand'routte sans aller ni v'nir. — Ah pardi! que j'l'i dis, c'est l'farinier du diable qu'en est cause, et j'l'i conte de fil en aiguille mon affaire du mercredi. — Quoi! c'n'est qu'ça, que m'dit l'mendiant, ah b'en j'allons rire qu'i'dit.... Donnez-moi vot'e veste et vot'e fouet, et laissez-moi faire.....

» Alors le mendiant fait un grand signe de croix avec sa main gauche et à rebours; il étend ma veste à l'endroit où *Jaumet* s'était arrêté, et puis à grands coups de fouet, i'tape su'ma pauv'e veste que c'était une bénédiction, en criant à chaque coup *passe ça à l'aut'e... passe ça à l'aut'e...* — Ah fich'tre! que j'dis, vous m'la baillez belle, mon vieux, et vous accomodez joliment ma veste tout d'même..... C'est bon! c'est bon, qu'im'dit, la v'là vot'e veste, et si el'se r'sent un peu de mes coups de fouet, vot'e sorcier d'meurier s'en r'sentira b'en mieux lui!... Au r'voir, vous pouvez aller maintenant.

» C'était vrai tout d'même que j'pouvais aller; car, à peine avais-je repris ma veste et mon fouet des mains du mendiant, que *Jaumet* partit au p'tit trot, ce qui n'est pas son habitude, et nous n'avons mis que trois p'tites heures à v'nir de la lande du Bois-Guy à vot'e Saint-Louis.

» Ah b'en! (mon sentiment par ici, par là), que j'dis à Mathieu, c'est b'en cocasse ce que vous venez de me conter là; mais je voudrais b'en savoir si le meurier est aussi déchiré que votre veste. — Si vous entendez

parler de l'i, père Jérôme, me dit le commissionnaire, n'manquez pas d'm'en donner des nouvelles...

» V'là que l'lendemain passe ici le r'boutou de Pluhertlin qui s'en allait à Vannes. Je m'mets à jaser avec lui (en veux-tu, en v'là), et j'lui d'mande si la pratique donne b'en. — J'crois b'en, père Jérôme, qu'i'm'dit, ça donne joliment, allez, et j'arrive en c'moment de Saint-Jacut, où j'viens de voir une maladie b'en extraordinaire. — C'est-i'pour l'affaire du meurier, que j'dis? — Tiens, vous savez ça vous, père Jérôme, il n'est pourtant malade que d'puis hier. — Possib'e que j'dis, mais contez toujours (en veux-tu, en v'là, *et cetera*)... — Eh b'en! père Jérôme, j'ai trouvé le meurier qui criait su'son lit comme un écorché, et de fait, il avait les yeux gros comme le poing, la tête comme un muid et le corps bleu, vert, jaune, de toutes les couleurs, quoi! — Est-ce que votre mari, dis-je à la meurrière, a passé ent'e vos meules....? — Je ne sais pas ce qu'il a eu, qu'el'm'dit; hier au soir en s'couchant il était b'en gaillard, et comme je v'nais de l'quitter, au point du jour, pour aller veiller à la mouture, j'ai entendu crier force, et en rentrant dans la chambre, je l'ai trouvé dans l'état où vous l'voyez..... — C'est une chose b'en singulière, est-ce pas père Jérôme? — Ah dame! (mon sentiment, par ici, par là), faudra d'fiers onguents, que j'dis, pour guérir c't'homme là...

» Le fait est, *not'e petit bourgeois*, que de c't'affaire-là le meurier a gardé l'lit b'en long-temps, et, qu'à l'heure qu'il est, i'cloche encore (*et cetera, et cetera...*)»

— Si vous voulez, not'e mait'e, dit l'valet d'écurie,

j'va's vous conter aussi moi une histoire qu'est arrivée à mon oncle Julau d'Elven. I'm'la contait souvent quand j'étais p'tit, et chaque fois j'en faisais chair de poule...

« ... Une nuit que mon oncle Julau revenait, par les p'tits chemins, de la foire de Mango-Lérian, où il avait vendu une vache sur laquelle il avait bu p'us d'une chopine, il aperçut dans un grand champ où passait la sente qu'il suivait, un homme tenant ent'e ses bras une grosse pierre. Cet homme allait tantôt en long, tantôt en large et répétait sans cesse : *Où la mettrai-je?... où la mettrai-je?... où la mettrai-je?...* — Eh b'en ! boufferre, dit mon oncle qu'avait la tête chaude, mets-la où tu l'a prise, donc !... »

» Aussitôt l'homme vint à l'i et l'i dit d'une voix creuse : — « Merci, mon ami, car depuis cent ans j'avais su les bras cet' maudite pierre, que, de mon vivant, j'avais enlevée dans un champ, pour voler quelques sillons à un voisin, et j'attendais, depuis cent ans, qu'une voix chrétienne vint me dire où je devais la mettre... Merci encore, mon ami, et priez pour moi. »

» Mon oncle vit alors cet homme planter sa pierre entre deux sillons, et puis..., et puis i'n'vit p'us r'en !!!

» Cette vision d'âme en peine fit tant d'impression sur mon oncle Julau, que jamais, au grand jamais i'n's'est grisé d'puis. »

— Ton histoire est b'en courte, mon garçon, dit l'hôtelier (par ici, par là), — c'est vrai, not' mait'e, reprit l'valet ; mais si vous v'lez j'va's vous en conter une aut'e p'us longue et qu'est p'us terrib'e encore. — Dame ! si not'e petit bourgeois et l's aut's veulent b'en (mon sen-

timent) t'écouter (par ici, par là), tu peux nous la dire, (*et cetera, et cetera*).

Je protestai vivement que j'étais tout oreilles, et le valet, après s'être essuyé les lèvres avec le dos de la main, commença une autre histoire.

— « J'ai, dans la commune de Saint-Congard, un cousin remué de germain dont le grand-père était couturier, sauf vot'e respect. Un jour, ou p'utôt un soir b'en tard, ce couturier rev'nait de faire la veillée chez une bonne sœur de Saint-Laurent, et passait près de la croix du Pât'y, quand il entendit, pas loin derrière l'i, le galop d'un cheval. Ça le surprit fort, car l'endroit où il se trouvait n'était point un lieu de passage pour les voyageurs. Il se retourna vivement et aperçut, au clair de la lune, un grand monsieur tout habillé de noir, et monté sur une jument toute noire aussi. Arrivé tout près de l'i, le monsieur arrête sa bête, en descend, et dit au couturier : — Comment t'appelles-tu, mon ami ? — Ma fé, monsieur, je m'appelle Jean, pour vous servir. — Eh b'en, mait'e Jean, tiens cette bride et garde ma jument, pendant que j'va's à deux pas d'ici régler une petite affaire. — Ah dame ! monsieur, que répond Jean, c'est qu'il est b'en tard pour chômer sur la lande, et j'suis en hâte de r'gagner l'logis. — Je n's'rai que quelques minutes absent, dit l'monsieur, et à mon r'tour j'te récompenserai comme i'faut.... Aussitôt il jette la bride aux mains du couturier et s'éloigne rapidement.

» Dès que Jean l'eut perdu de vue, i' s'retourna pour examiner la jument noire, et manqua tomber de surprise et de frayeur, quand il vit un ruisseau de larmes qui coulait de ses yeux.

— » Ah ! mon Dieu c'est l' diab' e !.... s'écria-t-il en faisant un grand signe de croix....

» A ce signe sacré, la langue de la jument se délia, et elle lui dit : — Tu ne me r'connais pas, mon pauv'e Jean, et pourtant j'suis ta marraine ! — Quoi ! vous ma marraine, reprit Jean, dont les cheveux se dressèrent sur la tête !.... Faut croire tout d'même que vous avez commis de b'en gros péchés, pour que vous sayez ainsi au p'ouvoir du diabl' e et condamné à courir le garou !.... — On ne dit ses péchés qu'à ceux qui peuvent lier et délier, reprit la jument. — Mais, ma marraine, le grand monsieur noir qu'était su' vote dos, c'était donc.... — Eh ! oui, mon ami, c'était Satan en personne. — Où donc est-i' allé, ma marraine ? — Il est allé étouffer l'enfant ent'e le père et la mère. — Ah ! s'écria l'couturier de p'us en p'us saisi, i va y avoir mort d'enfant ! — Non, non, non filleul, celui que Dieu garde est b'en gardé.... J'vois d'ici Satan qu'étend sa main su'l'enfant qui dort... L'enfant éternue heureusement, et sa mère, réveillée à ce bruit, lui dit : *Dieu t'bénisse....* V'là l'enfant sauvé !... Mais prends b'en garde à toi, mon filleul, car Satan va r'venir de méchante humeur. — Oh ! ne craignez r'en pour moi, ma marraine, j'va's passer à mon cou mon rosaire bénit. — Ecoute, mon Jean, quand i't'offrira la récompense qu'il t'a promise, donne-toi b'en garde de lui tendre ta main. — Merci, ma marraine, j'vas m'tenir su'mes gardes ; mais dites-moi donc si j'peux faire quelque chose pour vous tirer des griffes du diable, et sauver vot'âme.... — Hélas ! mon pauv'e Jean, le sang a fait le pacte, et le sang seul peut effacer ce pacte !...

» Le couturier allait encore interroger sa marraine, quand il vit l'homme noir qu'arrivait à lui comm'l'e vent.

» Je n'tai pas fait languir long-temps, j'espère, dit Satan ; mais comme toute peine mérite salaire, tends la main, que j'y mette une récompense.... Mais au lieu de tend'e sa main, l'couturier tendit son chapeau, et le diab' e y jeta sa bourse.

» Alors l'homme noir prit la bride des mains de Jean et enfourcha la jument ; mais au moment où il se mettait en selle, le couturier, qui avait pris dans sa poche un p'loton de fil, et avait traversé ce p'loton en tous sens d'une vingtaine de grosses aiguilles, le lança de toute sa force au flanc de la jument, qui fit un si grand écart que le cavalier vint à terre.

» Satan jura à faire trembler les saints et se r'leva furieux, mais ni l'couturier qu'avait au cou son rosaire, ni sa marraine qu'avait repris la forme humaine et s'était jetée au pied de la croix du Paty, n'avaient rien à en craindre, car le sang avait coulé, et le pacte de sang était rompu....

» Il y eut cette nuit là une tempête épouvantab'e au pays de Saint-Congard, et Jean eut la tête b'en mouillée, car la bourse que Satan avait jetée dans son chapeau en avait brûlé tout le fond ; mais quoique b'en guené, il ramena tout triomphant sa marraine chez elle, et se ramassa lui-même, à p'us d'minuit, dans son logis....»

Peut-être, mon bon Charles, fut-il dit ce soir là d'autres histoires à Saint-Louis, mais je n'en ai pas mémoire, car je m'étais profondément endormi sur

mon banc.... Peut-être en me lisant vas-tu en faire autant.... Eh bien, mon cher, que le sommeil te soit léger !

RIEUX & REDON.

Il est pour les villes, comme pour les individus, des destinées étranges dont l'histoire, qui juge tout au point de vue humain, ne peut sonder les secrets, et dont le peuple, mieux inspiré, parce qu'il croit à la Providence, explique les merveilleuses péripéties par des causes plus merveilleuses encore.

Pour te retracer, dans un double tableau, les destinées fatalement opposées de deux villes voisines, et pour en exposer à tes yeux les origines, permets-moi, mon bon ami, d'employer tour à tour la plume de l'historien et le pinceau du légendaire.

— Quand l'Armorique vaincue courbait sa noble tête sous le joug romain, *Durétie* était une cité importante, rattachée par trois voies stratégiques aux capitales de trois peuples, les *Nannètes*, les *Venètes* et les *Curiosolites*.

Quand Alain III (le Re bras) (1) taillait en pièces les Normands dans les plaines d'Erech, en 888, *Durétie* s'appelait *Rieux* et possédait un château-fort, édifié par le héros breton. C'était un séjour de roi.

(1) *Re bras* ou *Roue bras*, — le grand roi.

Quand Rodald, petit-fils d'Alain, passait de vie à trépas, il léguait à ses descendants sa seigneurie de *Rieux*, son château princier et le titre de comte.

Quand la duchesse Anne de Bretagne se vengeait, en 1491, de la félonie du maréchal son tuteur, en rasant ses forteresses, *Rieux*, déshérité de son noble castel, n'était plus qu'un gros bourg féodal.

Et quand, enfin, la tourmente révolutionnaire vint noyer dans le sang les hommes et les choses d'autrefois, *Rieux*, qui perdait au Champ-des-Martyrs le dernier seigneur de son nom, descendait au rang de simple chef-lieu d'une commune rurale dont nous-mêmes, instruments de la Providence, nous avons amoindri l'étendue et l'importance.

— Non loin de ce pauvre hameau, tombé si bas de si haute fortune, s'élève, au bord du même fleuve, une ville au passé sans éclat, mais riche d'avenir.

Au ix^e siècle, un prêtre de Comblessac, archidiacre de Vannes, cherchant au désert la paix de Dieu, fondait, avec cinq moines, au confluent de l'Oust et de la Vilaine, un humble monastère. Après trente-six ans de luttes, de persécutions et de désastres qu'il lui apportaient chaque jour des voisins turbulents, des seigneurs avides et les terribles Normands, ce prêtre, abandonnant son œuvre, allait mourir, le 5 janvier 868, au monastère que le duc Salomon lui donnait à Plélan.

Mais un petit village avait surgi au désert avec le monastère de Saint-Convoyon, et, né de lui, Redon devait souffrir, croître et prospérer avec lui.

Au xiii^e siècle, lorsque Alain Fergent, duc de Bre-

tagne, venait, à son retour de croisade, abdiquer les grandeurs au cloître de Saint-Sauveur, et y mourait le 15 octobre 1119, Redon était un bourg important.

Au xiv^e siècle, quand les moines, enrichis par les dons des seigneurs, des ducs et des rois, élevaient la magnifique église que nous admirons encore de nos jours, Redon s'agrandissait et s'enrichissait plus encore.

En 1450, le duc François I^{er} légua ses restes à la ville bien aimée, qu'il avait voulu doter d'un siège épiscopal (1), et Redon était une noble cité, quand le roi de France, Louis XI, venait, en 1462, honorer les saintes reliques de la fastueuse abbaye.

En 1588, Redon prenait une ceinture de remparts assez forts pour résister à Mercœur, et les Etats de Bretagne, en 1612, s'y réunissaient pour la quatrième et dernière fois.

Au jour de la terreur, Redon devenait un district, et les mains forcées qui brisaient tout ce qui était grand, qui avilissaient tout ce qui était saint, épargnaient l'abbaye en chassant ses hôtes et fermaient son beau temple, mais ne le mutilaient pas.

Aujourd'hui, Saint-Sauveur est une riche église paroissiale. Au cloître des Bénédictins, les savants Eudistes ont formé un collège distingué, et la ville de Redon, chef-lieu d'arrondissement, semble être pour nous un lieu de prédilection, un objet d'incessantes sollicitudes. C'est pour elle que nous avons creusé de nombreux ca-

(1) Le pape Nicolas V, en 1449, érigea en évêché l'abbaye de Redon; mais cette érection n'eut pas de suites.

naux; c'est pour elle que nous traçons des chemins de fer, et la nonchalante, assise aux pieds de riches cô-teaux, en face d'une vaste plaine que féconde, nouveau Nil, son fleuve limoneux, recueille à toute heure et sans effort les biens que la mer lui porte et ceux que nous lui versons.

D'où vient que la ville de Rieux s'est abaissée de chute en chute, et pourquoi la ville de Redon s'est-elle élevée de siècle en siècle?... Ici, l'histoire est muette, et seule la légende répond :

— « Un jour d'automne, par un temps sombre et froid, une nacelle, qu'entraînait la marée montante, vint sous le château de Rieux s'échouer près de quelques femmes qui lavaient des linges. Dans cette nacelle, un pauvre enfant demi-nu, les larmes aux yeux et les mains jointes, dit à ces laveuses : « Au nom du bon Dieu, soulagez ma misère; donnez-moi un peu de pain, car j'ai faim, et quelques vêtements, car j'ai froid... » Mais ces femmes sans pitié crièrent à l'enfant : « Va, va, petit mendiant, notre ville a déjà trop de vagabonds... » Et elles repoussèrent la nacelle, que le flot, qui montait toujours, fit échouer cette fois tout près d'un petit village appelé Redon.

» Là, d'autres laveuses, apercevant cet enfant presque nu, qui leur tendait des mains suppliantes, se sentirent émuës de compassion, le prirent dans leurs bras et l'entourèrent de bons soins.

» Tout-à-coup l'enfant grandit, et, prenant la douce figure du divin Sauveur, il dit à ces femmes émerveillées : « Chacun doit être jugé selon ses œuvres : Rieux

a repoussé et méprisé le pauvre que Redon vient d'accueillir et de secourir. Eh bien ! Rieux s'appauvrira tous les jours d'un sou, et chaque jour Redon s'enrichira d'un sou. »

Il dit et disparaît ; mais sa parole reste et s'accomplit.

TY-EN-DIAUL.

Si je te posais cette question : *Aimes-tu l'argent ?* peut-être me répondrais-tu comme Arlequin : *Je l'aime d'autant plus que j'en ai d'autant moins....*, et cette réponse ne satisferait que très-imparfaitement ma curiosité, car, je l'avoue, j'ignore complètement en ce moment l'état de tes finances ; aussi je n'insiste pas, et je vais tout simplement, sans autre formalité qu'une assurance de ta part d'être discret, te révéler l'existence bien constatée d'un immense trésor : me promets-tu le secret le plus absolu?... Eh bien, suis-moi.

Quand on sort de Lorient par la porte de Plœmeur, on s'engage, à droite, dans les allées de Merville, qu'on doit bientôt quitter pour prendre à gauche un chemin étroit, non planté, contournant à l'ouest le Polygone. Derrière ce Polygone, on se trouve sur la route qui de la Fontaine-aux-Anglais se rend au pont suspendu de Kermélo, jeté sur le Ter, et conduit de là soit à Larmor, soit à Kernével.

Il faut s'arrêter sur un des sommets de la route de Larmor, au pied d'un moulin à vent, et s'orienter au sud-ouest, en jetant les yeux sur l'île de Groix. Dans cette direction, et à moins de 500 mètres, on aperçoit, entre un grand champ et un petit pré, un édifice ruiné près d'un lavoir dont les eaux s'écoulent à travers les prairies jusqu'à la mer.

Ces ruines sont fort anciennes, trop considérables pour être celles d'une simple maison, et trop peu importantes pour avoir appartenu à un château. Ce sont les ruines du manoir de Kerbihan (le petit village), nommé aussi Ty-en-Diaul (maison du diable)!.... c'est là, c'est dans ces ruines qu'est caché le trésor dont je viens de t'indiquer avec soin le gisement, et dont je vais maintenant te faire connaître l'origine et l'importance.

« — Il y a long-temps, oh ! mais bien long-temps, qu'une famille inconnue aux gens de Larmor vint s'établir au manoir de Kerbihan, qu'elle avait fait bâtir. Cette famille se composait de deux hommes, le père et le fils, et de deux femmes, la maîtresse de maison et la fille de service. Tous parlaient une langue inconnue, et vivaient dans un complet isolement.

» La curiosité des gens du pays, vivement excitée à leur sujet, ne pouvait, quoi qu'elle fit, pénétrer le secret de leur passé, et encore moins fouiller dans la vie murée qu'ils s'étaient faite. Tout ce qu'on savait, c'est qu'ils étaient riches ; ils avaient bâti un manoir et ils payaient largement ce qu'ils achetaient ; c'est qu'ils aimaient la pêche ; chaque jour ils allaient jeter leurs filets dans la passe de Groix ; c'est qu'ils étaient fami-

liers avec la mer; quelque temps qu'il fit, ils montaient leur barque et affrontaient les vents et les flots, si redoutables dans ces parages; c'est qu'enfin ils étaient païens; ils ne paraissaient jamais à l'église et ne salueaient point M. le curé.

» De tous ces faits, recueillis jour par jour, on ne tarda pas à conclure que cette famille était composée d'écumeurs de mer, et quand on parlait de ses membres, on disait avec mépris : Les forbans !... Dès ce jour, ils furent redoutés et détestés; mais une catastrophe terrible débarrassa bientôt le pays de leur odieuse présence; un jour qu'ils étaient tous en mer, même la servante, une affreuse tempête chavira leur barque et les fit tous périr.

» Le manoir de Kerbihan demeura fermé, et peu à peu la main du temps l'affaissa sur lui-même, sans que personne osât pénétrer dans ses murs, car on le disait hanté par les âmes des forbans que tourmentaient les esprits infernaux, et la terreur qu'il inspirait était si grande qu'on osait à peine en approcher en plein jour.

» Un soir cependant, une pauvre femme du village de Kerblaisy (ville aux loups) vint laver les linges de ses enfants au lavoir de Kerbihan. Au moment où elle se levait pour regagner sa demeure, elle se trouva en présence d'un inconnu qui lui dit : « Vous paraissez bien pauvre, ma brave femme ! — Hélas ! je le suis aussi, Monsieur, car je suis veuve, et j'ai sept enfants à nourrir ! — Eh bien ! je veux, reprit l'inconnu, faire votre fortune : suivez-moi, mais surtout ne vous effrayez de rien, car il y va de votre bonheur, de celui de vos en-

fants et aussi du mien.... » L'inconnu, suivi de la pauvre veuve, pénétra alors dans les ruines du manoir, et s'enfonça sous les voûtes d'une immense cave. Là, il s'arrêta, et, montrant à la veuve plusieurs tonnes pleines d'or, il lui dit : « Prenez une seule pièce de chacune de ces tonnes, et tout ce qu'elles contiennent sera aussitôt transporté chez vous.... » La veuve s'approcha pleine d'émotions; mais elle aperçut, rampant sur l'or, des lézards, des crapauds, des couleuvres, et une figure hideuse dont les yeux ardents jetaient des flammes.... Elle prit peur, poussa un grand cri et s'enfuit à toutes jambes, sans écouter l'inconnu qui lui criait : « Ah ! malheureuse ! cet or que je suis condamné à garder depuis des siècles était à toi, si tu l'avais voulu, et il faut, par ta faute, que je le garde encore pendant des milliers d'années !... »

— Voilà, mon cher ami, le trésor que je t'offre, et que tu peux recueillir sans frais de transport, tout en faisant encore une bonne action !... N'est-ce pas bien tentant ? — Mais pourquoi, me diras-tu peut-être, n'entreprends-tu pas l'aventure pour ton propre compte ? — C'est que vois-tu, mon bon ami, dès que le diable est pour quelque chose dans une affaire, je me soucie peu de m'en mêler. C'est une faiblesse à laquelle je tiens beaucoup, depuis que l'on m'a conté certaines histoires du même crû, qui me dégoûtent profondément de toute relation, même d'un instant, avec le vieux Guillaume.

Tiens, puisque je suis en train de conter, laisse-moi te dire une de ces histoires....

« Au siècle dernier, quand Lorient était un port franc de la Compagnie des Indes, et que tout ce qui entraît dans la banlieue de cette ville, ainsi que tout ce qui en sortait, payait droit d'importation ou d'exportation, il y avait, dans un certain rayon, grand nombre de douaniers toujours en éveil, car les fraudeurs étaient toujours en action. Parmi les gens de la maltôte, un brigadier surtout faisait rage, et les contrebandiers (gens fort estimés du démon) le tenaient en horreur, pour tous les tours qu'il leur avait joués.

» Un soir, en sortant de Lorient pour rejoindre son poste de Saint-Adrien, il fut accosté par un homme de mauvaise mine, qui lui souhaite la bonne nuit en l'apostrophant par son nom, et lui dit : — Vous marchez bon pas, brigadier ! — C'est que je suis pressé, répondit le gablou. — Eh bien ! moi aussi, riposta l'inconnu en emboitant le pas avec lui.

» Le brigadier, peu charmé de cette société, chercha un prétexte pour s'en débarrasser et dit à cet homme, en arrivant à Kerfontaniou : — Bon soir, mon vieux, j'entre ici pour allumer ma pipe. — J'entre aussi moi, dit l'inconnu. — Ah ! pardon, reprit le Catula (1), je ne m'arrêterai pas, car je n'ai pas de tabac ; ainsi, adieu mon cher, je vous quitte. — Qu'à cela ne tienne, objecta l'obstiné compagnon, voilà ma blague pleine d'excellent tabac de fraude. — Mais qui donc êtes-vous, observa le brigadier, vous qui me connaissez et que je

ne connais pas ; vous qui osez déclarer à un douanier que vous êtes un fraudeur ? — Bah ! bah ! estimable brigadier, fit l'impassible compagnon, vous faites erreur ; ce tabac est un cadeau d'ami, et si je vous connais, c'est que vous êtes un personnage important, tandis que vous faites semblant de ne pas m'avoir connu, parce que je ne suis pas un monsieur ; mais si dans ce moment, vous ne vous remémorez ni mon nom, ni ma voix, ni ma figure, je ne fais nul doute que la mémoire ne vous revienne avant peu : en attendant, allumons.... et le doigt courbé sur le fourneau de sa pipe, il fit prendre feu au tabac à la première aspiration. — Allons, cher brigadier, dit-il ensuite, voilà mon doigt, allumez... Eh que diable ! ne faites pas le fier avec un ami, voyons, ne me reconnaissez-vous pas ? — Ah !.... je me.... rap... pelle, oui, oui,.... confusément, je crois vous reconnaître.... balbutia le brigadier tout troublé.... — C'est bienheureux enfin, dit le diable ; je savais bien, moi, que la mémoire vous reviendrait ; mais avançons, car la nuit vient, et la bise est piquante.

» Arrivés à Lânveur, ils firent rencontre d'un pauvre bonhomme fort *embesoigné* avec son porc qui prétendait aller à Kerfichan, tandis que le paysan prétendait le mener à Plœmeur. — Maudit cochon, disait le bonhomme, tu me fais damner va, que le diable t'emporte !... — Entendez-vous, dit aussitôt le brigadier à son compagnon, cet homme vous donne son cochon, prenez-le donc. — Non, non, dit le diable, ce n'est pas de bon cœur qu'il me le donne. — Mais, reprit le douanier, c'est si bon le lard aux choux ! — Fi donc, mon

(1) Gablou, qu'as-tu là, Maltôtier, noms injurieux donnés aux douaniers par les fraudeurs.

cher, dit le diable, c'est bon pour les goujats; d'ailleurs, j'ai une gastrite, et mon médecin m'a défendu le lard. — Il faut bien que vous soyez malade, observa le gablou, ou que vous ayez le goût bien délicat, pour refuser un si beau cochon, maintenant surtout qu'ils sont si chers! Je le prendrais bien moi, s'il m'était donné. — Eh bien! mon cher, je suis plus scrupuleux que vous, fit le diable, car je ne prends que ce qui m'est donné de bon cœur, tandis que vous, vous prenez volontiers ce qui ne vous est pas donné du tout.

» Le brigadier n'insista plus, et les deux compagnons continuèrent leur route en silence; mais à deux cents pas de Lanveur, ils entendirent les cris forcenés d'un moutard qui voulait aller à Lorient, et que sa mère entraînait de force à Kerberne. « Viendras-tu, méchant gamin? criait la mère. A-t-on vu pareille idée d'aller en ville à cette heure?... Tu viendras à la maison, garnement, et là tu la danseras, va!.... » L'enfant, que la promesse d'une *danse* ne séduisait que médiocrement, s'obstinait de plus en plus dans sa résistance, et criait aussi de plus en plus fort, quand la mère exaspérée le lâcha en s'écriant : « Eh bien! va donc, petit monstre, et que le diable t'emporte!.... » — Prenez-le donc, dit le brigadier, qui provoquait à tout propos l'éloignement de son compagnon; prenez-le donc! Vous ne devez pas avoir grand nombre de jolies petites âmes comme celle-là; à votre place, je profiterais de l'occasion, car il n'est pas sûr qu'elle vous revienne plus tard.... — C'est égal, répondit le diable; l'enfant ne m'est pas donné de bon cœur, et j'espère trouver mieux.

» Les deux compagnons reprirent donc leur route. Comme ils approchaient de la limite de la banlieue, marquée par une pierre gravée aux lettres B. D. L., et à la date de 1744 (1), ils firent rencontre de trois contrebandiers qui, en reconnaissant le brigadier si redouté d'eux, s'écrièrent en prenant la fuite : « Ah! le gredin de brigadier, le voilà encore! Que le diable l'emporte!.... » — « Entendez-vous à votre tour, cher brigadier? dit le diable en le saisissant au collet. Vous le voyez, cette fois le cadeau m'est fait de bon cœur; et vous diriez vous-même que je suis un nigaud, si je n'en profitais pas....! »

» Onques, depuis, on n'a entendu parler du pauvre Catula!!! »

Après de pareilles histoires, dont les Lorientais m'ont troublé l'esprit, tu conçois, mon bien cher ami, que je n'ai nulle envie de descendre aux caves de Kerbihan, dont le trésor a pourtant bien des charmes! Je te le cède tout entier et de bon cœur; mais si tu me refuses, au moins ne m'envoie pas au diable, moi qui suis tout à toi de cœur.

(1) Les trois lettres veulent dire banlieue de Lorient. La date est celle de leur pose et celle aussi de la construction des remparts de la ville.

LA LANDE DE LANVAUX.

Nul ne saurait dire pourquoi souvent le cœur est gai sans aucun sujet de joie, et pourquoi souvent aussi, sans occasion de peine, il est noir de mélancolie.

Aujourd'hui, je suis sombre, et toutes mes idées sont vêtues de deuil. Pardonne-moi donc, mon ami, si en te parlant de notre chère Bretagne, je ne vois que son ciel gris, ses rochers de granit et ses landes désertes.

— Des bords de l'Ars aux rives de la Claie s'étend une immense plaine, où le voyageur ne saurait trouver une ombre contre le soleil, un abri contre le vent, un refuge contre la pluie. Les pieds n'y foulent que des bruyères desséchées et des ajoncs rabougris; l'oreille n'y entend que les cris plaintifs des vanneaux et les chants stridents des grillons; l'œil n'y découvre que des rochers brisés et des blocs bouleversés sur les sommets pelés de ce désert.

Là, point de ruisseau qui serpente et qui murmure, point de source qui filtre sous des gazons fleuris, point de lac azuré qui réfléchisse un feuillage ombreux, mais des marais fangeux dans les bas-fonds, des fondrières boueuses sous des herbes roides et sombres, un étang aux eaux rouillées dont les tristes bords n'ont pas un arbre, pas une fleur, pas un glayeul.

Bien des fois, tantôt sous un soleil ardent, tantôt sous le givre ou la pluie, j'ai parcouru ces plaines désolées; bien des fois, j'ai visité les granits dressés là par les

hommes d'autrefois et brisés par les hommes de nos jours; bien des fois, j'ai retrouvé sous les ajoncs les sillons creusés par nos pères, et jamais je n'ai pu voir ces sillons, ces débris, ces déserts, sans un serrement de cœur, sans un vague effroi.

Si, comme le paysan attardé, suivant en tremblant les sentiers sinueux tracés sur la bruyère, je ne prends pas la voix du vent qui gémit pour les chants des follets qui dansent; si je ne puis voir dans les débris des vieux monuments les demeures de ces méchants nains, mon esprit n'est pas moins troublé que le sien peut-être, quand je passe près de ces ruines d'un autre âge et que la pensée me dit : Là, vivaient autrefois des hommes forts; là, croissaient jadis des chênes robustes; là, s'élevaient des monuments indestructibles au temps; car alors je me demande qui a dispersé ces populations, brisé ces autels, violé ces tombeaux, anéanti ces forêts, et mes sens troublés croient entendre des plaintes, croient voir errer des ombres.

Un jour que j'étais assis rêveur au pied d'un menhir mutilé et que j'embrassais d'un regard le vaste et lugubre horizon qui s'étendait devant moi, un jeune pâtre, abandonnant son maigre troupeau, vint avec la douce familiarité de l'enfance, s'asseoir près de moi, et, sans craindre d'être indiscret, me dit : — Savez-vous, Monsieur, pourquoi la lande de Lanvaux est si nue, et pourquoi les pierres y sont toutes brisées ? — Non, mon enfant, répondis-je; mais le sais-tu, toi ? — Oh oui, Monsieur, ma grand'mère, qui est bien vieille et qui sait bien des choses, m'a dit comment cela est

arrivé. — Eh bien, raconte-moi, petit, ce que ta grand'mère t'a appris.

« — Il y a bien long-temps, bien long-temps, que de Molac à Pleucadeuc, on comptait bien des villages sur cette lande : un de ces villages, entouré de courtils et de vergers, s'élevait là où vous voyez l'étang de Coëtdelo.

» Un jour saint Pierre et saint Paul, qui voyageaient sur la terre pour voir comment allait le monde en ce temps-là, arrivèrent à ce village par une pluie battante, et trempés jusqu'aux os. Ils étaient pauvrement vêtus, portaient sur l'épaule des bissacs pour serrer le pain de la charité, et tenaient en main des bâtons pour se défendre des chiens.

» Les deux saints allèrent heurter à la porte de la plus belle maison du village, demandant à entrer pour sécher leurs habits au feu de la cuisine; mais cette maison appartenait à M. Richard, qui était un ladre et un méchant. M. Richard ouvrit lui-même sa porte; mais, loin de faire entrer les saints comme ils le demandaient, il les menaça, s'ils ne s'en allaient au plus vite, de lâcher son chien sur eux. Les deux saints s'enfuirent jusqu'à l'autre bout du village, et cette fois ils allèrent frapper à la porte de la plus pauvre cabane.

» Dans cette cabane logeait le bonhomme Misère, qui, les voyant trempés de pluie, les reçut avec bonté, les fit asseoir à son foyer, alluma le plus promptement possible un fagot de bois mort ramassé le matin même, et leur servit proprement du lait aigre et quelques bribes de pain noir, qu'il avait obtenus en mendiant, car il était vieux, infirme, et ne pouvait plus travailler.

» Quand le bois fut tout brûlé et le pain tout mangé, saint Pierre dit à Misère : « Tu es un brave homme; tu nous as donné tout ce que tu avais reçu, et ta charité a été bien faite, car elle a été faite de cœur et toute pour Dieu. Que ta foi soit égale à ta charité; forme un souhait et il sera accompli. » A ce langage, et surtout à l'odeur de sainteté qu'ils répandaient, Misère reconnut deux hôtes du Paradis, tomba à genoux et leur dit : « Je ne possède au monde qu'un pommier, dont les fruits me sont volés chaque année pendant que je vais recueillir des aumônes. Comme ces fruits sont le seul bien auquel je tiens ici-bas, accordez-moi que tout ce qui montera dans mon pommier ne puisse en descendre sans ma permission, et vous aurez fait pour moi mille fois plus que je n'ai fait pour vous. — Que ton désir soit satisfait! » dirent saint Pierre et saint Paul, et tous deux disparurent.

» A l'automne suivant, le pommier de Misère était chargé de beaux fruits; que le bonhomme, cette fois, comptait bien manger seul; mais un matin qu'il sortait de sa cabane, et qu'il jetait les yeux sur son arbre pour voir si les pommes étaient bonnes à cueillir, il aperçut M. Richard pris dans les branches, et faisant d'inutiles efforts pour descendre. « Comment! s'écria Misère, c'est vous, Monsieur Richard, qui avez tant de biens et qui volez encore les fruits du pauvre!... Eh bien! tout le monde va savoir que vous êtes un voleur.... » Et aussitôt le bonhomme courut appeler tous les gens du village. Tous accoururent, et crièrent *haro* sur M. Richard, détesté à cause de son avarice et de sa méchanceté.

» M. Richard, honteux et confus, priait, suppliait Misère de l'aider à descendre, promettant de lui payer tous les fruits qu'il lui avait pris, et de lui donner encore une belle somme; mais le bonhomme le laissa tout le jour s'agiter et se démener en vain dans l'arbre, et la nuit venue, il le lâcha, en lui disant : « Allez, Monsieur Richard, je ne veux rien de vous; mais n'y revenez plus, car cette fois vous n'en sortirez pas. »

» Un jour que Misère était bien malade, la mort se présenta à lui tout-à-coup et lui dit de sa plus grosse voix : — Allons, Misère, il faut me suivre; es-tu prêt? — Vous savez bien, répondit le bonhomme, que je suis toujours prêt à vous suivre, car je n'ai rien à emporter de ce monde et rien à y laisser; mais, cependant, il n'est âme qui n'ait un désir ou un regret en quittant ce monde, et j'ai un service à réclamer de vous. Vous êtes si bonne que vous ne refuserez pas de me le rendre, d'autant plus que, pour me satisfaire, il vous faut peu de temps et encore moins de peine.... Vous voyez, près de ma porte, ce beau pommier qui a de si beaux fruits, je voudrais bien manger une de ses pommes; seriez-vous assez complaisante pour m'en cueillir une? — Qu'à cela ne tienne, dit la mort; je veux, au moins une fois, être agréable à quelqu'un, et plus à toi qu'à tout autre. — Et la mort, sans défiance, monta dans le pommier. Mais, quand elle voulut descendre, ça lui fut impossible; elle eut beau faire des efforts à ébranler l'arbre, elle eut beau prier, hurler, grincer, se tortiller, rien n'y fit, et la mort fut forcée de reconnaître là une main plus puissante que la sienne.

Il fallut bien recourir à Misère, qui riait de la mort et faisait la sourde oreille à ses cris. — Ah! bonhomme! lui dit-elle, laisse-moi partir; j'ai tant de besogne à faire que je n'ai pas de temps à perdre. — Bien, bien, dit Misère; si vous êtes pressée, moi je ne le suis pas. — Mais, dit la mort, je te promets de t'épargner cette fois, et, si tu me rends la liberté; je te laisserai vivre dix ans encore. — Ce n'est pas assez, je veux vivre jusqu'au jugement dernier. — Eh bien, soit; que Misère dure jusqu'à la fin des temps!

» Et la mort furieuse s'élança du pommier la faux en main, et dans sa rage frappa les hommes, les maisons, les arbres, les pierres, et Misère resta seul sur cette terre désolée!...

ANECDOTES.

Pour réveiller en ton cœur les souvenirs du sol natal et te porter, aux bords étrangers, les parfums de la patrie absente, ma plume a, jusqu'à ce jour, reproduit pour toi les récits de nos veillées. J'aborde aujourd'hui un sujet moins poétique; mais, dans l'étude bretonne que j'ai entreprise, je ne puis oublier nos populations rurales, dont les mœurs et l'esprit offrent à l'observateur tant d'originalité. Ne sois donc point surpris si je substitue, dans cette lettre, les anecdotes aux

légendes; les unes comme les autres sont des fruits du pays.

Le plus grand vice du paysan breton, tout le monde le sait, c'est l'amour immodéré des liqueurs fortes; à cet égard, il ne laisse malheureusement rien à désirer; mais, ce que tout le monde ne sait pas, c'est que nos buveurs ont, pour la plupart, la prétention de s'enivrer sagement et par raison. Voici un exemple entre mille :

« Un paysan de Lanouée, éternel suppôt de Bacchus, fut rencontré, étant parfaitement ivre, par le propriétaire de sa ferme, qui lui dit : — Te voilà dans un bel état, maître Martin! — Que voulez-vous, not'e bourgeois, de temps en temps un chrétien n'est pas toujours un chien. — Mais, malheureux, jamais je ne t'ai vu sain! — Dame, not'e maît'e, j'ai un ver dans le corps qui demande toujours à boire, faut b'en que j'boive! — Eh bien, justement, Martin, ne bois plus et ton ver mourra. — Oh! que nenni, not'e bourgeois, c'est b'en p'ustôt moi qui mourrais; car si je ne buvais pas, le ver me r'montrait au cœur et j'en creverais du coup. »

N'est-ce pas là, cher ami, une excellente raison pour boire? La santé n'est-elle pas le premier des biens? *Ab uno disce omnes.*

On croit, ou l'on fait semblant de croire, que les unions conjugales, à la campagne, ne se forment pas comme à la ville, sous le seul empire de l'intérêt: c'est là une profonde erreur ou une mauvaise plaisanterie, et la proposition contraire serait bien plutôt vraie. On se

prend sans affection et l'on se quitte sans regret. Voici un fait tout récent :

« Une dame qui possédait une ferme dans la commune de la Grée-Saint-Laurent, disait au fils de son fermier : — Je te fais mon compliment, mon cher Yvon, on m'a dit que tu te mariais à une brave fille, jeune et bonne, et aussi fort à l'aise. — Oh! que non, not'e bourgeoise, j'y ai b'en pensé, mais j'n'en veux p'us. — Et pourquoi donc as-tu rompu avec elle? — C'est que, sauf vot'e respect, not'e bourgeoise, elle avait b'en cent bonnes livres de rente; mais je m'suis avisé, heureusement, que toutes ses terres avaient la pente au nord, et vous savez b'en, not'e maîtresse, que la terre au nord ne graine point. Aussi, j'ai planté là la fille. »

Ne voilà-t-il pas un homme *heureusement avisé*, et chez qui les intérêts du cœur ne font nul tort aux autres intérêts. Ferait-on mieux ou pis en ville?

Si c'est ainsi qu'on se prend, voyons comment on se quitte, et aussi comment on se soigne.

« Un jour (je pratiquais alors à Josselin), un paysan de Pleugriffet vint me consulter pour sa femme malade, et voici ce qui fut dit : — Je crais b'en, Monsieur, que ma femme a le flon. — Mais, mon cher, répondis-je, je ne sais pas ce que c'est que le flon. — Dam, Monsieur, ni mai non p'us; mais tout ce que je sais b'en, c'est que je l'i ons fait de tout : je l'i ons donné de bon café et de bonne eau vulnérable; je l'i ons fait prendre du poiv'e moulu dans du cid'e chaud, et sauf vot'e respect de la m... de poule blanche dans du vin blanc;

je l'i ons mis su' l'vent'e des cataplasmes de pulmonaires de chêne roussies dans le beurre b'en salé; je l'i ons..... J'arrêtai le consultant dans la nomenclature de ses moyens thérapeutiques en lui disant : — Vous en avez bien trop fait, et je pense que votre femme ne résistera pas à toutes vos médecines. — Vous crayez, Monsieur, ah b'en, il est inutile alors de dépenser de l'argent en drogues, et je m'en vas.

» A quelques jours de là, le hasard nous ayant mis en présence sur la place de Josselin, le bonhomme vint à moi et me dit : — Vous aviez b'en raison, Monsieur; en rentrant, j'ai trouvé ma femme morte; je l'avions pourtant b'en soignée!.... Et ce malheureux me parla de la mort de sa femme avec l'œil aussi sec et l'esprit aussi calme que s'il m'eût parlé de l'empereur Soulou-que ou du shah de Perse. »

Quand un vieillard meurt dans nos campagnes, la famille se console en disant : — Le bonhomme était vieux et ne travaillait plus guère!... — Quand un jeune sujet succombe, on se console encore en disant : — La mort y était; qu'y faire?...

Ce n'est pas que ces gens manquent de cœur; oh! non; mais les uns sont fatalistes, les autres sont résignés, et tous sont profondément religieux et se soumettent sans murmure aux décrets de la Providence. Pour nos paysans chrétiens, la mort n'est que le repos après le travail. D'ailleurs, le défaut d'éducation, les labeurs incessants, les privations et les misères usent vite la sensibilité naturelle; et peut-on faire un crime à nos

paysans d'être durs aux autres, quand ils sont encore plus durs pour eux-mêmes?

Dans les autres provinces, on croit nos paysans bretons sans intelligence, et on les traite volontiers de *brutes*; M. Dupin le savant nous a si bien barbouillés de noir dans sa Carte intellectuelle de la France!... Mais qu'on ne s'y fie pas, car, sous son air lourd, le paysan breton cache un esprit défiant et rusé, et, s'il est naïf, il est loin d'être bête. C'est une intelligence d'enfant qui lutte volontiers de finesse avec les plus fins, et souvent sa malice s'exerce même sur ceux qu'il respecte le plus et qui croient avoir le moins à s'en défier.

Deux anecdotes vont te montrer sa finesse et sa malice; une troisième te fera voir sa naïveté.

— « Un paysan de Plumelec, allant à la foire du Mont, en Guéhanno, fit rencontre d'un des vicaires de sa paroisse, monté sur une belle jument qu'il ne lui connaissait pas. « Oh! oh! Monsieur le curé (1), lui dit-il, c'est vous qu'êtes *cossu* sur vot' bête!.... Vous n'ez jamais été si brave (2)!.... — N'est-ce pas que je suis bien monté, répondit le vicaire? — Pour ça oui, dit le paysan; mais comment donc nommez-vous vot' bête? — Misère, répondit le vicaire. — Vous êtes b'en heureux, vous, Monsieur le curé, reprit le paysan, de monter sur le dos de Misère, tandis que Misère nous monte sur le dos à nous autres!.... »

(1) Pour nos paysans, le desservant est un *recteur* et son vicaire est un *curé*.

(2) Brave dans le langage galo est synonyme de beau et fier.

— « Avant la Révolution de 1790, existait à Roga, en Saint-Congard, une communauté de Camaldules, dont tu as, il y a quelques années déjà, visité avec moi les ruines pittoresques qui t'ont vivement intéressé.

» Chaque religieux avait, comme tu l'as vu, sa cellule isolée avec un petit jardin entouré d'ifs et de grands buis, et ne voyait les autres Camaldules ses frères qu'à la chapelle, aux heures de la prière. L'unique fenêtre et l'unique porte de sa cellule s'ouvraient sur son jardin, qu'il cultivait lui-même, et il recevait ses repas, ainsi que tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie, par un tour qui donnait sur une cour commune; mais ce tour ne pouvait s'ouvrir que par l'extérieur.

» Seul, en raison de ses fonctions, le frère quêteur allait partout, avait la clé de tous les tours, et parcourait les communes voisines pour y solliciter des charités. Les dons faits à ce frère étaient toujours en nature : en œufs, en légumes, en lait, en grains, les Camaldules n'usant jamais de viande.

» Un jour, le frère quêteur, fatigué d'une longue tournée, entra chez un paysan du bourg pour s'y reposer. Il se débarrassa tout d'abord, entre les mains du paysan, du sac dans lequel il rapportait ce qu'il avait recueilli de ferme en ferme. — Il paraît, mon père, dit le paysan, que la quête a été bonne, car le sac est lourd. — Rien que des œufs, mon fils, dit le Camaldulé. — Ah b'en ! puisque c'est le jour aux œufs, reprit le paysan, je vas vous en aller quérir (1) de frais que not'e femme a, ce

(1) Quérir pour chercher, en latin *querere*.

matin même, serrés sous nos poules.. Et le malin paysan, qui était en gaité, courut à son courtil, où sa femme passait la lessive en plein air, comme cela se pratique dans nos campagnes, plongea les œufs dans l'eau bouillante; puis, les œufs étant bien cuits, il les passa à l'eau froide, les remit dans le sac et courut les rendre au frère, en lui disant : — Tenez, mon bon père, voilà des œufs b'en frais. Prenez b'en garde de les casser; vous feriez une omelette. — Merci, mon fils, dit le moine; Dieu te les rende. Et il s'empressa de rentrer au couvent.

» Il porta tout d'abord ses œufs à la cuisine; puis, passant à tous les tours des cellules, il dit à chaque frère : — Il n'y a que des œufs, comment les voulez-vous ? — Quand il eut recueilli toutes les commandes, il les transmit au frère cuisinier, qui se mit en devoir de les exécuter. Il prit un œuf et le brisa; il était dur ! Il en prit un second, il était dur encore ! Enfin, il les brisa tous, et tous étaient durs ! au grand ébahissement du frère quêteur qui assistait à l'opération, et ne tarda pas à deviner l'auteur de cette plaisanterie, mais qui n'en dit rien, car on avoue difficilement avoir été pris pour dupe, même quand on a le simple amour-propre de Camaldulé.... Ce jour-là tous les frères mangèrent des œufs durs ! »

De la malice, passons à la naïveté.

« Un touriste, qui visitait le canton de Guérande, si curieux à connaître, sortait du bourg paroissial de Saillé, après avoir étudié son église dédiée à saint Clair, et dans laquelle Jean IV, duc de Bretagne, épousa en

troisièmes nocés, en 1586, Jeanne, fille de Jeanne de France et de Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, quand il rencontra dans la campagne beaucoup de paysans qui se rendaient au bourg. Tous étaient endimanchés, recueillis, graves.

» Poussé par la curiosité, le touriste s'approcha d'un groupe de jeunes filles, et leur demanda pourquoi tant de monde se rendait au bourg de Saillé. — Pardi, Monsieur, répondit l'une d'elles, nous allons à la méditation. — Et qu'est-ce que vous faites à la méditation, répondit le touriste ? — Ah ! c'est b'en facile à faire ce que nous faisons, Monsieur ; il y a dans la chaire un prêtre qu'en dit, qu'en dit, qu'en dit tout plein ; quand il en a dégouésé b'en long, il nous dit de méditer, et alors je fermons les yeux, j'ouvrons la goule et je pensons à r'en. »

Voilà, mon cher ami, ce qu'on appelle chez nous la méditation de Saillé.

SAINT JUGON.

Un Dieu favorable m'ayant versé de doux loisirs, j'ai pu quitter la ville, et, comme l'écolier en vacances, profiter des derniers longs jours de l'automne pour revoir ce que j'aime tant, les bois, les champs, les villages et les vastes landes.

Dans ces beaux jours de liberté, j'ai visité avec un cœur joyeux les campagnes si variées, si pittoresques et pourtant si peu connues qui s'étendent des bords de l'Aff aux bords de l'Oust, belles rivières nées loin l'une de l'autre, et qui, réunies à l'Arz aux marais de Glénac, vont, après avoir perdu leurs doux noms et mêlé leurs eaux limpides aux eaux jaunes de la Vilaine, se perdre au sein de l'immense Océan.

Je ne te dirai, mon ami, ni mes surprises comme archéologue, ni mes impressions comme touriste ; mais, de tous les souvenirs que j'ai rapportés de cette excursion et que je caresse encore, je ne veux te narrer qu'une histoire, simple et douce comme une idylle, poétique et merveilleuse comme une légende.

— J'avais quitté la Gacilly plein d'émotions douces, car, de la butte de son château ruiné, mes yeux avaient long-temps plongé dans la verte vallée où l'Aff serpente paresseusement, et contemplé, dans l'extase, les coteaux délicieux de Sixt et ceux plus délicieux encore de la Chapelle-Gaceline ; j'allais à Saint-Congard, traversant les champs et les pâtis et m'orientant à l'ouest, sans souci des chemins, quand j'aperçus à ma droite, au milieu des bruyères et des ajoncs, une modeste chapelle, placée là comme une oasis entre deux déserts, la lande de Sigré et la lande de Mabio-Saint-André.

Je courus à cette chapelle, que je trouvai aussi pauvre à l'intérieur qu'elle l'était à l'extérieur, mais deux choses m'y frappèrent : une statue et un tombeau d'enfant ! c'était la statue, c'était le tombeau, c'était la chapelle de saint Jugon.

— « Né au village d'Houdiard, sur la lande, Jugon perdit son père quand il était encore au berceau. Sa mère, pauvre veuve, n'avait pour toute ressource qu'une vache et quelques moutons; mais c'était une sainte femme, pleine de foi et de confiance dans le Dieu qui protège la veuve et soutient l'orphelin. Son enfant dans les bras, elle conduisait elle-même ses bêtes à la lande, et là, tout le jour, priait Dieu pour qu'il la consolât dans son affliction, et qu'il prit soin de l'orphelin; aussi le premier nom que Jugon balbutia fut le nom du bon Dieu, et le premier amour qui germa dans son cœur fut l'amour de Dieu !

» L'enfant grandit, et, dès qu'il se sentit assez fort, il voulut épargner à sa mère le soin du troupeau, et lui demanda à le conduire seul dans les chemins et sur les landes. Sa bonne mère put alors se livrer avec plus de liberté aux travaux du ménage et à ceux que réclamait son courtil, jusqu'alors négligé.

» Jugon devint bientôt le modèle des pâtres; il était soigneux pour ses bêtes, il ne les frappait jamais; aussi prospéraient-elles avec lui. Les autres pâtres le recherchaient, car il était complaisant; et tout le monde l'aimait, car il était doux et bon pour tout le monde.

» Un jour que Jugon avait mené paître son troupeau au pâtis de la Ville-Orion, il aperçut de jeunes pâtureuses de sa connaissance pleurant à chaudes larmes; son cœur s'émut, et, s'approchant d'elles, il leur demanda d'où venait leur douleur. — Hélas ! dit l'une d'elles, la pauvre Annette, notre compagne, se meurt ! — Pourquoi pleurer, dit Jugon; les larmes que vous versez ne sau-

raient vous la rendre; ayons plutôt recours à la prière. — Nous avons déjà fait une neuvaine, répondirent les jeunes filles, et pourtant Annette est plus mal ! — Prions encore, reprit Jugon, adressons-nous à la bienheureuse sainte Anne, patronne de notre amie, son intercession sera plus puissante que la nôtre; puis il conduisit les jeunes filles à la croix qui s'élevait au milieu du pâtis, et là, se prosternant tous, ces enfants prièrent avec ferveur. Leur foi fut récompensée; car en rentrant au village de la Corblaye, où demeurait Annette, les jeunes filles la trouvèrent souriante et assise sur son lit; elle sortait d'une crise terrible, mais heureuse; quelques jours après, elle était guérie.

» A mesure que l'enfant prenait des forces, il les employait à soulager sa bonne mère, et bientôt elle n'eut plus à s'occuper du jardinage, car Jugon, quand il avait ramené du pacage sa vache et ses moutons, cultivait lui-même le courtil, qui, sous sa main soigneuse, rendit bientôt plus qu'il n'avait jamais rendu. La bénédiction de Dieu était avec lui.

» A l'amour infini qu'il avait pour Dieu, à l'amour respectueux qu'il portait à sa mère, un troisième amour vint bientôt se joindre dans le cœur de Jugon, mais sans altérer en rien la pureté et l'étendue des deux premiers; ce fut l'amour de l'étude. Il voulait s'éclairer pour mieux honorer Dieu, pour mieux aider sa mère.

» Il s'adressa au recteur de Saint-Martin, qui consentit à lui donner des leçons que chaque jour le jeune pâtre allait prendre, pendant que, sous la seule protection de Dieu, son troupeau paissait à deux lieues de lui. Il ne

prenait d'autre soin, avant de le quitter, que de tracer, avec une branche de houx, un grand cercle autour de lui, et jamais le troupeau ne sortait de l'enceinte, et jamais les loups ne franchissaient le cercle.

» Pourtant un jour, préoccupé de ses leçons, il partit pour Saint-Martin sans tracer le cercle mystérieux, et le loup vint se jeter sur sa vache. Aux cris des pâtres qui se trouvaient sur les lieux, aux meuglements plaintifs de la bête attaquée, la mère de Jugon se hâta d'accourir, et le loup effrayé disparut sans dévorer sa proie; mais la vache était morte; mais la veuve désolée jetait des cris en appelant son fils.

» En ce moment Jugon, qui prenait sa leçon, se leva tout-à-coup et s'écria : — Ah ! Monsieur le recteur, ma mère pleure et m'appelle ! — Que dis-tu ! mon enfant, reprit le recteur étonné, tu ne saurais l'entendre ! — Placez votre pied sur le mien, Monsieur le recteur, et comme moi vous entendrez sa voix et ses sanglots.

» Le bon prêtre plaça son pied sur celui de Jugon, entendit la voix désolée qui appelait l'enfant, et, surpris d'un tel prodige, il prit son élève entre ses bras, le serra sur son cœur et lui dit : — Va, mon enfant, consoler ta mère; tu n'as plus besoin de mes leçons, car la grâce de Dieu t'a fait plus savant que moi....

» Jugon courut de toutes ses forces, et trouvant sa mère en pleurs près de sa vache morte, il lui dit en l'embrassant : — Consolez-vous, ma bonne mère, Dieu nous la rendra; puis ayant prié avec ferveur, il toucha de sa branche de houx la vache qui se mit à bondir

joyeusement, ensuite à paître, comme s'il ne lui était rien arrivé.

» A quelque temps de là, l'enfant dit au frère de sa mère qui l'aimait beaucoup : — Bientôt je mourrai; c'est vous, mon oncle, qui me tuerez, et ce sont vos jeunes bœufs, qui n'ont point encore subi le joug, qui me porteront en terre, et vous désigneront le lieu où doit reposer mon corps.

Jugon n'avait pas seize ans quand sa prophétie s'accomplit; pendant que son oncle bêchait, l'enfant s'étant approché de lui sans en être vu, la bêche levée le frappa à la tête, et il tomba mort. Son corps, chargé sur une charrette trainée par les jeunes bœufs de son oncle, fut conduit au cimetière et placé en terre sainte; mais le lendemain on trouva le bras de l'enfant hors de terre, et quoi qu'on fit, on ne put jamais l'y faire rentrer.

» On exhuma donc le corps du saint enfant, on le remit sur la charrette trainée par les mêmes bœufs qui, sans guide, allèrent droit à la lande où Jugon vivant conduisait son troupeau, et ne s'arrêtèrent qu'au milieu de cette lande, là où nous voyons de nos jours son tombeau et sa chapelle. »

Ce tombeau est pour la contrée un sujet de joie, un objet d'amour et de vénération; les malades s'y rendent avec foi, se glissent sous la pierre, élevée de quelques pieds au-dessus du sol où repose Jugon, et se relèvent guéris de leurs maux. Quand la sécheresse prolongée menace de mort les fruits de la terre, on court en procession à ce tombeau, on baigne les pieds de la croix dans la fontaine voisine, et la pluie ne tarde

pas à ranimer les récoltes compromises... C'est à la tombe de Jugon que les pâtres vont prier pour leurs troupeaux atteints de maladies; c'est à cette même tombe que les mères en pleurs vont demander le salut de leurs enfants.

Malheur à l'impie qui dérobe l'offrande déposée sur ce tombeau! Malheur à l'incrédule qui traite de fables les merveilles de ce saint lieu! car la fièvre ardente les atteint et toute la science humaine ne saurait les guérir; ce n'est qu'en passant à genoux sous la pierre du tombeau qu'ils pourront obtenir, s'ils sont vraiment repentants, le retour à la santé.

Dieu te garde, mon ami, du doute et de la fièvre.

LA CONTRÉE DE SÉRENT.

Laisse-moi te conduire aux bords de la jolie rivière de Claie, te placer près de moi, au camp romain des Caillibotes, et de ce point élevé diriger tes regards sur les côteaux pelés qui nous entourent et dans la vallée qui s'ouvre, ombreuse et verdoyante, à nos pieds. Laisse-moi appeler ton attention et tenter d'éveiller ton intérêt sur ce pays si pittoresque et si tourmenté, que tu n'as jamais vu et que je veux aujourd'hui te faire connaître, en évoquant les vieux souvenirs et les vieilles traditions qui s'attachent à ses bourgs, à

ses châteaux, à ses villages, comme aussi à ses tristes landes et à ses âpres rochers... Suis donc des yeux les gestes de ma main et que ton esprit se prête à mes récits.

— A droite de ces hauteurs, nommées les *Buttes-Noires*, que la grande route de Vannes à Rennes gravit péniblement, s'étend à perte de vue la lande de Pinieuc, au-delà de laquelle s'élève le petit bourg de Saint-Marcel, entouré de menhirs mutilés et de dolmens ruinés.

Dans ce désert silencieux tout le jour, s'élèvent, avec les ombres et les brumes du soir, des bruits étranges qui troublent les voyageurs qui ne les ont jamais entendus, et plus encore les pâtres, auxquels pourtant ils sont bien familiers. Quand le paysan attardé regagne sa demeure en traversant ces landes, il accélère ses pas, car bientôt vont s'agiter autour de lui des milliers d'ombres; et mille clameurs confuses, mille notes aiguës, murmurées ou chantées, vont se mêler à la voix grave ou stridente de la brise. S'il ne gagne pas avant la nuit noire la croix de pierre dressée au bord du sentier qu'il parcourt; si minuit sonne avant qu'il ait récité là ses prières, il n'échappera point aux *follets* qui, sortis à cette heure des grottes druidiques, leur éternel séjour, courent et dansent sur les bruyères, et se plaisent à égarer jusqu'au jour ceux que la nuit surprend au milieu d'eux.

A la lisière de cette lande maudite, j'ai connu jadis une petite chaumière en gazon où résidaient deux vieilles et pauvres filles qui gagnaient en filant leur pain de cha-

que jour. Cette chaumière, aujourd'hui détruite, ne fut pas long-temps habitée, parce que chaque nuit les follets y pénétraient pour y mettre tout en désordre et troubler le repos des deux sœurs. En vain les pauvres filles placardaient sur tous les murs des images de saints, suspendaient à leur lit commun le laurier béni des ramaux, et plaçaient sur les meubles des chapelets et des médailles, rien n'écartait les malins esprits qui se plaisaient dans leur demeure. Un jour enfin les deux sœurs s'avisèrent de bénir à l'eau sainte lit et bahut, table et porte, fenêtre et foyer, quenouilles et fuseaux, chanvres et fils. Rien ne fut oublié dans cette bénédiction générale qui devait tourner à mal pour ces braves filles, car lutter de ruse avec les eprits, c'est folie!

Quand la nuit vint, les follets voulurent comme d'habitude (1) pénétrer dans ce logis; mais les plus pressés, lancés à l'étourdie, se brûlèrent à l'eau bénite et reculèrent en hurlant. Furieux de douleur, ces maudits jurèrent *la vendetta* aux deux sœurs qui, dans leur lit bénit, dormaient et rêvaient tranquillement.

Les follets alors grimpèrent, en se faisant la courte échelle, jusqu'aux gazons du toit, qu'ils jetèrent un à un dans le foyer par la cheminée, et, marchant avec précaution sur ces gazons étendus jusqu'au lit des pauvres filles, ils leur infligèrent une honteuse correction en chantant en chœur : « *Tout n'est pas bénit!... tout n'est pas bénit!... tout n'est pas bénit!....* »

— Au sud et en face de la lande de Pinieuc, au mi-

(1) Mot galo qui signifie comme d'habitude.

lieu de ces bois qui projettent leurs ombres noires sur les eaux bleues de la Claie, se cache le château de Bauvrel, que la tradition dit avoir appartenu au fameux Henri d'Effiat, marquis de Cinq-Mars, que Richelieu sacrifia à ses terribles vengeances. Ce château, sans grandeur et sans faste, n'est curieux que par les écussons et les sculptures de ses murs; mais les apparitions nocturnes dont il est quelquefois témoin, lui donnent dans le pays une certaine célébrité.

Une nuit de Noël, que la fermière actuelle, assise au coin d'une vaste cheminée, surveillait la cuisson de bouidins gras pour le *réveillon* des gens, qui tous assistaient à la messe de minuit à Saint-Guyomard, elle vit entrer un grand et beau jeune homme d'une pâleur extrême, et qui portait un costume tout de noir et de forme inconnue de nos jours.

Grave et silencieux, il vint tout auprès d'elle prendre place au foyer, et sans paraître l'apercevoir, il approcha ses pieds du feu, prit un livre de messe déposé sur la cheminée, lut quelques lignes à voix basse, puis inclinant son front sur sa main, il se prit à méditer et à soupirer.

Transie de frayeur, la pauvre fermière n'osait faire un mouvement, pas même essuyer la sueur qui coulait sur son visage; elle avait à peine assez de force et de présence d'esprit pour prier.... Enfin le jeune homme, toujours grave et toujours silencieux, remplaça le livre où il l'avait pris, se leva et disparut.... Il était temps pour la fermière, qui se sentait défaillir.... Heureusement que ses gens ne tardèrent pas à rentrer de l'office, et elle

put soulager son cœur en racontant tous les détails de l'effrayante apparition, en redisant toutes ses angoisses.

Après délibération sur ce fait étrange, il fut jugé au château qu'une âme en peine (peut-être celle de Cinq-Mars) se recommandait aux chrétiens, et depuis cette nuit de Noël, les fermiers de Bauvrel ajoutent à leur prière du soir un *De profundis* pour elle.

— Maintenant, mon ami, vois derrière nous ce pauvre bourg, aussi triste et presque aussi désert que ses landes. Abandonné des hommes, il a senti le besoin d'avoir des amis au Ciel, et de s'y faire bien protéger; aussi, au lieu d'un patron, il en a pris deux, ayant soin de choisir deux saints chargés de peu d'intérêts du même genre, car moins on a d'affaires et mieux on les soigne.

Le premier de ces patrons est saint Maurice, qui, d'abord abbé du monastère de Langonnet, fondé par le duc Conan III, fut lui-même, sous Conan IV, fondateur de l'abbaye de Carnoët, qui porte son nom.

Le second est saint Guyomard, dont les actes sont aussi inconnus que ceux de ses protégés, qui peuvent être bien avec le Ciel (ce que je leur souhaite), mais ne font pas moins ici-bas pauvre mine et triste figure.

Lors de son élection, ce nouveau patron n'obtint pas, tant s'en faut, l'unanimité des suffrages, et les habitants du village de Botqueret, entre autres, s'opposèrent énergiquement au choix qu'on en voulait faire, et dirent de lui pis que pendre. Aussi, après son élection, le saint se vengea en lançant sur eux cette malédiction :

Tant que Botqueret sera,
Borgne ou boiteux y aura.

Botqueret, mon cher Charles, est ce gros village assis près de la grande route; je n'y connais pas de borgne pour le moment; mais j'y ai vu jusqu'à trois boiteux, et deux y résident encore!

— En jetant les yeux au couchant, mon bon ami, nous pouvons apercevoir, au-dessus de ces arbres si pressés, les toits aigus du beau château que Pierre de Brignac, alors abbé de Saint-Sauveur de Redon, fit construire en 1509. Ce n'est point par la grandeur des souvenirs que ce noble castel intéresse ceux qui le visitent; mais l'élégance de son architecture séduit les archéologues; mais le calme et la fraîcheur de son beau site charment les touristes rêveurs, amis du silence et de l'ombre.

— Bien au delà de Brignac, et toujours au couchant, vois, mon ami, le château de Callac, qui cherche l'air et le soleil entre les vastes bois et les rochers schisteux qui l'entourent; il étale sur ses murs les cachets de divers âges, et s'est assis sur la voie même que nos dominateurs romains ont tracée de Rennes à Carhaix, il y a dix-huit siècles.

Un follet jadis résidait dans ce château, et, sans être méchant, il se permettait bien des malices, et lutinait surtout une vieille femme qui, tous les hivers, gardait seule le logis en l'absence des maîtres. Quand la vieille s'endormait au foyer, en filant sa quenouille, le lutin roulait de grosses boules dans la pièce supérieure, et la réveillait par peur du tonnerre, qu'elle redoutait beaucoup; d'autres fois il brouillait son fil, poussait au feu son fuseau, flambait sa filasse à la chandelle de résine, ou mettait force sel dans sa soupe de lait; d'autres

fois encore, il dérangeait sa coiffe à pignon, nouait ses cheveux, ou lui traçait au charbon de belles moustaches noires; le malicieux follet se permit même, un soir, de lui rire au nez en lui passant au cou un grand trépied de fer.

L'insolence était un peu forte et la vieille gardienne jura de délivrer le château de cet hôte importun, non par violence, car elle craignait les représailles, mais par ruse. Elle alla trouver une de ses amies, qui passait pour être un peu sorcière, et, lui contant en gémissant les affreux tours qu'il lui jouait, elle lui demanda un bon conseil pour s'en débarrasser.

— Toutes les nuits, dit la commère, les follets rôdent à leur caprice; mais, au premier chant du coq, tous doivent rentrer dans leurs demeures. Si donc vous pouvez donner au vôtre une occupation qu'il n'ait pas le temps de finir avant que le coq ait chanté, il fuira de dépit le château et n'y rentrera jamais.

— Grand merci, ma commère, dit la vieille gardienne, j'ai l'affaire de mon follet, et j'espère bien (si ce que vous me dites est vrai), que j'en serai bientôt débarrassée.

De retour le soir au château, la vieille place derrière la porte de sa cuisine une grande jatte de bois remplie de *haut mulon* de mil, et se couche aussitôt. Le follet arrive, pousse vivement la porte et renverse la jatte et son contenu... Aussitôt il se met en devoir de ramasser le mil avec ses petites mains et de l'entasser dans la jatte.... La besogne alla vite et bien tant que le follet put ramasser le mil à pleines mains; mais, dans leur

chute, les grains de mil s'étaient répandus sur les planches, avaient glissé dans les interstices, et le malheureux follet fatiguait ses doigts et usait ses ongles à les recueillir un à un.

Pendant qu'il suait et s'évertuait à cette rude besogne, le coq chanta, et le follet, forcé de fuir, lança dans sa fureur le mil au nez de la vieille, qui ronflait; mais ce fut là son dernier méfait, car jamais, depuis, il ne reparut au château.

— Maintenant, mon ami, passons de l'ouest au nord, et jetons les yeux sur ce groupe de maisons si blanches au soleil: c'est le bourg de Sérent, dont le clocher pointu penche comme la tour de Pise. Que de changements récents ce vieux bourg féodal a subis! et qu'il doit peu ressembler (lui qui vient de se faire neuf pour sa route neuve), à ce qu'il était au temps de Jehan de Sérent, l'un des héros du combat des Trente! Bien qu'il soit aujourd'hui plus grand, plus beau, plus riche qu'il n'a jamais été, il est bien déchu de sa gloire. Jadis, les populations environnantes s'y pressaient en foule au jour de la Saint-Pierre, son patron, pour jouir d'un spectacle qui les charmait, et dont les vieillards à cheveux blancs gardent toujours la mémoire, et se plaisent à nous redire encore les émotions et les splendeurs. Aujourd'hui, l'on n'y voit plus jamais de foules empressées et joyeuses, car on n'y fête plus la *Drague de Sérent*.

Ecoute, mon ami, ce que m'ont dit quelques témoins de ces fêtes, et ce que j'ai appris de la *Drague* qui en était l'héroïne :

— « A l'ouest du bourg, et tout près du château de la Salle, qui ressort si blanc sur ces bois si verts en été, un énorme dragon, effroi de la contrée, avait fixé sa retraite dans les rochers du Rocalet, bien long-temps avant que le village et le château que je te nomme eussent été édifiés. Comme le Minotaure grec, le monstre armoricain choisissait ses victimes, et, s'il décimait les troupeaux, il faisait plus souvent encore couler le sang humain.

» Un jour, enfin, touchés des maux de leurs vassaux, alarmés pour eux-mêmes, les seigneurs du pays de Sérent convoquèrent leurs nobles amis des pays voisins, firent avec eux serment de combattre, tous ensemble, l'horrible dragon qu'ils n'auraient pu vaincre isolément, et de mettre fin, par sa mort, à la terreur qu'il répandait, aux ravages qu'il causait. Bien armés et bien unis, ces braves seigneurs attaquèrent le monstre du Rocalet, et, dans ce terrible combat, le marquis de Molac obtint la plus grande gloire en portant le coup mortel.

» C'est à dater de ce jour mémorable que la Drague fut fêtée à Sérent, sous le droit et la présidence du marquis de Molac et de ses successeurs, jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, époque à laquelle ce droit fut vendu au seigneur de Castel en Quily.

» Le 29 juin, jour des saints apôtres Pierre et Paul, un héros, revêtu d'une splendide livrée aux armes de Molac, parcourait à cheval toutes les rues du bourg de Sérent, pour se rendre au cimetière, au milieu duquel s'élevait l'église paroissiale, et publiait à son de trompe, aux quatre coins de ce cimetière qui n'existe plus, le

parcours de la Drague, et l'ordre à tous, petits et grands, de lui ouvrir des voies faciles.

» Puis la Drague, à tête de cheval, à dos chargé d'un tapis vert, et dont les écailles dorées reluisaient au soleil, s'élançait tout-à-coup au milieu des flots pressés de la foule qui s'ouvrait devant elle et la laissait passer avec ses robustes porteurs et son cortège menaçant. Le cortège s'arrêtait devant chaque maison, y recevait une offrande ou monnaie d'argent, ou brisait les portes, afin que la Drague pût entrer et réclamer elle-même le tribut imposé à tout logis du bourg.

» Que de rires bruyants, que de joies folles éclataient dans ces fêtes populaires que la terreur de 95 éteignit dans le sang, et que notre génération banquetière et politique se garde bien de restaurer. Au siècle des lumières, les chandelles et les lampions suffirent à nos amusements !!! »

JOSSELIN.

Dans le Morbihan, objet constant de mon affection et de mes études, on ne saurait trouver une seule de ces grandes cités que le luxe et l'industrie vivifie, et qui imposent l'étonnement et l'admiration à tous ceux qui les visitent; mais en récompense, on trouve sur nos belles rivières (le Blavet, le Loc et l'Oust) de charmantes petites villes assises ou couchées dans des po-

sitions si heureuses et si riantes, qu'à leur aspect seul le cœur est séduit.

Parmi ces petites villes, Hennebont, Auray et Josselin sont certainement les plus remarquables et aussi les plus intéressantes. Ces villes, autrefois places de guerre, sont peuplées de souvenirs qui tiennent une grande place dans l'histoire de notre province, vieux champ de bataille où tant de fois les Anglais, les Français, les Normands et les Bretons ont versé leur sang à flots!... En vue des remparts et des tours d'Hennebont, quel Breton ne songe aux exploits de Jeanne de Flandre, l'héroïque épouse de Jean IV?...! Qui visite Auray et ses pittoresques environs, sans donner une pensée à l'immortel Duguesclin et un souvenir de pitié au malheureux Charles de Blois?... Qui, enfin, passerait à Josselin, sans avoir en mémoire Beaumanoir et Clisson?....

Je veux aujourd'hui, mon ami, te parler de Josselin, où se sont écoulées les cinq années de ma vie les plus remplies d'émotions fortes, les plus mêlées d'amertume et de joie; mais ce n'est pas pour te communiquer les souvenirs qui me sont propres, ni pour te retracer les beautés d'un site que tu connais, que je prends aujourd'hui la plume; non, c'est pour te raconter encore quelques-unes de ces légendes que nos pères nous ont transmises, et qu'à notre tour nous transmettons à nos enfants.

— Josselin date de loin dans l'histoire de nos guerres bretonnes; dès le ^{xiii}^e siècle, cette petite cité, ceinte de remparts, était assez importante pour arrêter Henri II

d'Angleterre, et le forcer, en 1168, à un siège en règle, qui se termina par la destruction de la citadelle assise au bord de l'Oust, au lieu même où s'élève le château que nous admirons de nos jours, et dans lequel, le 25 avril 1407, mourut, à l'âge de soixante et onze ans, le célèbre connétable Olivier de Clisson, assiégé par le duc Jean V, son ingrat pupille.

Or, long-temps avant que Josselin fût une ville, des paysans avaient remarqué (là même où, dans les ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, s'est élevée son église collégiale) une ronce que les neiges et les verglas des plus rudes hivers ne pouvaient dépouiller de ses feuilles toujours fraîches et toujours vertes. Surpris de ce phénomène étrange et guidés par un pressentiment religieux, ils fouillèrent le sol sous cette ronce et amenèrent au jour une statue de vierge qu'ils reconnurent pour miraculeuse; car aucune tradition du pays ne mentionnait l'existence en ce lieu d'une ancienne statue.

A la nouvelle de cette précieuse découverte, toute la contrée tressaillit de foi, d'espérance et d'amour. Des flots de fidèles accoururent les mains pleines d'offrandes pour obtenir les grâces et la protection de Notre-Dame du Roncier, qui, dans ce lieu d'élection, opérait chaque jour des merveilles et faisait ainsi éclater sa gloire et sa puissance. Alors une sainte chapelle (1) fut édifiée pour y déposer la statue vénérée, et bientôt des maisons, d'abord isolées, puis groupées, vinrent s'asseoir autour

(1) C'est la chapelle romane dans laquelle est placé le tombeau de Clisson.

de ce lieu bénit, et former avec le temps une petite cité que le vicomte de Porhoët, Guethenoc, entoura de fortes murailles en 1008, et que Josselin son fils dota de son nom en 1050.

Je ne saurais, mon cher ami, te nombrer les miracles dont cette ville privilégiée a jadis été le théâtre, et dont elle-même a perdu la mémoire; mais je dois te raconter l'origine et l'occasion de ceux qui, chaque année, y éclatent encore pour confondre l'incrédulité et raviver la foi.... Ecoute ce court récit :

— Dans le petit chemin qui conduit les piétons de la ville à l'antique abbaye du Mont-Cassin, dont j'ai connu les restes aujourd'hui disparus, on trouve une source abondante, où les servantes du pays vont puiser de l'eau ou laver des linges. Cette source est connue sous le nom de Fontaine-de-la-Vierge.

Un jour... (il y a de cela bien long-temps)... des lavandières étaient réunies à cette fontaine pour y *essonger* une lessive et en sécher les pièces sur les buissons voisins, près desquels leurs chiens vigilants faisaient bonne garde, quand tout-à-coup une pauvre femme en haillons, maigre et souffreteuse, s'approcha d'elles la main tendue, sollicitant un faible secours, un petit morceau de pain... Mais les lavandières, loin de prendre en pitié sa misère, la traitèrent de voleuse et poussèrent la brutalité jusqu'à lancer leurs chiens après elle. Alors, aux lieu et place de la mendicante, se dresse, pleine d'une majesté céleste, la Sainte Vierge, qui dit à ces méchantes femmes : — Je vous ai suppliées et vous m'avez outragée; je vous ai tendu la main et vous avez excité vos

chiens après moi; hé bien, soyez maudites, et que votre châtiment serve d'exemple et de leçon à tous les cœurs pervers qui méprisent et insultent les pauvres!... toutes les fois que vous ou ceux qui descendront de vous, serez sur mes terres, au jour qui m'est spécialement consacré, vous aboierez comme des chiens, et vous vous tordrez dans les convulsions!.... A ces mots la Vierge disparut, et depuis lors, quand les descendants de ces lavandières, ignorants de leur origine, viennent assister le lundi de la Pentecôte aux offices et à la procession de Notre-Dame du Roncier, ils sont, aux abords de l'église, saisis d'affreuses convulsions; jettent des cris inarticulés et des aboiements qui ne cessent que lorsque, portés de force au tronc de Notre-Dame, ils ont touché de leurs lèvres écumantes les saintes reliques exposées à la vénération des fidèles. Ces reliques sont les restes précieusement conservés de l'ancienne statue miraculeuse, brûlée sur la place publique par les révolutionnaires de 95.

— De la Fontaine-de-la-Vierge suis-moi, mon ami, au château de Clisson, et plaçons-nous à l'une des fenêtres qui dominant le canal de l'Oust.

A notre droite rampe, dans la vallée, le faubourg Sainte-Croix; à notre gauche se dresse la Grée-Saint-Laurent, dont les prés verts, les champs dorés et les courtils plantés se groupent autour de maisons rustiques. Dans une de ces maisons résidait jadis une jeune fille, nommée Magdeleine, qui n'avait ni sou ni rente, et ne vivait que des faibles produits de son travail; aussi travaillait-elle obstinément. Tous les jours

elle tournait la roue du cordier, son voisin, et pendant la plus grande partie des nuits elle filait sans relâche et sans repos.

Sans aucun doute, l'amour du travail est une excellente chose; mais comme dit le proverbe : *faut de la vertu, pas trop n'en faut*, et la jeune fille dont je t'entretiens poussait jusqu'au péché mortel des actes méritoires en eux-mêmes; car au mépris de la loi sainte, qui prescrit le repos au jour du Seigneur, elle prolongeait, les samedis comme les autres jours, ses veilles laborieuses long-temps après le premier chant du coq. Hélas ! malheur et damnation devaient en résulter pour elle !...

Une nuit de samedi que, suivant sa coutume, elle était assise au coin de son foyer, filant encore après la douzième heure, elle aperçut tout-à-coup auprès d'elle, quoique sa porte fût bien fermée, une vieille femme qui lui dit : — Vous travaillez bien tard, jeune fille; il paraît que vous n'avancez pas à la besogne ! voyons, que je vous donne une leçon qui vous profite...; la vieille, alors prenant sur la table une quenouille et un fuseau qui y étaient déposés, prêts à servir, se mit à filer avec tant d'activité et de perfection, qu'en moins de rien, la quenouille fut épuisée et le fuseau chargé d'un fil aussi fin que des cheveux. — Allons, d'autre chanvre, jeune fille, dit la vieille, donnez-moi toute votre provision, que je la finisse.... Magdeleine, s'empressant d'obéir, chargea sa table de toute la filasse qu'elle put trouver chez elle, et aussitôt la vieille se remit au travail, tournant son fuseau

avec tant de rapidité, que les yeux ne pouvaient en suivre les tours. En moins d'une heure, tout le chanvre fut filé.

— Maintenant, dit la vieille, il faut faire la lessive de ce fil. — Oh ! rien ne presse, dit la jeune fille, il y a temps pour tout, et la nuit est bien avancée. — Que vous importe l'heure, reprit la vieille, vous n'y regardez pas ordinairement ! profitez de ma visite, apprenez à lessiver comme vous venez d'apprendre à filer ; ce ne sera pas long, si vous me seconde ; faites donc un bon feu, pendant que je vais puiser de l'eau à la fontaine.... Et la vieille, armée de deux seaux, courut à la source si souvent et si lestement, que les deux grands bassins, placés, par Magdeleine, sur un feu ardent, furent pleins dans un instant... c'était merveille !

Aussitôt le fil fut déposé dans la cuve et chargé d'un lit de cendre; puis les deux femmes se mirent à couler la lessive bouillante.; en cet instant, le coq fit entendre son second chant, annonçant le point du jour. — Merci, dit la jeune fille, grâce à vous, voilà ma semaine bien finie. — Un peu tard, fit la vieille, mais encore trop tôt pour toi ! — Sans doute, reprit Magdeleine, car, si vous m'avez beaucoup appris, il me reste encore beaucoup à apprendre; mais je vous reverrai, je l'espère. — On ne me voit jamais qu'une fois ! — Qui donc êtes-vous?... je suis la *Filandière de nuit*, et voici ma dernière leçon : *les dimanches tu garderas en servant Dieu dévotement.....*

Au grand jour, le cordier et sa femme ne voyant

point sortir leur voisine dont la porte et les volets étaient fermés, heurtèrent chez elle en l'appelant; mais ne recevant point de réponse, et craignant qu'elle ne fût malade, ils forcèrent l'huis et cherchèrent long-temps, mais inutilement, dans tout le logis. Enfin, la femme du cordier, jetant un regard dans la grande cuve où coulait encore la lessive, aperçut la pauvre Magdeleine étendue morte et défigurée sur son fil!....

Adieu, mon bon ami, que cette histoire lugubre ne t'inspire pas trop d'horreur pour le travail; les morts par excès de travaux sont si rares, et le désœuvrement fait tant de victimes!

SAINT-MAUDÉ, SAINT-JACUT, SAINT-GOBRIEN.

A mi-voie de Ploërmel à Josselin, et un peu au nord de la pyramide qui marque le lieu où, le 27 mars 1550, les trente Bretons de Jean de Beaumanoir vainquirent les trente Anglais de Richard Bamboroug, s'élève, dans la commune de la Croix-Helléan, au milieu d'un pauvre village, une pauvre chapelle dédiée à saint Maudé.

Sous le maître-autel de cette chapelle, existait autrefois une fontaine dans laquelle les paysans de la contrée allaient plonger leurs enfants nouveaux-nés, en répétant sept fois ces mots : *à la vie, à la mort!*....

Toutes les voix du conseil, de la prière et du blâme

ayant vainement été épuisées contre cet usage barbare, il a fallu, pour y mettre fin, combler cette fontaine. Or, les usages, comme toutes les choses de ce monde, ont leur raison d'être, raison absurde ou raisonnable, et voici celle de la funeste immersion des enfants : c'est que, suivant la légende locale, saint Maudé et ses six frères avaient dû, à leur naissance, être jetés à l'eau par ordre de leur mère...; écoute, mon ami, cette bizarre histoire :

— « Il y avait une fois une reine d'Irlande qui, devenue mère de sept garçons, tous vivants, et étant effrayée de leur nombre, donna l'ordre à la femme qui l'assistait d'aller les jeter tous à l'eau. Forcée d'obéir, la gardienne mit les sept enfants dans un grand panier couvert et s'achemina vers la rivière. Mais la Providence veillait sur la destinée de ces innocents qui devaient tous un jour être des saints, et elle fit que le roi leur père, revenant d'une guerre lointaine, se trouva en ce moment sur le chemin de cette femme.

» Surpris d'entendre sortir du panier qu'elle cherchait à cacher des vagissements plaintifs, il lui demanda où elle allait et ce qu'elle portait.... La gardienne épouvantée se précipita, les larmes aux yeux, aux genoux du roi, et lui faisant l'aveu complet du crime dont elle était chargée, elle le supplia de détourner d'elle sa colère, parce qu'elle n'était que l'instrument de la reine à laquelle elle était forcée d'obéir.

» Dans le premier moment de son indignation, le roi songea à punir de mort cette malheureuse femme; mais, touché de son repentir et de sa douleur, il voulut

bien lui pardonner, en exigeant d'elle qu'elle laissât croire à la reine que le crime était consommé, et qu'elle se mit de suite en quête de sept bonnes nourrices pour les sept enfants.

» Tout fut fait comme le voulait le roi, et les sept garçons, confiés à d'excellentes nourrices, furent élevés dans la sagesse et grandirent en force, en beauté et en vertu.

» Quand ils furent assez grands et assez forts pour n'avoir plus rien à craindre de la méchanceté de leur mère, le roi voulut les reconnaître et les élever au rang qui leur était dû. Il les fit tous habiller de neuf, et commanda de les amener au palais. Dès qu'ils furent en sa présence, le roi manda la reine et lui dit : — Examinez bien ces jeunes gens, madame, et dites-moi si vous en avez souvenir. — Nullement, dit la reine, aucun d'eux ne m'est connu, et pourtant, sire, leur vue me trouble. — Ce qui vous trouble, madame, dit le roi, c'est le remords; car ces jeunes gens sont vos enfants et aussi les miens, enfants dont vous avez eu la cruauté d'ordonner la mort, et que moi j'ai pu sauver. L'heure de la justice a sonné pour vous, et vous allez mourir.... Quant à vous, mes enfants, continua le roi, non seulement je vous reconnais et vous replace au rang qui vous appartient, mais encore je fais le serment solennel de satisfaire au premier vœu que vous voudrez bien exprimer.... — Soyez béni, notre bon père, dirent les sept jeunes gens en se précipitant aux genoux du roi; mais ne changez pas en un jour d'amertume ce jour de bonheur; épargnez notre mère, et pour que

notre présence n'éveille pas en son cœur le remords éternel d'un jour d'égarement, souffrez que nous nous retirions du monde pour nous donner à Dieu....

» Lié par son serment, le roi, qui était très-bon et très-miséricordieux, voulut bien pardonner à la reine; mais il ne pouvait se décider à se séparer de ses fils, au moment même où il venait de les rapprocher de lui. Cependant, touché de leurs instances, il consentit à les laisser partir, mais à la condition qu'un d'eux au moins resterait près de lui.

» Saint Maudé, saint Congard, saint Gravé, saint Perreux, saint Gorgon et saint Dolay s'embarquèrent alors pour la petite Bretagne, où les uns se firent ermites et les autres moines; tandis que saint Jacut restait en Irlande, à la cour du roi, son père, qui le combla d'honneurs, lui fit bâtir un beau palais et le força d'épouser une jeune et belle princesse.

» Mais saint Jacut, comme ses frères, était tout à Dieu et fort peu aux choses de ce monde; aussi sa jeune femme, qu'il négligeait, ne tarda pas à devenir, par sa conduite, un sujet de scandale. Averti de ses déportements, saint Jacut, sous prétexte de promenade, sortit un jour avec elle, la conduisit à la forêt voisine, et là, près d'une fontaine, il lui dit : « On vous accuse, Madame, de manquer à tous vos devoirs : si vous êtes innocente, prouvez-le moi en trempant vos mains dans cette fontaine..... »

» La princesse, qui ne trouvait rien de grave dans cette épreuve, plongea hardiment ses mains dans l'eau; mais elle les retira aussitôt en jetant un cri de douleur,

car elles étaient cruellement brûlées. « Cette épreuve suffit, dit alors saint Jacut; vous êtes coupable : ne soyez donc point surprise si je vous fuis comme on fuit le péché mortel... » Et sur-le-champ il quitta l'Irlande, et vint s'établir, comme ses frères, dans notre Bretagne armoricaine, où il se retira, pour vivre dans la prière, au fond d'une immense forêt.

» Mais dans cette forêt existait une retraite de bandits qui, apprenant que le fils d'un roi s'était établi près d'eux, s'imaginèrent qu'il avait avec lui beaucoup d'or et de bijoux, et résolurent de le dépouiller de ses richesses. Ils se présentèrent donc à son ermitage, et le sommèrent avec brutalité de leur livrer tout ce qu'il possédait. Saint Jacut protesta en vain qu'il n'avait en ce monde rien de ce qu'ils cherchaient; les bandits le fouillèrent, ainsi que son ermitage, et, furieux d'être trompés dans leurs espérances, ils se jetèrent sur lui et le tuèrent. Mais ils ne portèrent pas loin la peine de leur crime, car du chemin du Paradis, qui, comme chacun sait, est semé de ronces, de pierres et d'épines, saint Jacut fit pleuvoir sur eux les plus gros cailloux qu'il put trouver, et les écrasa tous.»

Tu le vois, mon cher ami, dans l'opinion des légendaires, la vengeance est un plaisir de saints, et si tu veux me suivre encore, je vais, sans sortir de la contrée où je t'ai conduit, te donner un autre exemple de cette malicieuse opinion.

— « De la pyramide des Trente (ainsi qu'on la nomme), si l'on se dirige vers le sud-ouest, on ne tarde pas, en jetant les yeux sur la commune de Saint-Servan, à voir

poindre, au bord de l'Oust, le clocher d'une chapelle dans laquelle repose, sous un grossier granit, le corps d'un saint évêque.

» En l'an 720, saint Gobrien, évêque de Vannes, chassé par ses ouailles, plus païennes que chrétiennes, avait quitté cette ville en jetant sur ses habitants cette malédiction :

Vannetais, Vannetais,

A charretées vous viendrez m'vais !

et s'était retiré au lieu même où s'élève de nos jours le village qui porte son nom et la chapelle où sa mémoire est honorée; mais là, comme à Vannes, la méchanceté des hommes vint s'attacher à lui, car non seulement les gens de la contrée refusèrent de l'aider dans la construction de son ermitage et dans l'édification d'une chapelle qu'il voulait élever, plus pour eux que pour lui, mais encore ils apportèrent à ses travaux tous les obstacles qu'ils purent, et souvent ils défaisaient la nuit tout ce que le saint ermite avait fait le jour.

» Saint Gobrien, privé de tout concours, et n'ayant ni charrette ni attelage pour le transport des matériaux qui lui étaient nécessaires, avait fabriqué un grossier traîneau, sur lequel il plaçait les pierres et les bois dont il avait besoin, et attelait à ce traîneau un bœuf chétif qu'il s'était procuré pour les amener à pied d'œuvre; mais ses persécuteurs voulurent encore le priver de cette ressource, et un jour que le saint était en prière, et que le bœuf paissait en repos, ils saisirent le pauvre animal et, pour le mettre hors de service, ils le blessèrent grièvement, en lui enlevant un lambeau de chair à la cuvette.

» Indigné et poussé à bout de patience, le saint invoqua Dieu et lui demanda vengeance des maux qu'il avait soufferts de toute part, et Dieu l'exauça; le *feu ardent* atteignit et décima les habitants de Vannes; et les méchants voisins qui l'avaient tourmenté subirent la peine du talion en portant eux-mêmes une plaie comme le bœuf et au même lieu.

» Saint Gobrien voulut bien guérir les habitants de Vannes qui allèrent le trouver à charretées, comme il l'avait prédit; mais jamais il ne pardonna aux méchants qui avaient mutilé son bœuf, et si l'on en croit la tradition religieusement conservée au pays de Josselin, les descendants de ces méchants ont un côté moins fourni que l'autre, et ne sauraient s'asseoir carrément. Aussi, de nos jours encore, quand nos paysans veulent plaisanter les *gars* de Saint-Servan et de Trégranteur, ils mettent la main..... quelque part et leur jettent en riant le nom de saint Gobrien.

» Dieu nous préserve des vengeances d'un saint!»

BÉLÉAN ET LE CHATEAU DU GARO.

Les promenades au sein des villes peuvent plaire aux musards désœuvrés qui veulent tout voir, aux lionceaux à tous crins qui veulent être vus de tous; mais à coup sûr, elles offrent peu de charme aux rêveurs tant soit peu poètes, car la foule toujours empressée les

heurte et les distrait, et le tumulte incessant trouble brutalement leurs rêves d'or.

Pour moi qui ai foulé les sables d'Afrique, et parcouru bien des sentiers sauvages dans les forêts vierges du Mexique; pour moi qui ne redoute point les rayons ardents d'un soleil d'été et qui ne connais rien de plus délicieux qu'une flânerie solitaire dans les champs éloignés des villes, j'ai, sous la direction du hasard, quitté ma demeure, à l'heure où le soleil d'août force nos citadins à s'enfermer chez eux et nos laboureurs à chercher le repos et l'ombre.

Le hasard a été pour moi un heureux guide, car j'aime les vieux souvenirs et les choses d'autrefois, et ce guide m'avait conduit sur l'antique voie que suivaient les légions romaines pour se rendre de la Vénétie conquise chez les Corisopites soumis.

Je marchais lentement, car je rêvais; mes yeux suivaient les innombrables traces que les pèlerins de Sainte-Anne avaient imprimées sur l'abondante poussière de la route; mais mon esprit était loin, bien loin: il avait remonté le cours des âges; il était à Rome et suivait avec les Gaulois vaincus le char triomphal de César.....

Quand on marche toujours, même lentement, on arrive quelque part... J'étais au bout d'une heure au village de Béléan, et j'avais à ma gauche une chapelle gothique, au portail armorié et fleuri, dont l'aspect transporta ma pensée de l'Italie dans la Palestine, et la ramena de l'an 703 de Rome aux premières années du *xv^e* siècle de notre ère, époque où fut érigée cette jolie

chapelle à laquelle la tradition rattache une origine miraculeuse :

» Un sire du Garo (ne sais lequel) était parti pour la Croisade sainte (ne sais laquelle aussi), suivi de ses hommes d'armes et de son écuyer, qui devait tenir haute et ferme sa bannière dans les combats.

» Mais Dieu souvent éprouve ses élus !... Au soir d'une grande bataille funeste aux chrétiens, le sire du Garo, dont les suivants avaient été occis, demeura prisonnier, ainsi que son fidèle écuyer, et les Sarrasins maudits les enfermèrent en un grand coffre pour les jeter à la mer, si, le jour venu, les prisonniers ne parjuraient leur foi.

» La malice des mécréants est grande, et deux Maures bien armés veillaient auprès du coffre, dans lequel le sire du Garo et son écuyer recommandaient leurs âmes au doux Jésus, à Madame la Vierge, à tous les saints du Paradis.

» O bienheureuse Notre-Dame de Bethléem, disait le noble sire, obtenez de votre fils béni notre délivrance, et je vous ferai bâtir, au Garo, une belle chapelle où vous serez toujours honorée et servie.

» Chrétiens, c'est la foi qui nous sauve !... Après ce vœu fervent, que Notre-Dame entendit, les deux prisonniers s'endormirent en paix, et les deux gardiens maures, assis auprès du coffre, s'endormirent aussi.

» A la pointe du jour un coq chanta, et l'écuyer, qui ne dormait plus, se hâta d'éveiller son maître, en lui disant : Oh ! mon sire, ou je m'abuse fort, ou Notre-Dame nous est en aide, car je viens d'ouïr la voix du coq du Garo.

» Des paysans matineux qui passaient, avisèrent alors le grand coffre et aussi les deux Maures encore endormis ; ils se jetèrent sur eux, les lièrent de grosses cordes, et forçant le coffre, ils restèrent ébahis en voyant sortir leur seigneur et son écuyer, qui tous deux chantaient les louanges de Notre-Dame de Bethléem.

» Pour accomplir son vœu, le sire du Garo voulut bâtir la chapelle près du château et déjà les matériaux chargés sur des charrettes arrivaient à pied d'œuvre, quand tout-à-coup les bœufs, aiguillonnés par des mains invisibles, rebroussèrent chemin et ne s'arrêtèrent qu'au lieu même où le coffre avait été miraculeusement déposé.

» Le sire du Garo comprit bien que c'était en ce lieu que Notre-Dame de Bethléem voulait être servie, et ce fut là aussi qu'il édifia la chapelle qui n'est pas celle que nous voyons de nos jours, car en 1291 la Palestine était perdue pour les chrétiens, et la chapelle de Beléan est de l'an 1407.

» Sans doute un descendant du pieux croisé, voulant éterniser la mémoire du miracle opéré en faveur d'un de ses aïeux, a réédifié l'antique chapelle qui s'en allait en ruine, alors qu'il reconstruisait le château du Garo, qui se ruinait aussi. »

Sous le charme de cette pieuse légende, je pénétrai dans la chapelle, et mon premier regard se dirigea instinctivement sur un joli tableau placé près de l'autel et qui représente le sire du Garo sortant du coffre au milieu de ses vassaux surpris, et, la main sur le cœur, jetant au ciel des regards de reconnaissance et d'amour.

Qui donc a suspendu dans cette modeste chapelle cette peinture si fraîche sur ce lambris si nu?... Serait-ce une de ces jeunes filles qui, le cœur confiant en Notre-Dame, viennent lui demander un jeune et tendre époux?... Serait-ce une de ces mères alarmées venues prier à deux genoux sur les dalles humides, pour détourner de leurs fils chéris le sort funeste qui peut les arracher à leur amour et les jeter dans les dangers de la guerre?... Non, le donateur est inconnu, et l'on raconte à son sujet une histoire qui n'est pas dépourvue d'intérêt (1) :

« A la vente d'un riche et vaste domaine, assistait, rêveur et silencieux, un jeune homme qui ne prenait au spectacle émouvant qu'il avait sous les yeux d'autre intérêt que celui de la curiosité. L'adjudication allait prendre fin, le silence fiévreux de l'attente n'était plus même troublé par des offres timides, quand, pressé par une inspiration soudaine et dominé par une volonté qui n'était pas la sienne, le jeune rêveur se lève, lance au notaire une enchère imprévue, et l'adjudication est prononcée!...

» Rentré dans sa demeure et livré aux sombres pensées que la raison qui succède à l'entraînement fait naître dans son esprit, le jeune acquéreur ne peut sans effroi sonder l'abîme qu'il s'est creusé lui-même, et maudit l'acte insensé qu'il vient de commettre, car il faut payer une somme énorme, et il ne possède rien!... et pourtant, de son cœur éperdu, s'élève toujours, douce et consolante, la voix intérieure qui l'a fait insensé!

(1) Le fait que je raconte ne remonte pas à plus de seize ans.

» Les voies de la Providence sont impénétrables, et sous sa main bienfaisante naissent souvent des joies là où notre imprudence avait semé des douleurs..... Tandis que le jeune homme livrait son âme aux fugitives espérances et aux profondes terreurs, un inconnu, au maintien grave et respectable, se présente à lui et lui dit : « Un accident que je déplore, Monsieur, vous a seul rendu propriétaire du domaine que possédaient mes pères et que je voulais acquérir pour mes enfants. Aucun sacrifice d'argent ne peut me coûter pour vous désintéresser, car je suis riche et je vous offre cent cinquante mille francs si vous me substituez à vos droits... »

» Il est des joies si terribles qu'elles rendraient fou, si le cœur qui les éprouve ne les reportait à Dieu par la prière, et la joie du jeune homme dont je redis l'histoire était une de ces joies!... il fit vœu d'un voyage à la bienheureuse sainte Anne, et dans ce pieux pèlerinage il s'arrêta à Bélén, dont la chapelle humide, nue, dégradée tombait en ruine.

» Indifférents que nous sommes, nous abandonnons aux ravages du temps les monuments de nos pères, et c'est aux largesses d'un inconnu, à l'intérêt qu'elle a inspiré à un étranger que la chapelle de Bélén doit ses dalles de pierre, ses boiseries peintes, la chaux de ses murs et le joli tableau qui raconte aux pèlerins les merveilles de sa légende. »

Préoccupé de ces souvenirs, je m'acheminai tout naturellement du village de Bélén au château du Garo,

dont les murs d'enceinte cachent leurs créneaux sous les lierres. Je m'arrêtai long-temps devant la grande porte ogivale, dont les broussailles parasites ont disjoint les granits et détruit les arceaux, et plus longtemps encore devant les sculptures mutilées de l'élégante poterne flanquée d'une tourelle à moulures, dont les voûtes affaissées jonchent le sol.; je traversai l'antique cour d'honneur où végètent sur des débris les molènes aux feuilles blanches et les vertes orties.; je jetai un regard de pitié sur les grands murs tapissés de lierres sombres, seuls restes du vieux castel, et pour rêver en paix, je descendis dans un verger et m'assis au bord du ruisseau dont l'eau, sans murmure, coulait sous des saules ombreux.

Je ne saurais, ô mon ami, te dire à combien de douces rêveries j'abandonnai mon esprit dans ce lieu si vert et si frais! je ne saurais te rendre les impressions et les émotions de mon cœur! tous mes sens étaient sollicités et charmés à la fois... les fauvettes qui se cachaient dans les taillis du château chantaient leurs notes les plus mélodieuses; l'églantier sauvage enlaçait ses flexibles rameaux aux branches pendantes et mêlait ses fleurs roses aux feuilles crénelées des chênes; les menthes aux corolles purpurines livraient à l'air leurs suaves émanations, et la ronce penchée sur l'eau transparente y formait des rides où se brisait un rayon d'or qui nuançait les ombres!

Certes, mon cher ami, il est dans la vie bien des jours pénibles, bien des heures d'amertume qui nous portent à murmurer contre la Providence; mais

aussi que d'ineffables joies verse dans les cœurs sensibles cette sainte mère qui fait tous les jours tant d'heureux et tant d'ingrats!....

QUELQUES USAGES.

Puisqu'après dix-huit longs mois de séjour et de travaux sérieux au lieu même où l'Europe et l'Afrique ont été séparés pour unir deux mers, tu viens enfin de rentrer à Paris et de retrouver à la fois repos, famille et patrie, je devrais te laisser tout entier au bonheur intime et complet dont tu jouis, car ton esprit est trop occupé et ton cœur trop plein pour prêter une oreille attentive aux causeries de nos veillées, aux histoires de nos villages; mais tu veux, mon ami, m'entendre encore : ma voix, dis-tu, loin de troubler tes joies, t'apporte une joie de plus, et mes récits bretons ont pour toi d'autant plus de charme que tu n'espères pas (seul ombre à ton soleil si doux) sentir de long-temps nos épines blanches, fouler la terre aux genêts d'or!....

Eh bien! soit; je vais t'entretenir encore du pays que nous aimons, et cette fois, je te retracerai quelques-uns de ces vieux usages perdus ailleurs où tout se perd, si durables chez nous où tout dure.

On se demande souvent d'où vient cette perpétuité de nos coutumes qui jurent (on le dit du moins) avec la civilisation de nos jours. Ce secret est bien simple,

ce qui est né de la foi s'entretient par la foi.... Qu'on sonde nos actions, nos sentiments, nos intérêts ; qu'on analyse nos habitudes, nos inspirations, nos erreurs même, toujours et partout, dans leur origine comme dans leur fin, on y trouvera un cachet religieux, une empreinte de la foi, naïve il est vrai, mais absolue ; voilà pourquoi tout se perpétue chez nous !

— Je t'ai parlé déjà, mon bon Charles, de la chapelle et de la légende du saint évêque Gobrien, mort ermite au bord de l'Oust ; mais je ne t'ai pas dit toute la vénération qui s'attache à son tombeau, où tous les malheureux atteints de panaris vont toucher du doigt souffrant le granit funéraire ; je ne t'ai pas dit que les jeunes filles du pays qui sentaient au cœur le besoin d'aimer et d'être aimées, déposaient sur ce tombeau les unes des épingles, les autres des petits gâteaux ; enfin, je ne t'ai pas dit que là, comme partout, l'ignorance est funeste, et que les enfants du lieu, qui s'intéressent à cet usage, ont bien soin de dire aux jeunes filles : — « Déposez des gâteaux et gardez vos épingles, ou le mari que vous aurez vous piquera bien fort ! »

— Dans une des plus jolies propriétés des environs de Vannes, à Limur, en Séné, existe une petite chapelle dans laquelle la statue en bois d'un saint espagnol (1) présente un pied tout criblé de piqûres. Ce sont encore les jeunes filles en quête de maris qui font ainsi du pied d'un saint une pelotte..... Soyez prudentes et

(1) Saint Uferier, qui marie les filles dans l'année.

adroites, ô jeunes filles !..... Plantez solidement votre épingle, car sa chute entraînera la chute de vos espérances ; choisissez-la surtout neuve et bien droite, ou le mari demandé pourrait bien être tortu, boiteux ou bossu !

— Enfin, et toujours pour obtenir un époux, on a souvent recours à des sources privilégiées dont la vertu est incontestable et surtout incontestée ; mais ici s'élève une grande difficulté..... Il faut que l'épingle du mouchoir, en face du cœur, reste sur l'eau quand on l'y jette, ou l'époux attendu tombe avec elle au fond.... Pour bien des gens, le succès serait impossible ; mais on sait comment l'esprit vient aux filles ; elles mènent à bonne fin l'entreprise, en remplaçant le laiton pointu par une épine sèche qui, lancée sur l'eau conjugale, y nage triomphalement !

Que de voies, mon bon ami, ouvertes à nos filles pour arriver au mariage ! Ah ! si je pouvais seulement en indiquer une à nos femmes pour les conduire au doux veuvage !.... Quelle belle spéculation on pourrait faire sur les laitons ! Quelle hausse sur les petits gâteaux !

Mais j'ai pour elles aussi d'heureux secrets que je dois dire, car il ne faut jamais cacher la lumière sous le boisseau.

— Dans le canton de Pontscorff, au nord du bourg communal de Gestel, s'élève une belle et riche chapelle, au portail fleuri, au clocher à jour. Chaque année, à la fête patronale, des milliers de nourrices du Finistère et du Morbihan accourent au village de Kergornet.

Il y a quelques années, en allant à Gestel, je me

trouvai par hasard à cette assemblée féminine, dont le motif et le but m'étaient tout-à-fait inconnus. Je questionnai une vieille femme du pays, et elle m'apprit que Notre-Dame de Kergornet donnait et conservait le lait aux nourrices. Comme je souriais à ce renseignement, la vieille, scandalisée, me dit avec humeur : — On ne rit pas de ces choses, Monsieur, car Notre-Dame de Kergornet sait punir les mauvais plaisants ; ainsi, il y a quelques années que la femme d'un maréchal de Lorient, demandant à son mari la permission de venir à notre pardon pour obtenir le lait nécessaire à son enfant, fut plaisantée par cet incrédule qui lui dit : — Belle histoire d'eau claire !.... Si tu vas à Kergornet, j'irai aussi moi ; je donnerai deux sous pour avoir du lait, et nous verrons.

Le maréchal vint donc avec sa femme au pardon ; mais mal lui en prit..... Le lait lui vint en telle abondance qu'il en était incommode et ne pouvait plus battre le fer ! Il n'osait plus sortir de son logis, tout le monde le plaisantait, et les enfants de son quartier couraient après lui en l'appelant *papa nourrice* !..... Honteux et repentant, il revint à Kergornet, pria tant Notre-Dame, mit tant de gros sous à son tronc, qu'il obtint grâce et perdit son lait (1).

Voilà, je l'espère, un utile secret pour les femmes. Eh bien ! mon ami, je vais t'en livrer d'autres encore,

(1) Sainte Berge, en Naizin, a chez les Bretons galos la même réputation et la même vertu que Notre-Dame de Kergornet chez les Bretons bretonnants.

qui seront plus appréciés peut-être par beaucoup d'entre elles, parce qu'ils n'exigent pas même un déplacement pour être utilisés, et satisfont d'ailleurs une des plus vives passions du beau sexe, la *curiosité*.

— Une jeune femme devint enceinte... Aura-t-elle un garçon ? Aura-t-elle une fille ? Quelle femme, en pareil cas, ne voudrait percer l'avenir ? Eh bien ! c'est facile, et le moyen est à la portée de tout le monde, puisqu'il suffit de mettre la jeune femme à terre sur le siège, et d'observer la manière dont elle se relèvera. Si elle se sert de la main droite, c'est qu'elle porte un garçon ; si elle s'aide de la main gauche, son fruit sera une fille.....

Comme toute opération mathématique, cette expérience doit avoir sa preuve ; la voici : — Le mari fait asseoir sa femme sur ses genoux disposés en plan bien horizontal ; si le pied droit de la jeune femme descend plus que le pied gauche, elle sera mère d'un garçon ; dans le cas contraire, elle devra compter sur une fille.

Enfin, une femme déjà mère devient de nouveau enceinte ; quel sera le sexe de son enfant ?.... Voici un moyen de le savoir, et ce moyen est infaillible, au dire de nos bonnes femmes : il suffit de connaître le jour de naissance du dernier enfant. S'il n'y a pas eu de changement de quartier lunaire dans les vingt-quatre heures qui ont précédé ou suivi l'heure de cette naissance, les deux enfants seront du même sexe ; mais si, au contraire, la lune a changé de phase dans ce même temps, l'enfant à venir ne sera pas du même sexe que l'enfant venu..... Bienheureux ceux qui croient !!!

Tu es homme de mer et Breton, mon ami; à ce double titre, tu dois t'intéresser aux usages de nos côtes, où presque tous les hommes ont servi, servent ou serviront dans la marine. Je vais donc te faire connaître quelques-uns de ces usages particuliers.

— Quand la femme d'un marin absent ne reçoit pas de ses nouvelles, elle court à Notre-Dame de Béléan (dont je t'ai déjà parlé dans ma première lettre), invoque de cœur la sainte Madone, lance un appel à l'objet de ses inquiétudes en faisant tinter la cloche de la chapelle, puis rentre à son logis; et là attend avec confiance la lettre qu'elle doit recevoir dans les huit jours de son pèlerinage à Béléan... Enfin la lettre attendue arrive; mais elle annonce un retard forcé pour le retour que le vent contrarie... La femme alors se rend à l'île de Bouéd, sur la côte de Séné, où s'élève une chapelle dédiée à saint Victor, dont la statue guerrière porte en main un sabre de bois. Elle tourne ce sabre vers le point de l'horizon d'où doit souffler le vent favorable, et, pour obtenir une bonne brise, elle jette vers ce même point une poignée de poussière recueillie dans la chapelle.

— A Guidel, près du Pouldu (le trou noir), se cache au fond d'un vallon boisé une humble église où tout ce qui souffre va prier, car cette église est celle de Notre-Dame de Pitié. Près du temple saint coule une sainte fontaine dont les eaux sont interrogées souvent par les femmes de la contrée qui tremblent pour leurs maris exposés aux dangers de la mer et dont elles ignorent les destinées... Pour savoir si l'homme aimé est vivant ou mort, on dépose dans la fontaine le linge de

corps de son enfant... Si ce linge flotte, c'est que le marin vit; mais, si ce linge coule, hélas! c'est qu'il est mort!

Je finis enfin, mon bon ami, cette lettre chargée de faits difficiles à lier entre eux, en te signalant l'usage le plus touchant et le plus saint que je connaisse au pays.

— Parmi les nombreuses îles de notre Morbihan, la plus intéressante, à mon avis, c'est l'île d'Arz, dont les hommes, tous gens de mer, sont d'une intelligence et d'une moralité peu communes; dont les femmes, remarquables pour la plupart par la beauté des traits et la distinction des manières, se livrent aux rudes travaux des champs et aux soins du ménage.

Comme marins, les hommes de l'île d'Arz doivent à l'Etat les plus belles années de leur vie et les lui donnent courageusement. Au moment où l'un de ces jeunes gens va partir pour le service, sa mère le conduit à l'église paroissiale, s'agenouille avec lui à l'autel de la Vierge, puis balayant la poussière des marches de cet autel, elle l'enferme dans un petit sachet qu'elle suspend au cou de son enfant.

Avec ce sachet, le jeune homme emporte une pensée religieuse, un gage d'amour maternel, un souvenir de la patrie; et ce souvenir, ce gage, cette pensée, toujours sur son cœur, entretiendront sa foi et soutiendront son courage dans toutes les épreuves de son rude métier.

S'il est blessé ou malade, il souffre avec résignation, en pensant que sa mère prie pour lui, et qu'il est sous la protection de la Vierge Marie, la plus sainte des

mères. S'il meurt, il a moins de regrets, car il sait qu'il va reposer avec la terre bénie du pays et que cette pensée adoucira la douleur des siens. Enfin, s'il échappe aux dangers, s'il rentre en famille, il court à l'autel de Marie épancher sa reconnaissance et déposer le sachet qu'il a porté pieusement.

N'est-ce pas touchant ? n'est-ce pas saint ?

LE PAYS DE GUER.

Avec ses vieilles maisons en schiste sombre et en pisé jaunâtre, avec ses rues tortueuses, sales, pavées de cailloux roulés, Guer, qui se croit et se dit une ville, n'est qu'un gros vilain bourg, dont le seul mérite, à mes yeux du moins, est d'être du vieux temps.

Au milieu de masures en bois et en terre glaise s'élève son église paroissiale, assez vaste édifice tout neuf, mais sans caractère et totalement dépourvu, à l'intérieur comme à l'extérieur, de tout ornement architectonique. Cette église si nue a pour patron saint Gurval, dont la légende est fort obscure et dont le nom lui-même prête à la discussion, car on le trouve écrit Guidgal dans un vieux calendrier de l'abbaye de Saint-Méen, et Gudual dans celui de l'église de Saint-Malo. A Orléans, on le connaît sous l'appellation de saint Gau; sur les bords de l'Etel, on le dit saint Goal; et enfin, à Guern, où l'on croit qu'il est mort, on l'orthographie, comme en Angleterre, saint Gudwal.

Je ne veux point, mon ami, refaire ici pour toi l'histoire de saint Gurval; je laisse ce soin à ceux qui font des livres avec des livres; mais je vais te conter sur lui une bizarre légende recueillie au pays de Mendon, et que tu pourras redire au gens de Guer qui ne la connaissent pas, si jamais le hasard te conduit dans ce chef-lieu de canton de l'arrondissement de Ploërmel.

Comme beaucoup de saints du VII^e siècle, saint Gudwal, élève de saint Brandan et maître lui-même, vint de la Cambrie dans notre petite Bretagne, pour y chercher une solitude propre au dessein qu'il avait formé de vivre dans la retraite et dans la contemplation. Un jour, après une longue course, il arriva sur les bords de l'Etel, en face d'une île appelée Plessis. Là, il s'assit, planta près de lui son bâton en terre, et succombant à la fatigue, il s'endormit... A son réveil, il étendit la main pour saisir son bâton; mais ce bâton avait pris racine et était devenu un arbre au feuillage touffu qui avait préservé le saint des rayons ardents d'un soleil d'été.

Après avoir remercié Dieu de sa bonté si visible et si tendre, saint Gudwal reporta les yeux sur la belle île qu'il avait en face et qui, couverte d'une forêt verdoyante, convenait si bien à son dessein de vivre solitaire. Mais comment arriver à cette île? Tout préoccupé de cette pensée, le saint descendit sur la grève, et rencontrant là un fond de charrette abandonné par hasard, il songea à se servir de ce moyen providentiel. Quand la mer fut haute, le fond de charrette étant à flot, il s'assit dessus et, s'aidant des pieds et des mains,

se dirigea sur l'île. Malheureusement pour lui, le bras de mer qu'il traversait était alors peuplé de maquereaux voraces qui s'élancèrent sur les jambes du saint et les mordirent cruellement. Saint Gudwal, pour s'en délivrer, eut recours à l'anathème, et les maquereaux, chargés de sa malédiction, s'enfuirent de l'Etel et n'y sont jamais revenus depuis.

Enfin, parvenu dans l'île qui porte aujourd'hui son nom (1), saint Gudwal creusa de sa main une grotte pour y vivre dans la prière et l'isolement. Mais cet isolement ne fut pas de longue durée; plusieurs de ses disciples vinrent le rejoindre, creusèrent à son exemple des grottes dans les rochers, et furent suivis de tant de chrétiens fervents, attirés par l'exemple et par les vertus de saint Gudwal, que l'on compta bientôt dans cette nouvelle Thébàide jusqu'à cent quatre-vingt-huit solitaires!

Ne sois pas trop surpris, mon ami, si Guer, où il n'a jamais résidé, a pris pour patron ce saint cambrien; c'est que saint Gudwal, désigné par saint Malo lui-même pour être son digne successeur, a occupé pendant dix-huit mois le siège d'Aleth, et que Guer, qui est aujourd'hui de l'évêché de Vannes, était autrefois de l'évêché de Saint-Malo.

— Si le bourg de Guer est fort laid, la contrée qui l'entoure offre en revanche des paysages pleins de charme. Les gazons verts, les champs dorés, les bois si-

(1) Loc-Goal ou Locoal-Mendon (territoire de Saint-Goal-en-Mendon).

lencieux et les eaux vives y abondent. D'élégantes habitations, semées de tous les côtés dans la riante campagne, y donnent l'animation et ajoutent à ses attraits des attraits de plus.

De toutes ces habitations, la plus fastueuse sans contredit est l'ancienne demeure des marquis de Guer, le château de Coëtbo qui, assis à mi-pente d'une gracieuse colline dont les pieds se plongent dans l'Aff, semble contempler avec amour les vastes plaines et les terrains accidentés de Comblessac.

Ce beau château, qu'un incendie vient de consumer en partie, est plus agréable à voir qu'à habiter, car il est célèbre dans toute la contrée par les lutineries que des hôtes inconnus et invisibles ont fait supporter jusqu'à nos jours à tous ceux qui y ont résidé. Avant de t'en narrer quelques-unes, je te préviens, mon ami, qu'au moindre doute émis par toi, qu'au premier sourire d'incrédulité qui naîtra sur tes lèvres, j'en appellerai à toute la population du pays, et te citerai vingt témoins oculaires et auriculaires qui te confirmeront, sous la foi du serment, si tu l'exiges, tout ce que je vais te dire. Si après cela tu ne crois pas, je m'en lave les mains!

— Au lieu où s'élève Coëtbo existait jadis un vieux manoir dans lequel se plaisaient des lutins qui vivaient là fort paisiblement et en parfaite intelligence avec les propriétaires. Mais, au commencement du xvi^e siècle, quand le vieux manoir fut détruit pour faire place au beau château de nos jours, les lutins, furieux d'avoir été dérangés, se mirent à faire rage dans leur nouvelle résidence.

Se mettait-on à table? les verres éclataient sans avoir été touchés; les assiettes se brisaient dans les mains des convives!... Voulait-on se reposer? les clefs des chambres n'étaient plus aux portes, et quelquefois on les retrouvait sur la margelle du puits, au milieu de la cour!... Se couchait-on? un vacarme infernal rendait le sommeil impossible!... Enfin, voulait-on se lever? les habits avaient disparu ou tombaient en lambeaux à mesure qu'on s'en revêtissait!...

Un jour, des couturiers, *sauf ton respect*, étaient réunis au château pour y confectionner les hardes (1) de noces d'un domestique qui se mariait. Ils avaient, suivant leur coutume, placé sous eux toutes les pièces du drap préalablement taillé; mais quand ils voulurent reprendre ces pièces pour les assembler et les coudre, ils les trouvèrent déchirées en mille et mille morceaux!

Ces lutins endiablés ne respectaient ni hommes ni femmes, ni maîtres ni valets, ni gens ni meubles, et l'on montre encore au château des portraits de famille lacérés par cette engeance maudite qui, acharnée surtout contre les habits, forçaient souvent les gens à demeurer en chemise, seul vêtement qu'elle épargnât, par pudeur, sans doute!

Excédé de ces éternelles vexations, le seigneur châtelain fit venir un docteur en Sorbonne pour en rechercher les causes et y mettre fin; le docteur y perdit son grec et son latin! Le seigneur eut alors recours à son évêque qui vint de Saint-Malo à Coëtbo, hélas! sans

(1) Mot galo pour vêtements.

plus de succès. Enfin on s'imagina qu'une pauvre fille qui avait été recueillie par charité au château y avait jeté des sorts, et, sans pitié, on la chassa, mais les enragés lutins redoublèrent leurs méfaits, et les environs du château devinrent, comme le château lui-même, témoins de faits étranges. Ainsi, quand un homme à cheval passait près de Coëtbo, un lutin montait en croupe derrière lui et tourmentait cavalier et monture jusqu'à ce qu'il eût perdu de vue le château; si c'était un piéton, le lutin s'élançait sur ses épaules et le traitait comme on traite un cheval!

— C'est horriblement vexant, n'est-ce pas, d'être pris pour une bête? Mais ne t'émeus pas encore, mon ami, et réserve ta sensibilité pour la fin de mon récit; car, non seulement les gens de Guer ont à supporter mille insolences de la part d'esprits invisibles; mais encore ils ont chaque jour, ou plutôt chaque nuit, à souffrir les brutalités d'un être très-visible et surtout très-palpable qui, sous des formes animales variées, les moleste dans leurs chairs et dans leurs os.

Demande au premier paysan crotté que tu trouveras sur ton chemin, un soir de marché ou de foire, qui l'a couvert de boue et lui a poché l'œil? il te répondra: « c'est la *Piphardière*!... » et si tu veux savoir ce que c'est que la *Piphardière*, l'un te dira qu'il l'a vu en cheval, un autre en ours, un troisième en chien ou en chat, un dernier enfin en mouton ou en chèvre: et tous t'affirmeront gravement et sérieusement que la *Piphardière*, dont ils ont fait rencontre à un carrefour de sentiers ou de chemins, les a suivis, tantôt grande et

Sur ce, je prie Dieu qu'il ait en sa sainte et digne garde les habitants de Guer, qui sont à coup sûr des cœurs bien nés, s'ils aiment leur patrie, où les lutins tourmentent les gens, où les loups-garous les moles-tent.

ALICE DE QUINIPILY.

Pour tout esprit qui pense, comme pour tout cœur qui sent, la contrée de Baud est sans contredit la plus intéressante du Morbihan, et les touristes, qui recherchent les vieux souvenirs, les sites attrayants, les nobles ruines, lui doivent au moins une visite, quand ils ne peuvent lui donner un long séjour.

Que de choses remarquables à voir, que de riches études à faire, que d'émotions palpitantes à recueillir des bords accidentés du Blavet et aux bords ombreux de l'Evel ! Le camp romain de Castenec, l'ermitage de Saint-Bieuzy, la tour fleurie de Saint-Nicodème, les menhirs de Kernars, les sources de Saint-Adrien, la Vénus de Quinipily, tous ces monuments, qui rappellent tant d'âges écoulés, ne sont-ils pas, par leur variété même, dignes d'un intérêt passionné ?

Mais j'ai dit ailleurs (1) les impressions que j'ai reçues au délicieux pays de Baud et tout ce que je sais

(1) Guide des touristes et des archéologues dans le Morbihan.

de ses monuments et de son histoire ; aujourd'hui, mon ami, je veux te redire une douce et naïve légende qui m'a fait rêver sous les ombrages de Quinipily.

— Il y avait jadis à Quinipily un vieux seigneur bien riche, riche à millions, et qui pourtant n'était pas heureux et ne pouvait pas l'être, parce qu'il n'avait pas d'enfant. Pour obtenir du ciel au moins un héritier, sa dame et lui avaient fait bien souvent aux pauvres et aux églises de grandes largesses, avaient brûlé des cierges à tous les saints du paradis, avaient accompli bien des pèlerinages, renouvelé bien des neuvaines et fait dire plus de mille messes sans succès pour l'objet de leurs vœux. La vieillesse arrivait pour eux triste et solitaire, car le noble sire avait plus de soixante ans, et sa digne épouse touchait presque au demi-siècle.

Mais voilà qu'au moment où ils avaient perdu toute espérance de postérité, la châtelaine devint grosse et donna le jour à une charmante petite fille qui reçut au baptême le doux nom d'Alice.

On ne saurait dire toute la joie du seigneur de Quinipily et de sa noble compagne à la naissance de cette enfant si long-temps désirée ; on ne saurait nombrer les soins vigilants dont fut entouré son berceau.

A douze ans, Alice était élancée comme un brin de chanvre, souple comme un roseau, fraîche, mais pâle comme la fleur de l'égantier sauvage ; elle était bien délicate, et cette faiblesse de complexion qui donnait à sa beauté un charme émouvant, donnait aussi de

graves alarmes à ses vieux parents dont elle était le doux trésor, l'unique amour.

Les plus célèbres médecins appelés à tracer un genre de vie qui pût donner à cette jolie, mais frêle enfant, une santé robuste, conseillèrent l'activité, l'air pur des champs, l'exercice du cheval, et défendirent à tout jamais les longues veillées.

Depuis lors, quand il ne pleuvait pas, chaque jour Alice, suivie de deux domestiques et montée sur un joli cheval qu'elle avait choisi blanc comme le lait, doux comme un agneau, agile comme un écureuil, parcourait les environs du château et visitait les chaumières pour y répandre les douces paroles et les secours généreux, car elle avait un cœur d'or et une main d'argent.

Toujours le bien semé produit le bien au centuple; aussi à seize ans, fraîche comme la rose des jardins, Alice était grande et forte, et les jeunes seigneurs de plus de vingt lieues à la ronde, épris de ses jeunes attraits, faisaient à Quinipily bien des visites d'amour, et rendaient, dans l'espoir de lui plaire, les plus respectueux devoirs au vieux châtelain.

Ce seigneur, réfléchissant qu'à son âge les années sont comptées ou sur le point de l'être, et craignant de laisser après lui, sans protecteur et sans appui, sa fille bien aimée, insistait souvent près d'elle pour qu'elle choisit un époux; mais Alice, dont le cœur était libre encore, refusait tous les partis.

Un jour enfin, un beau jeune homme de la cour de France, plein de grâce et de distinction, étant venu à

Quinipily en qualité de parent éloigné de la châtelaine, vit Alice, l'aima de tout son cœur, parvint à s'en faire aimer, et l'obtint de son père, qui pourtant redoutait l'éloignement de son unique enfant.

Jamais corbeille de noces, si ce n'est celle d'une reine, n'a contenu autant de bijoux, de soies, de velours et de fleurs que celle d'Alice. Jamais, si ce n'est à Paris, tant de carrosses armoriés remplis de belles dames, tant de coursiers de prix montés par de nobles cavaliers, n'ont été réunis pour une fête; jamais tant de recteurs et tant de clercs n'ont assisté à un mariage; jamais tant d'encens et tant de cierges n'ont brûlé dans une église; jamais tant de pauvres n'ont reçu tant de dons; jamais enfin tant de *bénigneux*, tant de bombardes n'ont fait danser tant de vassaux!

Et pourtant, au milieu de ces splendeurs et de ces agitations bruyantes, un sentiment pénible oppressait tous les cœurs, étreignait toutes les poitrines, étouffait toutes les joies.

C'est qu'aussi, la veille de la fête, la meute du château avait hurlé toute la nuit; c'est qu'à l'autel, le cierge de la mariée avait brûlé sans éclat et s'était éteint sans fumée; c'est qu'au repas du soir, le sel avait été répandu sur la table; c'est qu'Alice s'était mariée le treize; c'est qu'enfin treize dames avaient assisté ce jour là à son lever!!!

Entourée de tendres soins et toute à son bonheur, Alice n'avait remarqué aucun de ces fâcheux présages. Pouvait-elle prévoir une funeste destinée, alors que tout lui souriait dans la vie, et que son jeune époux répétait

à toute volonté qu'elle exprimait : — « Tout ce que ma mie veut, je veux; tout ce que ma mie voudra, sera... »

Hélas ! il n'est point d'esprit assez occupé, de cœur assez plein, dans lesquels le désir capricieux ne puisse encore trouver place. Peu de jours donc après ses nocés, Alice, malgré le regret qu'elle éprouvait de quitter ses bons parents, voulut être présentée à la cour dont son époux lui disait des merveilles, et aussitôt elle partit pour Paris, un vendredi.

Là, mettant en oubli les bons conseils des médecins, elle donna ses nuits aux bals et ses jours au tourbillon des fêtes. Hélas ! elle y perdit bientôt les roses de son teint et cette belle santé qu'une vie réglée et l'air pur des champs lui avaient donnée.

Dès qu'Alice sentit, à la fièvre qui la tourmentait, à la toux qui l'oppressait, que son état était grave, elle voulut revenir au château paternel, redemander à l'air natal la vie qui s'éteignait en elle; mais il était trop tard et les soins dévoués de sa tendre mère, tout en adoucissant ses maux, ne purent en arrêter les progrès.

En vain s'efforça-t-on de cacher à la jeune femme sa fin prochaine, la révélation lui en vint bientôt, car une nuit que le sommeil avait fui sa paupière, elle entendit le cri lugubre que l'orfraie poussait à sa fenêtre, et le grincement des roues de l'Ancoü (1) qui s'arrêtait à la porte du château, et ces terribles *significations* lui firent bien comprendre que tout allait finir en ce monde pour elle !

(1) Char de la mort.

Alors elle se prépara à une mort chrétienne, et, pour ne laisser au monde trace de ses vanités, elle voulut être ensevelie dans sa robe de nocés, et demanda que tous les bijoux, toutes les fleurs de sa corbeille fussent déposés dans sa chässe; puis, sans désespoir, mais non sans regret, elle s'éteignit....

La pauvre Alice fut long-temps et amèrement pleurée par tous ceux qui l'avaient connue; son époux-inconsolable prit l'habit religieux à l'abbaye de Lanvaux; son vieux père et sa mère succombèrent à leur douleur, et le château de Quinipily passa dans des mains étrangères!...

A l'époque où mourait Alice, il y avait à la ferme de Quinipily un jeune valet et une jolie servante qui s'étaient promis mariage dès qu'ils seraient parvenus à économiser, sur leurs gages, une somme assez forte pour prendre à leur compte une petite ferme; mais les gages étaient faibles, et les épargnes s'accumulaient si lentement que le désespoir entraînait au cœur des deux amoureux.

Hélas ! disait le jeune valet à sa fiancée, on vient d'enfouir en terre, avec M^{me} Alice, un trésor qui ne fera de bien à personne, tandis qu'un seul de ces bijoux suffirait à notre bonheur!... et le valet soupirait, et la jolie servante pleurait....

Quand la pensée du mal germe au cœur, si le cœur ne la repousse pas, on ne tarde guère à succomber; aussi, dès le soir même, les deux amants étaient à la tombe d'Alicé et violaient cette tombe à peine fermée. A la vue des richesses entassées dans la chässe, leur

avidité s'accrut, un seul bijou ne put leur suffire, et leurs mains sacrilèges saisirent tout, jusqu'à la robe de dentelle et de soie qui servait de linceul au cadavre!... puis ils refermèrent la tombe de manière à ce que personne ne pût avoir connaissance de leur larcin,

Un mois après cette odieuse violation de sépulture qui devait, ils l'avaient dit, faire leur bonheur, les deux coupables n'étaient plus reconnaissables; tant ils avaient pâli, tant ils étaient amaigris! Ils fuyaient les *pardons* du pays et ne paraissaient jamais aux joyeuses assemblées des jeunes gens de leur âge; tout mot qu'on leur adressait les faisait rougir, et quand on s'entretenait de la bonne Alice, quand les pauvres, devant eux, bénissaient sa mémoire, ils tombaient dans un trouble si profond que tout le monde le remarquait, mais sans pouvoir en pénétrer la cause.... C'est que le remords et la terreur étaient entrés dans leur âme; c'est que, toutes les nuits, un fantôme menaçant les réveillait en les touchant au front et qu'une voix sépulcrale criait à l'un et à l'autre : « Rends-moi mon suaire!... »

Enfin, la jeune servante, ne pouvant plus résister à l'effroi qui la faisait mourir, alla trouver son confesseur, et lui faisant l'aveu de son crime, lui demanda conseil et pardon. — Pour mériter l'absolution que Dieu peut accorder encore à votre repentir, malgré l'énormité de votre péché, dit le prêtre, allez avec votre complice prier au tombeau d'Alice, rendez à la morte tout ce que vous lui avez pris, et que Dieu vous juge dans sa miséricorde!...

Par une nuit noire et orageuse, les deux valets

de la ferme de Quinipily, munis l'un et l'autre d'un buis béni, se rendirent en secret au cimetière..... ce qui se passa là, personne ne l'a su et ne peut le savoir; mais au jour, tous les fidèles qui entrèrent à l'église purent voir, près de la tombe fouillée d'Alice, le chapeau du valet, le chapelet de la servante et les deux bouquets de buis béni..... ce fut tout... et jamais, dans la contrée de Baud, on n'a revu les deux coupables; jamais on n'a entendu parler d'eux!!....

LE PLUS GRAND SAINT DU PARADIS.

Un soir du mois de mars 1835, j'étais arrivé à Plouay, très-fatigué d'une longue course à pied; et comme il faisait froid, j'étais allé m'asseoir sous le manteau de la grande cheminée de l'auberge (je n'ose dire de l'hôtel où j'étais descendu). Je voulais attendre là l'heure du souper qui se préparait sous mes yeux, car j'étais chaudement placé entre le poulet qui se dorait à la broche et le ragoût de mouton qui mijotait sur le fourneau.

Il y avait eu ce jour là grande foire au bourg, et l'auberge regorgeait de buveurs attardés. Dans la cuisine où je me trouvais, six paysans bretons, tous du Morbihan, *devisaient* joyeusement en vidant leurs chopes de cidre du pays et riaient de si bon cœur que l'envie me prit de prêter toute mon attention à leur entretien fort animé.

Je voudrais, mon ami, pouvoir te rendre l'entrain et le mouvement de la conversation que j'entendis alors; mais quoique le temps n'ait pu l'effacer de mon souvenir, je ne saurais reproduire l'étrangeté des formes et des expressions qui en faisaient le charme, et je me borne à te la dire comme elle me revient :

— « Non, non, disait, au moment où je prêtais l'oreille, un des buveurs qui était de Carnac, saint Pierre n'est pas le plus grand saint du paradis, lui qui a renié trois fois notre Seigneur..... aussi il est loin d'avoir la meilleure place, puisqu'on l'a mis à la porte !

— Oui, mais c'est pour l'ouvrir à qui il veut, reprit un paysan de Guémené, et ce n'est certes pas ton saint Cornily, patron des bœufs, qui peut lui être comparé.

— Ah! par exemple!... et pourquoi donc saint Cornily, qui a été pape comme saint Pierre, ne serait-il pas aussi grand saint qu'un autre ?

— Parce qu'il ne fait du bien qu'aux bêtes, donc!...

— Ça n'empêche pas, dit l'habitant de Carnac, que les gens en profitent; mais on voit bien, mon cher, que tu ne connais pas les mérites de notre saint patron; eh bien! laisse-moi te les apprendre..... Si nos bœufs sont spécialement protégés par saint Cornily, c'est parce qu'ils ont droit à sa reconnaissance et à ses bienfaits, pour lui avoir sauvé deux fois la vie. Ainsi, pendant qu'il était au pays de Carnac, il fut poursuivi par des soldats qui voulaient en faire un martyr. Le saint, en fuyant devant eux, passa près de cultivateurs qui ensemençaient un champ, et ne trouvant aucun

lieu de refuge, il se cacha dans l'oreille d'un bœuf. Les soldats qui le poursuivaient rencontrèrent, quelques heures plus tard, les laboureurs qui revenaient de leurs semailles et leur demandèrent s'ils avaient vu l'homme qu'ils cherchaient. — Sans doute, répondit l'un d'eux, il a passé près de nous au moment où nous semions nos blés... Ainsi renseignés, les soldats continuèrent leur poursuite, mais arrivés au champ indiqué, et voyant les blés levés et verts, comme l'herbe (miracle opéré par le saint), ils s'imaginèrent que les laboureurs s'étaient moqués d'eux et mirent fin à leurs recherches..... Une autre fois, saint Cornily, pressé par les mêmes soldats, allait tomber entre leurs mains, quand un troupeau de bœufs arriva tout-à-coup, s'élança sur eux, en blessa plusieurs et les mit tous en fuite..... Saint Roch, qui protège les chiens, leur doit-il plus que saint Cornily ne doit aux bœufs?....

Du reste, notre bon patron avait assez de vertu pour se tirer, sans aucun secours, des plus mauvais pas, et ce qui me reste à vous dire de lui va vous prouver sa puissance et sa grandeur.

... Un jour que le saint, arrêté par le bras de mer de Crac'h, allait être saisi par ses persécuteurs, il étendit la main contre eux, et les changea tous en pierres.... Ces pierres, que plus de mille curieux viennent visiter chaque année, ne sont connus dans toute la contrée que sous le nom de *soldats de saint Cornily*, et les beaux messieurs de la ville me font rire et suer, quand ils viennent gravement nous dire que ce sont nos ancêtres qui ont planté, en rangées qui ne finissent pas, et par

le petit bout encore, toutes ces roches qui ne servent à rien, et que vingt des plus forts gars du pays ne sauraient seulement remuer....

Tu as beau vanter ton saint et prêcher pour ton église, dit un des buveurs qui était de Belz, je préfère notre saint Cado à votre saint Cornily, dont les miracles n'ont servi qu'à lui seul, tandis que ceux de notre saint ermite nous ont fait grand bien à tous, puisqu'il a détruit les serpents qui désolaient tout le pays et rendaient son île inhabitable. Il en a si bien purgé la contrée, qu'on ne trouverait pas aujourd'hui dans tout le pays de Belz une queue de serpent. Compte donc un peu, pour voir, les églises dédiées à ton saint, dans le Morbihan : tu en citeras deux ou trois, peut-être, tandis que je pourrais t'en citer plus de vingt sous le patronage du grand saint Cado.

Ah ! tu parles de puissance... eh bien ! écoute.... quand les Normands, au temps jadis, ravageaient toutes les côtes, ils vinrent aussi dans l'Étel, mais saint Cado les fit bien vite déguerpir, rien qu'en leur donnant sa bénédiction... Si tu doutes de ça, va voir dans sa chapelle, et tu liras ce miracle en vers (1)....

(1) Dans la remarquable chapelle romane de l'île de saint Cado, en Belz, sont appendus aux parois de la nef quatre tableaux (vraies croûtes) au bas desquels on lit les vers suivants, dignes de ces croûtes :

- | | |
|--------------------------|--|
| 1 ^{er} TABLEAU. | { Anglais de nation, prince de Glamorgant,
Puis abbé, vient, débarque et réside céans. |
| 2 ^e TABLEAU. | { Les jugements de Dieu sans cesse méditant,
C'est ainsi, pèlerins, qu'il a vécu céans. |

C'est que saint Cado n'est pas un saint de pacotille au moins, et s'il n'a pas été pape ; il est né prince et est mort évêque de Bénévent ; et puis, quel esprit il avait ! et comme il a bien su rouler le diable !... Un jour que saint Cado se désolait dans son île, parce que les pèlerins, que sa vertu attirait, ne pouvaient sans danger arriver jusqu'à lui, à cause des courants et des écueils de l'Étel, qui est une mer orageuse, Satan se présente à lui et lui dit : — Je suis prêt à te sortir d'embarras et à te bâtir un pont qui joindra ton île à la côte, si tu veux prendre avec moi l'engagement de me livrer l'âme de celui qui le premier passera sur ce pont. — Tope ! dit le saint, tu peux te mettre à l'œuvre, le marché est conclu.

Aussitôt Satan brisa les rochers de la côte et les entassa si bien et si solidement dans la mer, que le pont dure encore. Quand il fut terminé, ce qui ne tarda pas, saint Cado vint le voir, et le trouvant à son gré, il voulut de suite satisfaire aux conditions du marché ; pour ça, il prit son chat, le cacha dans sa manche, et, arrivé au pont, il le lâcha en criant : chat ! chat ! chat..... ; l'animal épouvanté traversa lestement le pont, pendant que le saint criait au démon : — Allons, Satan, cours donc après ton salaire !.... Furieux d'être ainsi joué, le diable se mit à démolir le pont à grands coups de pied. Saint Cado, qui avait prévu le cas et

- | | |
|-------------------------|--|
| 3 ^e TABLEAU. | { Aux pirates pervers en ce lieu l'assaillant,
Il dit : Je suis sans biens, solitaire céans. |
| 4 ^e TABLEAU. | { Oratoire, mon œuvre, adieu ! dit-il pleurant ;
Belz, t'oublierai-je ? non ! Il cingla de céans. |

s'était muni d'un goupillon chargé d'eau bénite, courut après lui; mais en arrivant à la côte, le pied lui glissa, et il tomba si rudement sur la pierre, que sa glissade est restée creusée dans le granit, et que les pèlerins qui viennent à Saint-Cado peuvent la voir et la baiser dévotement, sous le gril en fer qui la recouvre, sous le calvaire qui la signale à leur vénération.

— Je ne veux pas, dit un paysan de Bubry, nier ou amoindrir les grands mérites de saint Cornily et de saint Cado; mais je prétends que ces deux saints ne sauraient soutenir la comparaison avec le bienheureux saint Yves, qui lui au moins est un saint du pays, et si glorieux, que les gens de justice, qui sont des compères bien avisés, l'ont choisi pour patron.

— On voit bien, mon cher, dit le buveur de Guémené, que tu t'appelles Yvon; mais sais-tu bien que ton patron a bien manqué ne jamais entrer en paradis, justement par ce qu'il tenait à la robe.

— Allons donc, farceur, dit le paysan de Bubry, que nous chantes-tu là?

— Rien qui ne soit connu, dit le Guémenoï, écoute donc.... Dès que saint Yves fut mort, il monta, bien entendu, tout droit au ciel et alla frapper à l'huïs du paradis. — Qui va là, dit saint Pierre, et que voulez-vous? — Parbleu, dit saint Yves, vous me la donnez belle; quand on frappe à une porte, apparemment que c'est pour entrer. — Pour entrer, c'est bientôt dit, grommela saint Pierre, mais tout le monde n'entre pas ici comme au cabaret... que faisiez-vous là-bas,

de votre vivant? j'étais avocat!!! répondit saint Yves. — Avocat!!! reprit saint Pierre, vous vous trompez de porte, mon ami, allez frapper ailleurs et laissez-nous en paix, et il ferma lestement le battant qu'il avait entr'ouvert. — Mais écoutez donc, dit le saint de Tréguier, je ne suis pas avocat comme les autres, moi; je suis avocat des pauvres, et la charité doit me faire ouvrir cette porte... — Laissez-moi donc tranquille, riposta aigrement saint Pierre, à travers le guichet, allez-vous me faire croire, par hasard, que les pauvres peuvent avoir des procès?... et au lieu d'un tour de clef, il en donna deux à sa porte.

Saint Yves restait là, fort déconcerté, quand, par bonheur pour lui, arriva une religieuse de son pays qui venait de mourir en odeur de sainteté, et à laquelle saint Yves s'empressa de conter sa fâcheuse aventure. « Pas possible, dit la religieuse; on ne peut fermer la porte du paradis à un saint homme comme vous : il faut qu'il y ait méprise; nous allons voir. » Et aussitôt la sœur frappa discrètement à la porte. « Qu'y a-t-il encore? dit saint Pierre, en mettant l'œil au guichet... — C'est moi, mon frère, répondit la religieuse : ouvrez-moi, s'il vous plaît, ainsi qu'au bon saint Yves, qui se morfond là depuis long-temps. — Monsieur est avocat, dit saint Pierre, et j'ai l'ordre de ne pas ouvrir aux avocats. — Mais vous faites erreur, mon cher frère, reprit la religieuse; saint Yves n'est point un avocat de profession; et s'il a plaidé quelquefois, c'est par pure bonté : c'est un saint prêtre plein de mérites devant Dieu et devant les hommes, et qui devrait avoir au ciel une des meilleures places... —

Eh ! que ne disait-il ça , tout d'abord ? Je ne lui aurais pas fait affront , car j'avais ordre d'ouvrir à saint Yves, prêtre. Allons, passez, et dépêchez-vous..... »

A peine introduit au ciel, saint Yves chercha à bien se caser. Il eût pu se mettre au banc des curés ; mais il y avait là trop peu de places vides ; avec ça que les curés étaient tous un peu replets. Il aimait mieux descendre au banc des avocats, ou il n'y avait personne, et où, par conséquent, il pouvait se prélasser à l'aise. La sœur, au contraire, se rendit immédiatement au banc des religieuses ; mais elle ne put y trouver la plus petite place.... Saint Yves, voyant son embarras, lui fit signe avec le doigt de venir à lui, et lui dit : « Vous m'avez rendu un service dont je me trouve heureux de pouvoir m'acquitter : venez vous asseoir près de moi ; nous serons fort à l'aise, comme vous le voyez, et nous jaserons. »

Pendant long-temps, le saint trégorais, tout occupé des splendeurs du paradis, resta la bouche close ; mais quand il eut satisfait ses yeux et ses oreilles, il commença, comme il se l'était proposé, à jaser avec la sœur. Il lui demanda des nouvelles du pays, de ses parents et de ses connaissances ; puis il se mit à lui raconter toute sa vie, et surtout ses beaux succès obtenus au barreau. Dans le feu de ses souvenirs, il voulut lui donner un échantillon de son éloquence, et lui débiter un de ses plus beaux plaidoyers ; mais il haussa si fort la voix qu'il donna à tous les saints des distractions, et appela sur lui l'attention de l'archange chargé de la police du paradis.

Cet archange vint aussitôt vers saint Yves, et le me-

naça de lui faire évacuer les lieux, s'il se permettait de pareilles incartades. « Ah ! peste ! s'écria saint Yves, tout à son rôle d'avocat, je vous trouve plaisant, mon cher archange, quand vous le prenez sur ce ton !... Me mettre à la porte !!! c'est plus facile à dire qu'à faire..... Mais vous n'y pensez pas ; il y a là matière à procès pour cent ans au moins. Eh bien ! un procès soit ; nous plaiderons. D'abord, je vous fais observer que j'ai possession ; en second lieu, il y a prescription en ma faveur, et pour interrompre cette prescription, il faut citation en justice. Vous devez connaître le Code ; allons, voyons, où donc est votre huissier ? — Ta ! ta ! ta ! quel train et que de paroles, dit l'archange. Je n'entends rien à votre grimoire ; mais puisqu'il faut un huissier pour vous faire entendre raison, je vais de suite vous en envoyer un. »

Aussitôt l'archange se mit en quête d'un huissier, fouilla et refouilla avec soin tous les coins et recoins du paradis ; mais, ne pouvant y rencontrer l'ombre d'un huissier, force lui fut de laisser saint Yves où il était. Seulement, pour préserver les saints contre les éclats de sa faconde, il fit dresser un nouveau banc pour les religieuses, y fit passer la sœur, et saint Yves, seul alors, resta coi.

Vous voyez bien, dit le Guémenois, que saint Yves est entré au ciel quoique de robe, et que si les gens de justice l'ont pris pour patron, c'est qu'ils n'avaient pas de choix à faire.

Tous les buveurs se mirent à rire aux éclats, et le Guémenois fut applaudi du geste et de la voix.

— Assez d'histoire comme ça, observa le paysan de Carnac, il se fait tard et nous avons bien du chemin à faire...

— Mais, dit un paysan de Guiscriff, qui n'avait pas ouvert la bouche jusque là, aucun de vous n'a pu nommer encore le plus grand saint du paradis. Eh bien! je vais vous le dire moi : c'est saint Mathurin!..... et la preuve, c'est que saint Mathurin eût été le bon Dieu s'il l'avait voulu; mais il ne s'est point soucié de tant d'embarras, et a mieux aimé rester tout simplement le plus grand saint.

C'est vrai, c'est vrai, dirent à la fois les six buveurs; vive saint Mathurin!.... Et tous vidèrent d'un trait, en son honneur, leurs chopines de cidre. »

Je t'ai redit, mon bon ami, avec toute la naïveté du cœur, un entretien d'hommes naïfs; « honni soit qui mal y pense. »

LA CATHÉDRALE.

Il est dans la vie humaine (hélas si imparfaite), un âge où tout est déplaisant; cet âge est celui qui sert de transition de l'enfance à la jeunesse. A cette époque malséante, l'étourderie sied peu, la gravité est ridicule et le sourire même a je ne sais quoi de niais.

De même, il est dans la vie des cités, mais à un tout autre âge, une époque de transformation où le mélange du vieux décrépit et du neuf flamboyant blesse également l'œil et le goût.

Parmi ces villes peu gracieuses, je dois (quoiqu'à regret), citer notre bonne ville de Vannes, à la fois

jeune et vieille, et qui ne manque pas d'une certaine importance, étant port de mer, siège épiscopal et chef-lieu de département.

Si cette cité était encore ce qu'elle était jadis, elle pourrait intéresser par l'étrange et le pittoresque... Si au moins elle était ce qu'elle doit être un jour, elle plairait sans doute par sa fraîcheur et par sa régularité; mais avec ses vieilles rues tortueuses récemment bordées de maigres trottoirs; avec ses maisons neuves et blanches enfoncées derrière des pignons enfumés ou revêtus d'ardoises; avec sa cathédrale restaurée qui s'élève au milieu de ruines récentes et d'échoppes en bois vermoulus, la pauvre ville est bien piteuse et l'archéologue seul a le cœur assez chaud pour l'aimer d'amour.

Pourtant il faut, mon ami, que je te fixe un instant dans cette cité qui mue, pour te narrer une de ses vieilles légendes, sombre comme elle était jadis, triste comme elle est aujourd'hui!

— « Un soir d'hiver, un honnête gantier de la rue Saint Guenhaël revenait de la place Mainlière (1), où il avait donné ses soins à un tailleur de ses amis qui s'en allait mourant. Comme il passait devant la cathédrale, dont les portes n'étaient point encore fermées, il voulut, avant de regagner sa demeure, prier pour l'objet de son affection et de ses inquiétudes, et, dans cette intention, il pénétra dans l'église et alla s'agenouiller au fond d'une des chapelles latérales.

A cette heure avancée, il y avait peu de fidèles dans

(1) Aujourd'hui place Henri IV.

le saint temple, l'obscurité y'était presque complète, et le plus profond silence y régnait. Fatigué de plusieurs nuits de veilles, le bon gantier ne tarda pas à s'endormir, et si profondément, qu'il n'entendit ni la voix des cloches tintant l'*angelus*, ni le bruit des clefs agitées par les bedeaux avant la clôture des portes, et se trouva ainsi enfermé dans la cathédrale.

A la douzième heure de la nuit, le gantier transi de froid se réveilla enfin, et jetant autour de lui des regards surpris, il eut quelque peine à se rendre compte du lieu où il se trouvait; mais bientôt l'étrange spectacle qu'il eut sous les yeux lui rendit la mémoire; car, au pied de l'autel près duquel il s'était endormi, un prêtre, revêtu d'une chasuble noire, à large croix blanche, était debout, prêt à commencer une messe, et sur l'autel, couvert d'un drap noir larmé de blanc, vacillaient les pâles clartés de deux bougies ornées de têtes de morts et d'os croisés en sautoir.

Quoique préoccupé de sombres pensées, et fort ému de cette scène lugubre qui le surprenait tout-à-coup, le gantier remarqua qu'il n'y avait point de répondant, et s'apprêta à servir lui-même la messe. Il alla se mettre à genoux aux pieds du prêtre sur lequel il jeta furtivement un regard.

Oh terreur!!! ce prêtre était un squelette aux os sans chairs, aux orbites creuses et vides!....

Eperdu, anéanti, le gantier tomba sans sentiment la face à terre, et ce ne fut qu'à l'*angelus* du matin qu'il reprit connaissance et regagna sa demeure.

Mais au sein même de sa famille qui l'entourait de

soins, il restait toujours sombre et taciturne. Le sourire n'approchait jamais de ses lèvres, et jamais sa bouche n'avait de douces paroles pour sa compagne, de tendres baisers pour ses enfants. La nuit même, le repos ne visitait plus sa couche et quand la fatigue lui apportait le sommeil, ce sommeil était plus laborieux que ses pénibles veilles, traversé qu'il était de terreurs incessantes sur lesquelles son intelligence troublée n'avait aucun empire. Pour sauver sa raison et tenter de rendre un peu de calme à son âme, le malheureux gantier résolut enfin de recourir au prêtre chargé de la direction de sa conscience, et de lui révéler la cause de ses terribles émotions.

— Pourquoi, mon fils, lui dit le prêtre, abandonner ainsi votre âme à des terreurs qui sont peut-être les fruits d'une erreur des sens, et qui, si elles sont les effets d'une effrayante réalité, doivent être sérieusement approfondies; car le démon vous a tendu un piège dans cette nuit dont le souvenir vous tourmente, ou Dieu lui-même vous a choisi pour être l'instrument d'une sainte expiation, d'une réparation nécessaire. Il faut donc, mon fils, dans le double intérêt de votre salut temporel et de votre salut éternel, aller attendre, dans la même chapelle et à la même heure, l'apparition qui vous a tant épouvanté.

— Hélas! mon père, répondit le gantier, n'imposez pas à ma faiblesse une épreuve qui me tuerait...

— Sans doute elle vous tuerait, reprit le prêtre, si vous tentiez de la subir armé de la seule raison, mais vous le savez, mon fils, la foi rend invincible et la

prière est la plus sûre de toutes les armes ; priez donc et croyez !... et si le spectre vient encore à vous, interrogez-le au nom du Dieu vivant ; qu'il dise ce qu'il veut et au nom de qui il vient.... Allez, mon fils, je vous absous, que Dieu vous soutienne !...

Le soir même, fort dans sa foi, mais faible dans sa chair, le gantier se rendit à l'église, s'agenouilla dans la même chapelle et se fit enfermer encore ; mais cette fois il ne s'endormit pas ; il pria jusqu'à l'heure attendue avec impatience et pourtant redoutée.

Au premier coup de minuit, les deux bougies s'allumèrent d'elles-mêmes ; l'autel se tendit de noir ; puis d'un pas lent et sourd, le squelette, revêtu de la chasuble de deuil, parut à l'entrée de la chapelle.

— Si tu viens au nom de Satan, s'écria le gantier d'une voix émue, retire-toi, fuis ce temple saint ; mais si tu viens au nom du Dieu tout puissant, dis.... que veux-tu ?

— Ecoute et crois, mon fils, celui qui vient au nom du Seigneur, murmura le spectre.... Voilà déjà bien des années ; oh ! des années bien longues pour ceux qui souffrent ! que chaque nuit, à la même heure, j'attends, à cet autel, un chrétien qui me réponde une messe que j'avais promise, quand j'étais au nombre des vivants et que je n'ai point dite alors, par négligence d'abord, par oubli ensuite. Cette négligence et cet oubli coupables ont eu des suites terribles, car ils ont pour longtemps fermé les portes du ciel à l'âme de celui qui devait la dire, et aussi à l'âme de celui pour qui elle devait être dite.... Sois béni, mon fils, toi que Dieu a

choisi pour être l'instrument du salut de deux âmes !...
..... Aussitôt le spectre et le gantier s'agenouillèrent au pied de l'autel, et la messe des morts commença ; mais quand le prêtre eut prononcé le *requiescat in pace*, il disparut, et le gantier, jetant les yeux à la croisée, vit deux traînées lumineuses qui montaient au Ciel....

Il essuya alors la sueur glacée de son front, attendit dans la prière l'heure de l'*angelus*, et quand il rentra dans sa famille avec un doux sourire aux lèvres, il y rapporta le calme et la joie, car son âme était complètement rassérénée. »

Sois heureux, mon ami, du bonheur de tous les tiens et reçois les vœux les plus affectueux de mon cœur !

UN SORCIER DE LOYAT.

La ville de Ploërmel ne présente au voyageur qu'un seul monument qui puisse l'intéresser ; c'est l'église.... La campagne qui entoure cette petite cité ne lui offre qu'un site qui puisse le charmer : c'est la chaussée des Grands-Moulins.... Mais aussi, combien son église est intéressante ! mais aussi, combien le site que je te signale est séduisant !

Tu connais Ploërmel, mon bon ami, quittons-le donc.... Engageons-nous sur la route de la Trinité-Porhoët pour nous rendre aux Grands-Moulins ; là, repo-

sons-nous au pied de ce coteau rocheux couronné d'arbres et de ruines ; écoutons derrière nous, dans la vallée profonde, bouillonner les eaux impatientes que tourmentent des roues d'usines ; contemplons devant nous ce beau lac au fond duquel pointe, à droite, un clocher élégant, s'élève à gauche un imposant château.

Comme on est bien en ce lieu pour regarder et admirer, n'est-ce pas ? Comme on y est bien pour sentir et rêver ! Ici, l'inspiration visiterait l'artiste ; ici le poète exalté dirait avec Racan :

Et sur l'argent du lac les arbres du rivage
Réfléchissent leur ombre et leur luxe sauvage.....

Mais ce n'est ni pour rêver, ni pour peindre, ni pour chanter que je t'ai conduit à l'Etang-au-Duc ; c'est pour te conter une histoire, c'est pour te montrer les lieux où je l'ai recueillie.

Vois, au nord de la vaste pièce d'eau qui dort sous nos yeux, ces bois, ces coteaux, ces landes, ces champs et ces prairies, ils forment le territoire de Loyat. Nous sommes ici en Taupont, qui s'étend à l'ouest et au sud. Les habitants de ces communes riveraines ont la réputation, légitime ou non, d'être d'humeur et d'esprit opposés ; aussi ont-ils reçu, dans le pays *galo*, deux épithètes bien différentes et qui marquent bien que les premiers sont plus actifs et surtout plus avisés que les seconds, car on dit *les Sorciers de Loyat* comme on dit *les Licois de Taupont*.

Tu veux l'explication d'un mot, je te la donne : — Tout garçon dégoûté, apathique, est appelé *Licois*, qu'il soit ou non de Taupont ; toute fille nonchalante et bé-

gueule est traitée de *Licoise*. Maintenant que nous nous entendons sur les mots, passons aux choses.... Voici mon histoire :

— « Il y avait une fois, au village de Labertois, en Loyat, un garçon nommé Grillon, qui n'était jamais sorti de sa commune, mais qui n'était ni moins avisé, ni moins ambitieux pour ça. Trois motifs sérieux lui faisaient désirer la fortune : Le premier, pour avoir ses aises, il était paresseux ; le second, pour bien manger, il était gourmand ; le troisième, pour se donner de l'importance, il était vaniteux. Sur son lit de balle, il rêvait aux couettes d'édredon, aux coussins de velours ; sous son chapeau de paille et sa veste de drap de Josselin, il envoyait le feutre à plumé et l'habit d'Elbeuf ; et tout en mangeant des galettes au lait aigre, l'eau lui venait à la bouche en pensant aux poulardes dodues, aux dindes farcies que l'on servait, disait son curé, aux grands seigneurs et aux riches bourgeois.

Vouloir, c'est bien ; mais pouvoir, c'est mieux ; et ici, quoi qu'en dise le proverbe, le *mieux* est loin d'être l'ennemi du *bien* ; aussi Grillon se mettait l'esprit à la torture pour arriver à satisfaire ses trois péchés capitaux. Enfin, à force de se creuser la cervelle et de se presser le front, la lumière en jaillit, et il s'écria, en faisant un bond de joie : — Parbleu, je suis de Loyat, donc je suis sorcier !.... Ce n'est pas la mer à boire que d'être sorcier ; que faut-il pour ça ? De l'aplomb, encore de l'aplomb et toujours de l'aplomb !.... Eh bien ! j'en ai de l'aplomb, et si je n'en ai pas assez, je m'en donnerai plus ; ça ne coûte rien. D'ailleurs, si je ne

réussis pas, qu'est-ce que je risque? Quelques coups de bâtons, voilà tout.... Ça fait mal, je le sais bien; mais on n'en meurt pas, et si je réussis! Oh! si je réussis, ma fortune est faite, et alors, en avant les petits pâtés, les lits de plume et les habits brodés..... Il ne s'agit plus que de savoir où je ferai mes débuts..... Dans les villes? Mais les bourgeois sont bien rusés!..... Dans les campagnes? Peuh! les paysans sont bien serrés!.... Bah! dit-il après un moment d'hésitation, je me lance chez les Licois de Taupont; il y a plus d'un château dans cette commune, et je jouerai bien de guignon si je n'y fais pas mes petites affaires.

Aussitôt son projet arrêté, Grillon se mit en route et fit son entrée dans le monde par la porte du premier cabaret qu'il rencontra sur son chemin. Là, il apprit que la dame d'un château voisin promettait une riche récompense à celui qui lui remettrait une bague à diamants qu'elle avait perdue. Parbleu, voilà bien mon affaire, se dit Grillon, beaucoup à gagner et peu de risques à courir, car le seigneur est à la cour du duc..... Je ne sais pas un mot de la bague, c'est vrai; mais il est un Dieu pour les ivrognes, il est un démon pour les sorciers, et je tente l'aventure..... Grillon alors court au château, se fait présenter à la noble dame et lui dit : — J'ai appris, Madame, que vous aviez perdu une bague de grand prix à laquelle vous teniez beaucoup : comme je suis sorcier, je me fais fort de la retrouver; pour cela, je vous demande trois jours, et pendant ces trois jours, je logerai au château, où je veux être nourri à bouche que veux-tu. — J'accepte vos conditions, mon-

sieur le sorcier, dit la dame, et si vous me rendez mon bijou, je vous récompenserai généreusement. En attendant, je mets à votre disposition tous mes serviteurs.

Grillon, bien installé, pensa de suite à son dîner et commanda au chef d'office un menu des plus délicats. A la fin du repas, Grillon se renversa dans son fauteuil, et, plein de satisfaction, il s'écria, en croisant doucement les mains sur son estomac : Ah!!! en voilà un de pris!.... (Il pensait aux trois dîners qu'il avait à faire, et le gourmand les comptait). Cette exclamation si simple eût un résultat auquel Grillon ne s'attendait pas; le garçon qui le servait pâlit affreusement et disparut incontinent.... — Ouais! se dit-il, qu'est-ce ceci? Et pourquoi ce garçon se trouble-t-il ainsi?... Il y a là un mystère que je dois connaître; eh bien! j'y songerai.

Il y avait effectivement mystère, car trois domestiques du château s'étaient entendus pour dérober la bague, et le garçon qui avait servi Grillon venait de courir vers ses complices, pour leur dire : — Alerte! mes amis, nous sommes découverts; le satané sorcier vient de me crier : *en voilà un de pris!* — Bah! bah! dit l'un des voleurs, il a dit cela comme il eût dit autre chose. Je le servirai demain à mon tour, et nous verrons.

Le lendemain, après un second repas, plus copieux encore que le premier (l'appétit lui venait en mangeant), Grillon s'enfonça avec béatitude dans ses coussins, en soupirant : — Ah!!! en voilà deux de pris!... Et comme la veille il vit le domestique se retirer tout bouleversé : — Diable! se dit-il, l'affaire se complique, tout le monde

ici s'est donc fait voleur de bague ? Du reste, attendons, j'ai encore un jour, et tout s'éclaircira.

En quittant le sorcier, le second domestique avait rejoint ses deux camarades et leur avait dit : — Plus de doute cette fois, ce damné sorcier connaît notre affaire, et nous sommes perdus ! — Eh bien ! dit le chef d'office, je le servirai moi-même demain, et j'agirai avec lui suivant les circonstances.

Le troisième jour, le cuisinier servit lui-même Grillon, et comme à la fin du repas il s'écriait encore : — Ah !!! les voilà pris tous trois ! le voleur tomba à ses pieds et lui dit en gémissant : — Eh bien ! oui, monsieur le sorcier, nous sommes pris et bien pris ! mais ne nous perdez pas, voici la bague, faites-en ce que vous voudrez. — Ah ! ah ! dit Grillon, vous voyez, mon ami, que je suis un fameux sorcier, et que les voleurs n'ont pas beau jeu avec moi... Cependant, en faveur des bons petits plats que vous m'avez servis, je veux bien vous sauver de la corde que vous avez méritée... Mais écoutez-moi bien : faites avaler cette bague, dans une boulette, au dindon blanc à queue noire que j'ai remarqué dans la basse-cour, et je cacherai votre larcin à votre maîtresse.

Ce qui fut dit fut fait, et aussitôt Grillon, admis en la présence de la châtelaine, lui dit en s'essuyant le front : — Votre affaire, madame, m'a donné un mal affreux ; mais, grâce à ma sorcellerie, j'ai découvert que votre dindon blanc s'était permis d'avalier votre bague, un jour que, pour vous laver les mains, vous l'aviez déposée près de vous dans la cour. Que l'on tue l'animal, et la bague vous sera rendue.

Quoique parfaitement innocent, le dindon blanc fut le dindon de l'affaire, et comme l'avait annoncé Grillon, le bijou fut trouvé dans son jabot. La réputation de Grillon était assurée et sa fortune commença, car la dame reconnaissante lui fit compter une grosse somme et daigna même l'inviter à sa table pour lui faire goûter le dindon convaincu de vol, et aussi pour le présenter à son directeur, qui ne voulait pas croire aux sorciers.

Grillon accepta gracieusement l'invitation de la châtelaine, mais voilà qu'au moment où l'on se mettait à table, la fille de confiance entre au salon tout effarée et s'écrie : — Madame, madame, votre époux est arrivé et descend de cheval dans la cour... — Ah mon Dieu ! s'exclama la châtelaine émue, que va-t-il arriver de tout ceci ? Mon seigneur et maître est jaloux comme un tigre, et s'il trouve ici dîner et compagnie, il va faire une scène épouvantable et peut-être pis ! Ah ! mon cher sorcier, je n'ai d'espoir qu'en vous, tirez-nous d'embarras mon révérend directeur et moi... — Ne vous troublez pas, madame, dit Grillon ; cachons vite le dîner dans le foyer et le moine sous la table. Quand votre époux sera ici, servez-lui maigre chère et annoncez-lui ma présence au château ; je me charge du reste....

Dix minutes plus tard, le châtelain était à table, en face de quelques œufs durs auxquels il faisait la grimace, et sa dame lui disait : « A propos ; mon ami, nous avons au château un sorcier qui, par sa science, a découvert qu'un de nos dindons avait avalé ma bague à diamants que je croyais perdue. — Diable, c'est bien heureux, dit le seigneur. Ainsi, ma toute belle, tu crois aux sorciers ?

Je ne te savais pas de cette force là ! — Ah ! monseigneur, dit la dame, je crois, parce que j'ai vu. — Parbleu ! dit le châtelain, je ne suis pas curieux ; mais j'avoue que je ne serais pas fâché de voir, une bonne fois dans ma vie, un vrai sorcier : fais-moi donc venir le tien. »

Aussitôt Grillon parut, sans même avoir été mandé : il était aux écoutes. « Monseigneur, dit-il, vous désirez me voir : que puis-je pour votre service ? — Parbleu, dit le châtelain, puisque tu es sorcier, mon garçon, tu devrais bien me changer ce mauvais dîner pour un bon... — Soit, Monseigneur, dit Grillon ; je vais de suite vous en faire descendre un par la cheminée ! » Et, enlevant la carrée qui fermait le foyer, il fit voir au seigneur ébahi l'excellent repas que son arrivée avait interrompu. « Tiens, tiens !... fit le châtelain ; mais ce n'est pas bête du tout, ce tour là ; et puisque tu viens de servir un bon dîner, eh bien, tu en prendras ta part... Allons, assieds-toi près de moi, et causons. — Je parie, monseigneur, dit Grillon, que vous ne croyez pas encore à ma science ? Mais, si je vous faisais voir que le diable est à ma disposition, y croiriez-vous ? — Eh ! eh ! peut-être, dit le châtelain ; mais voyons toujours... — Sous quelle forme voulez-vous qu'il paraisse ici ? dit Grillon. En colonne de feu ?... — Non, non, dit le seigneur : il brûlerait mon château. — Voulez-vous le voir avec sa queue et ses cornes ? reprit le sorcier. — Pas plus, s'écria le seigneur : j'ai horreur des cornes... — Eh bien, en moine ? Voulez-vous ? — En moine soit ! — Attention alors ! » s'écria Grillon, qui aussitôt allongea un grand coup de pied sous la table. Le moine, enchanté de l'occasion qui lui était

offerte de quitter sa position inconmode, se leva lestement, traversa la chambre et disparut.

« Ah ça ! mais, s'écria le seigneur châtelain, je commence à croire que tu es vraiment sorcier ; et pour en être entièrement convaincu, je n'exige plus qu'une épreuve ; mais cette épreuve sera décisive : attends-moi donc, et je suis à toi dans un instant.... »

Au bout de quelques minutes, qui parurent un siècle à Grillon, le châtelain rentra, portant en main deux plats d'étain renversés l'un sur l'autre : « Allons, maître sorcier, dit-il, il y a 4,000 écus pour toi, si tu devines ce qu'il y a entre ces plats, ou cent coups de bâton, si tu ne devines pas. »

Le cas était grave, et le pauvre sorcier cherchait à percer du regard le plat d'étain, qui malheureusement n'était point transparent. Il se sentit perdu, et, la sueur au front, il s'écria : « Ah ! pauvre Grillon, te voilà pris !!! — Les 4,000 écus sont à toi, dit le châtelain, et je suis prêt à signer ton diplôme de sorcier, car c'est bien un grillon : vois toi-même..... » Et il leva le plat qui cachait l'homonyme du sorcier.

Rien ne pourrait rendre la joie de Grillon, qui se hâta, crainte de revers, de quitter le château témoin de sa gloire ; mais la renommée de ses hauts faits le suivit, et la fortune vint à lui, car il ne fut bruit partout que du *sorcier de Loyal !!!*

LE CHATELIER.

Je ne connais pas de route moins accidentée et pourtant plus pittoresque que celle de Saint-Congard à Ma-lestroît ; je ne connais pas sur cette route de site plus attrayant que celui de Roga, où vingt fois j'ai cherché dans l'isolement les suaves et poétiques rêveries ; où je t'ai vu une fois, cédant à l'inspiration, reproduire au crayon le panorama qui t'enthousiasmait.

Eh bien ! je veux aujourd'hui reporter ta pensée vers ce beau site où nous avons tous deux ouvert nos cœurs aux plus délicieuses émotions ; je veux te replacer près de moi, dans l'allée des grands ifs que depuis long-temps le ciseau ne façonné plus ; je veux te faire asseoir sur la mousse et les pâquerettes des gazons, t'adosser aux buis touffus qui croissent au milieu des ruines, et de ces ruines où les camaldules aux blancs manteaux rêvaient, dans la prière, aux beautés du Ciel en présence des beautés de la terre, te mettre une fois encore sous les yeux le tableau qui t'a charmé et puis te dire les terreurs qui s'agitent au fond de ce tableau si ravissant de calme et de fraîcheur !

La route d'Angers à Brest déroule à nos pieds sa large chaussée blanche qui domine ici la rivière d'Oust canalisée, dont les eaux abondantes, toujours contenues, toujours limpides, s'écoulent lentement et silencieusement. A notre droite, la Glée-Hinaie, percée à son sommet, déchirée sur ses flancs par les rochers de son squelette, s'incline verticalement et semble mena-

cer d'une chute imminente le chemin qui la coupe à la base et le canal qui la contourne et la fuit. A notre gauche, derrière un bouquet de jeunes hêtres et de vieux châtaigniers, retraite des oiseaux chanteurs, coule un petit ruisseau au bruyant murmure, puis se dresse, imposant et couronné de houx et de pins, le mont Roga qui ferme de ce côté l'horizon, tandis que devant nous nos regards peuvent s'étendre jusqu'à la tour lointaine de Caro, et de là, descendant des coteaux boisés de Missiriac dans les champs accidentés et dans les vertes prairies de Saint-Laurent, viennent s'arrêter enfin à cette montagne pelée qui, pour la grandeur de sa masse, la richesse de ses lignes et le moelleux de ses contours, est appelée la Grée-Beaumont !

Aux flancs de ce géant schisteux, vois, mon ami, se dresser ce vieux castel qui domine, triste et lourd, la vallée fraîche et verdoyante ; comme il fait contraste avec tout ce qui l'entoure !... En vain ses riches possesseurs ont voulu cacher ses rides sous le plâtre et la chaux ; en vain, ils ont agrandi ses jours, bouché ses baies, supprimé ses meurtrières, abaissé son toit et fait disparaître, jusqu'au dernier moellon, les ruines qu'une tour en tombant avait fait à ses pieds (1) ; il a toujours l'air fatigué, l'aspect sinistre, et cet aspect dit aux yeux ce que la tradition dit aux oreilles, que ce vieil édifice a dû être témoin de drames sanglants et doit cacher d'affreux secrets.

(1) On dit avoir trouvé, dans ces ruines, des monnaies du commencement du XII^e siècle. Je n'ai pu vérifier cette assertion.

Nul n'oserait aujourd'hui habiter les appartements restaurés de ce lugubre édifice, nommé le Châtelier; nul ne passe le soir sans trembler près de ses murs; nul ne veut, même en plein jour, monter à ses greniers, descendre dans ses caveaux!.... C'est qu'aussi des bruits étranges se font entendre dans ce château!.... C'est qu'aussi de fantastiques apparitions viennent troubler les visiteurs dans son enceinte et quelquefois hors de cette enceinte!....

C'est le soir à la veillée, au milieu des filandières rétrécissant leur cercle sous l'impression de la terreur, qu'il faut entendre les récits des vieillards qui redisent, pleins d'une vive émotion eux-mêmes, ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu :

— « Au siècle dernier, dit l'un (j'étais alors un enfant), on découvrit au Châtelier, sous une trappe, un réduit profond, humide, sans porte, sans fenêtre, et dans lequel gisaient des ossements humains. Un squelette, assis dans un coin de ce réduit, penchait la tête sur la poitrine et semblait regarder de ses yeux creux et vides une pipe de forme étrange, comme je n'en ai jamais vu. On disait alors qu'un sire de Malestroit étant en guerre, il y a de cela bien long-temps, avec un seigneur dont il était à la fois l'ennemi et le rival, avait fait ce seigneur prisonnier et l'avait plongé vivant dans cet affreux cachot, où il avait dû mourir de froid et de faim.

— » Il paraît, dit un autre, que des femmes, mortes ou vives, ont aussi été descendues dans ce souterrain, car Marie Derrien, que vous savez tous incapable de mentir, assure qu'un jour qu'elle gardait ses vaches

au pâtis, elle vit tourner autour du château deux belles demoiselles habillées de rouge de la tête aux pieds et disparaître au troisième tour, sans qu'elle sût ni par où ni comment!...

— » Sans doute, dit un troisième conteur, on voit tant de choses terribles au Châtelier!.... J'ai connu un des anciens fermiers de Beaumont qui, s'étant aperçu de la disparition d'un de ses moutons, s'était mis en quête de lui aux alentours du château. C'était le soir, mais on y voyait encore : il aperçut à une fenêtre deux messieurs en costume de nuit, paraissant causer ensemble. Sa surprise fut grande, car il avait lui-même fermé les portes du château et déposé les clefs dans son coffre, où elles étaient encore, il en était sûr; mais quoiqu'il fût un peu saisi de cette vision imprévue, il osa s'approcher et demanda avec politesse à ces messieurs si, de leur fenêtre, ils n'avaient point vu son mouton. Ne recevant point de réponse, il osa s'approcher encore (mais après s'être signé dévotement), et renouvela sa demande en haussant la voix. Aussitôt les deux messieurs disparurent et le fermier ne les a jamais revus!...

— » Le Châtelier, dit un quatrième, a passé dans bien des mains et tous ses propriétaires ont cherché à l'habiter; mais tous ont bien vite renoncé à ce projet. La mère de la propriétaire actuelle a eu aussi cette idée. Elle ne croyait ni aux revenants ni aux fantômes, et traitait de contes à dormir debout tout ce que l'on disait de son château. Elle le fit réparer et meubler pour elle; mais elle n'y resta qu'une semaine, et dans cette

semaine ses cheveux ont blanchi, car tous les jours et toutes les nuits elle entendait les gonds grincer, les portes s'ouvrir et se fermer d'elles-mêmes avec fracas; on feuilletait des papiers près de son lit; on éteignait sa lumière, on soupirait, on gémissait autour d'elle..... La bonne dame épouvantée se réfugia à la maison de ferme, en cachant avec soin sa terreur, dans la crainte de la faire partager à ses fermiers, qui auraient de suite résilié le bail. En quittant le pays, elle permit à ses fermiers de loger leur boisson dans les caves du château, et, comme elles étaient vastes et fraîches, ils profitèrent de la permission.

» On n'allait à ces caves que le jour; mais un soir que le garçon du moulin était venu rendre les pochées, et qu'il réclamait le coup de cidre d'usage, le fermier lui mit dans une main une lumière avec la clef du château, et dans l'autre un pot vide, en lui disant : « Va le remplir; mais prends garde aux revenants..... » Le garçon meunier, qui ne craignait ni allant ni revenant (car, à titre de sacristain et de fossoyeur de Saint-Laurent, il était familier avec les morts), répondit bravement : « Un meunier est moins trembleur qu'altéré; un sacristain n'a peur de rien... » Puis il partit muni d'un tison pour rallumer sa chandelle, que le vent pouvait éteindre. Rendu au château, il ouvre la porte, la fixe avec une grosse pierre, descend à la cave, pose son pot sous la clé de la barrique, et tourne cette clé. Un souffle qu'il entend bien distinctement éteint sa chandelle... : « Diable de vent ! dit-il sans s'émouvoir. » Puis il la rallume, et met sa main demi-fermée devant la lumière. Un second souffle,

plus distinct encore que le premier, éteint de nouveau sa chandelle, et cette fois par dessus son épaule.... « On n'a pas besoin de voir pour boire!... » s'écrie le sacristain, mais d'une voix un peu émue, car il se sent mal à l'aise..... Comme il portait le pot à ses lèvres, il entend la porte se fermer avec violence, et des rires étranges se font entendre autour de lui!.... Pensant que les mauvais plaisants de la ferme veulent l'effrayer en l'enfermant, il s'élance vers la porte, qu'il trouve ouverte et toujours fixée par la pierre posée par lui-même. Aussitôt les rires deviennent plus bruyants, et le garçon meunier croit voir mille ombres dans la nuit : alors la peur, une peur insensée, le prend; il court à la ferme, se jette sur son cheval, et regagne au grand trot son moulin.

— « Mais, observe timidement une des filandières, si les revenants du Châtelier font grand peur aux gens, au moins ils ne leur font pas grand mal.

— « Hum!... il ne faut pas s'y fier, dit un cinquième interlocuteur : ce que je vais vous raconter va bien vous le prouver.

» Le dernier fermier de Beaumont avait pris pour valet un beau et brave jeune homme qui sortait de l'armée. Quand ce valet entendit parler des apparitions et des revenants, l'envie lui prit d'aller coucher au Châtelier, pour désabuser, disait-il, les bonnes gens assez simples pour croire à toutes ces fadaïses. Une nuit donc, il s'y rend, muni de son sabre et de plusieurs chandelles. Il choisit la plus belle chambre, allume un grand feu, et se jette tout habillé sur un lit. Comme il voulait

bien entendre et bien voir, il résista au sommeil. Pourtant, au point du jour, il allait s'endormir, quand un bruit de porte lui fait tendre l'oreille et ouvrir les yeux bien grands. Il voit alors deux hommes, tout vêtus de noir, qui entrent dans sa chambre, s'avancent lentement vers une table, et s'asseyent à cette table en se saluant silencieusement. L'un d'eux tient à la main un rouleau de papiers qu'il se met à feuilleter, et l'autre verse sur la table un gros sac d'écus qu'il se met à compter et à recompter. Il y en avait tant que le garçon de ferme fut bientôt lassé de ce remuement d'argent qui n'avait point de fin. Il se leva sur son séant, prit son sabre en main, et de sa plus grosse voix s'écria : « Ah ça ! vous allez finir, je m'imagine ; en voilà bien assez de compté comme cela !... » A peine a-t-il dit ces mots que le malheureux se voit saisi par quatre poignets de fer, jeté hors du lit et traîné sur le plancher.... ; puis il ne voit plus rien, la douleur et la frayeur lui ayant fait perdre connaissance !....

» Comme il ne sortait point au matin, on courut au château, et on trouva notre valet plongé dans un évanouissement dont on eut beaucoup de peine à le tirer. »

Tu dois comprendre maintenant, mon bon Charles, pourquoi je me suis placé à Roga pour te parler du Châtelier ;... c'était plus sûr !

KERLEAU.

A l'ouest de la tour d'Elven et au delà de son parc, gisent les ruines du vieux château de Kerleau, ancienne demeure de la famille Descartes.

Un jour d'été, j'étais assis rêveur en face de ces ruines, et dans un recueillement plein de méditation, j'attachais mes regards sur ces nobles débris d'un autre âge qu'outragent chaque jour la main du temps et la main des hommes, lorsque je fus tiré de ma contemplation muette par une voix larmoyante qui faisait appel à ma charité.

Aussitôt je détournai les yeux et vis debout, près de moi, une vieille femme que la misère autant que l'âge avait courbée et flétrie, et qui, appuyée sur un bâton noueux d'épine, me tendait une main tremblante en répétant ces mots : — Un petit sou, pour l'amour du bon Dieu, mon bon Monsieur, s'il vous plaît !

— Êtes-vous du pays, ma bonne femme, dis-je à la mendiante, et Kerleau vous est-il bien connu ?

— Il y a plus de soixante ans, mon bon Monsieur, répondit la vieille, que je reçois l'aumône à la ferme de ce manoir (1), et j'y ai vu plus d'un fermier.

— Eh bien ! bonne mère, puisque vous connaissez si bien ces lieux, vous en connaissez sans doute l'histoire ; si vous voulez me la dire, je vous donnerai de quoi rem-

(1) Dans la cour du château ruiné s'élève un modeste manoir, où vient quelquefois le propriétaire dans la belle saison.

plir de pain la besace que vous portez sur l'épaule et qui me semble bien légère en ce moment.

— Ah dame ! mon bon Monsieur, personne ne sait ici l'histoire que vous me demandez ; seulement j'ai entendu sur Kerleau bien des choses qu'on croyait autrefois, mais que je n'ose vous conter, car vous m'appelleriez radoteuse ou vieille folle ; les beaux messieurs comme vous ne croient plus à rien, pas même au diable !

— Comment, ma bonne vieille, le diable a donc fait ici des siennes ! Oh ! contez-moi cela, je vous prie ; je suis très-curieux et je promets d'avance une foi entière à vos récits...

La mendiante alors s'assit tout près de moi sur un granit brisé, étendit son bâton d'aubépine vers l'angle du château, où, posée en cariatide, s'affaisse une statue de paysan aux cheveux longs, à large ceinture, et me dit avec un sourire aux lèvres :

— Savez-vous qui a placé là ce pauvre diable et quel nom injurieux les gens du pays lui donnent ?

— Hélas ! non, je ne sais rien de ces lieux, lui dis-je, et tout ce que vous allez me conter sera nouveau pour moi.

— Eh bien, dit la mendiante, quoique l'histoire soit un peu longue, je veux bien vous la dire, mais si vous en plaisantez, je me tais.

..... — « Quand les chrétiens gagnaient le ciel par la foi et les bonnes œuvres, Satan était bien forcé de s'ingénier de toutes les manières pour les faire tomber en tentation ; aussi le voyait-on alors parmi les hommes bien plus souvent que de nos jours, où il n'a pas besoin

de venir à nous, puisque de nous-mêmes nous allons à lui. Quoique le malin esprit se donnât bien du mal, ses ruses les mieux ourdies échouaient souvent près des cœurs simples, et dans ce lieu même, s'il a fait une victime, il a aussi échoué en faisant un heureux (pas volontairement, par exemple), comme vous allez le voir.....

Il y avait, en ce temps là, dans la commune d'Elven, un pauvre paysan veuf, nommé Billy, qui n'avait pour tout bien au monde qu'une jolie fille, la perle du pays, et qu'on nommait *la belle Jeannette* ; mais quoiqu'on fût alors bien moins avide d'argent qu'aujourd'hui, personne n'enviait le trésor du bonhomme, et les gars du pays, qui faisaient volontiers danser Jeannette, et lui disaient de beaux compliments, ne parlaient point de l'épouser.

— Ah ! si j'avais une bonne ferme, disait le pauvre Billy, je la ferais si bien valoir que ma fille serait bientôt recherchée par les plus hupés de nos gars ; mais avec un pauvre salaire de journalier à douze sous, comment mettre quelques petits liards de côté ?... Si tant seulement notre seigneur de Largoët voulait m'aider de quelques avances, je lui défricherais ses landes, et nous gagnerions tous deux à ce travail...

La faim, comme on dit, fait sortir le loup du bois, et le père Billy, ayant bien arrêté son projet dans sa tête, se rendit au château de Largoët, offrit à son seigneur d'être son tenancier et de mettre ses landes en bon rapport, s'il voulait le pourvoir de bonnes avances.

— Soit, dit le seigneur, je vais te donner cent écus, un

bon troupeau et les instruments qui te manquent, mais il faut qu'en trois ans tu aies planté, hayé et défriché tout le terrain qui s'étend derrière mon parc.

Heureux du marché, le bonhomme, qui ne doutait de rien, se mit de suite à la besogne. Avec les cent écus, il bâtit un logement pour sa fille et pour lui, et aussi une étable pour ses bêtes; avec cent écus dans ce temps là on mettait bien des pierres les unes sur les autres. Une fois logé, le bonhomme prit des valets et avec eux fossoya, ouvrit, sema un grand champ et vécut toute l'année d'emprunts; mais, à la fin de cette année, il se trouva plus pauvre qu'au commencement, car il avait des dettes et n'avait pas de grains. Le temps avait été contraire aux récoltes qu'il avait mal fumées, et les valets, peu nourris et pas payés, avaient quitté la tenue.

Un jour que le malheureux Billy creusait seul un fossé, et que la sueur au front et la fatigue aux reins, il se désolait sur son triste sort, il s'écria tout-à-coup en s'arrachant les cheveux : — Oui, pour un rien je m'donnerais au diable !!!

Aussitôt Satan parut et lui dit : — Maître, je suis à ton service. — Non pas, non pas, dit le bonhomme, j'aime mieux travailler seul. — Mais je serai ton valet, et sans gages ! — Oh ! que non, dit le paysan, tu ne donnes jamais rien pour rien, toi ! — Allons, dit Satan, ne jouons pas au plus fin et faisons marché.... J'ai pitié de toi, car je suis bon diable, vois-tu, et je te servirai pour rien pendant un an et un jour, à la seule condition que tu ne me laisseras jamais manquer d'ou-

vrage ; mais au premier chômage, je.... — Tu m'emporteras, n'est-ce pas ? dit le paysan, eh bien ! je refuse.... — Mais non, maître sot, dit Satan, tu ne me serais bon à rien toi, tandis qu'avec ta fille, qui est si jolie, je damnerais bien des chrétiens.... Moi, te donner ma fille, dit le bonhomme Billy, va-t-en maudit.... — Mais écoute donc au moins tout ce que je veux te dire, avant de rejeter ainsi un marché avantageux..... Si tu restes toujours dans la misère, ta fille ne trouvera pas à se marier..... — Eh bien ! qu'elle reste fille toute sa vie, ça m'est égal ! — Oh oui, ça t'est égal à toi, c'est possible, mais à elle !.... Elle fera comme tu viens de faire, elle se donnera au diable comme toi, et je t'assure que le cadeau sera accepté....

Le pauvre Billy se mit à réfléchir, et tout en se gratant l'oreille, il se disait intérieurement : — Tout d'même, il y a ici tant de besogne que je trouverai facilement à l'occuper pendant un an et un jour, et faudra qu'il soit b'en malin s'il parvient à faire tout ce que je l'i commanderai. — Eh b'en ! dit-il tout-à-coup, je.... — Tu refuses, dit Satan ? — Non, au contraire, j'accepte... — Alors, maître, que faut-il faire ? — Finis ce fossé, et moi je vais me reposer...

Tant qu'il y eut des talus à dresser, des landes à ouvrir ou à planter, des foin à faucher, des grains à battre, des charrois à faire, tout alla bien, et l'aisance arrivait au logis, car Satan se donnait un mal d'enfer ; mais après huit mois de labeurs incessants, il ne restait plus grand'chose à faire, et la crainte de ne plus rien trouver à commander à son maudit valet commençait

à tourmenter le bonhomme', qui ne regardait plus sa fille qu'en tremblant. Tous les jours et toutes les nuits il se creusait la tête pour inventer les moyens d'occuper la terrible activité de Satan. Il en perdait le boire et le manger, et de jour en jour on le voyait s'attrister et maigrir...

Mais tout-à-coup, de sombre et morose qu'il était, le père de Jeannette devint d'une gaité folle, et quand son valet vint lui demander de l'ouvrage, Billy, d'un air jovial, lui frappa sur l'épaule en lui disant : — Je suis très-content de toi, car tu travailles à merveille; aussi, pour te ménager, je veux te donner aujourd'hui un ouvrage qui n'est pas du tout fatigant. Va chercher le broc (1) et tu viendras me trouver dans la cour.

Pendant que Satan allait à l'écurie chercher la fourche à deux branches, le bonhomme se hâta de monter dans son grenier et de répandre de là, dans la cour, une grande pochée de mil, puis il se mit à la lucarne, et quand Satan revint : — Passe-moi tout ce mil avec ton broc, dit-il, pour que je le mette à mesure dans cette poche.

Le diable se mit à la tâche, plongea et replongea cent fois son broc dans le tas de mil sans réussir à en piquer un seul grain. — Cent diables la bouffique! s'écria-t-il en jurant; quel chien d'ouvrage m'as-tu donc donné là?... — Ah ça! mon garçon, dit le bonhomme, si tu ne veux pas faire ma besogne, tu peux chercher ailleurs une autre condition, car je ne veux pas nourrir

(1) Fourche à deux branches.

des fainéants, moi, entends-tu!... Oui, oui, j'entends, dit Satan furieux, je te quitte, mais un jour je me vengerai... et il disparut....

C'est alors qu'un seigneur étranger au pays, ayant acheté ces belles terres que le diable avait mises en valeur, fit bâtir le château de Kerleau, dont vous voyez les ruines, et c'est peu de temps après que le bonhomme Billy, devenu riche, trouva pour sa fille un bon parti et se décida à la marier.

Comme il était un peu vaniteux, il voulut donner des noces magnifiques et songea tout d'abord à se faire bien beau. Il acheta le drap le plus fin qu'il pût trouver, et choisit pour faire ses habits le tailleur le plus en renom dans toute la contrée.

Ce tailleur, nommé Nicolas, faisait son métier d'une manière que personne ne pouvait comprendre; on le voyait bien tailler, mais jamais on ne le voyait coudre; et pourtant les habits qu'on lui confiait étaient habilement confectionnés, solidement cousus et toujours remis au jour fixé. Dès qu'il avait pris mesure, il coupait le drap, déposait les morceaux dans une boîte, et puis s'en allait fumer et boire dans les cabarets. Les uns disaient qu'il était sorcier; les autres (et c'était le plus grand nombre) affirmaient qu'il était donné au diable.

Et, de fait, Nicolas s'était vendu à Satan. Celui-ci, sachant que le tailleur était mandé à Kerleau pour faire les habits de noces, vint le trouver, et lui dit : « J'ai à me venger du bonhomme Billy, et j'ai compté sur toi : il faut que tu me livres sa fille, ou il t'arrivera malheur à toi-même... Entends-tu bien, ivrogne?... — J'entends,

maître, répondit le tailleur; mais quand et comment te livrerai-je la belle Jeannette?— Je te laisse le choix des moyens; mais, puisque demain tu vas à Kerleau, demain il me faut Jeannette....»

Le lendemain donc, Nicolas était à Kerleau, et tailleur les habits, lorsque tout-à-coup il dit à Jeannette qui le regardait faire : « Ah ! dame ! par exemple, me v'la b'en pris ! J'ai oublié ma boîte à la maison, et je ne pourrai point finir ces habits pour les noces.— Oh ! qu'à ça ne tienne ! dit la jeune fille : je puis aller moi-même chercher vot'e boîte.— Tu es une brave fille, Jeannette, reprit le tailleur : tiens, voilà ma clé ; cours bien vite au bourg, et tu me rapporteras cette boîte, qui est sur mon établi, devant la fenêtre. Mais surtout donne-toi b'en garde de l'ouvrir, car il t'arriverait malheur.....— Non, non ; soyez tranquille, dit Jeannette, je ne l'ouvrirai pas... » et elle partit en courant.

Quand elle eut pris la boîte du tailleur, elle la mit sous son bras, et la porta bien soigneusement, sans même oser la regarder. Mais, tout en cheminant, elle entendait dedans de petits chuchotements, des rires singuliers, et des trépignements fort drôles....— C'est-i' étonnant, disait Jeannette, tout ce qu'on entend là dedans !... Si je regardais un peu par le trou de la serrure....? (Et elle ôta la clef.) Bath ! je ne vois rien : la boîte est doublée.... Si j'ouvrais..., rien qu'un p'tit?... Oh ! non : le tailleur m'a dit qu'il m'arriverait malheur.... Mais c'est peut-être b'en pour m'attraper qu'i'ma dit ça !... Nicolas est un rusé compère, qui ne veut pas qu'on sache son secret.... Pardi ! au bout du compte, qu'est-ce qu'i'

pourrait m'arriver donc, si je regardais un peu?... Si c'est une bête qu'est là dedans, ell'ne m'mangera toujours pas, car elle n'est pas b'en grosse.... » Et tout en jasant ainsi, Jeannette, qui se trouvait alors au milieu d'une grande pâture, entr'ouvrit doucement la boîte ; mais elle n'eut pas plutôt soulevé le couvercle qu'une nuée de petits nains, pas plus grands que le pouce, et tous coiffés d'un petit bonnet rouge, s'élancèrent dans la pâture, en se tenant tous en rond par la main, et se mirent à crier à tue-tête :

« *De l'ouvrage, maitresse ! de l'ouvrage !!....* »

Jeannette était demeurée toute sotte, et la bouche ouverte, à regarder danser tous ces petits nains. Mais à cette demande d'ouvrage, elle comprit qu'elle était perdue, si elle ne satisfaisait pas ces petits démons, et elle s'écria aussitôt :

« Allons ! petits bonnets rouges, arrachez-moi tous les genêts de cette pâture. »

Aussitôt les nains se mirent à tirer les brins de genêts, et la grande pâture fut dépouillée en un instant.

« De l'ouvrage, maitresse ; de l'ouvrage ! s'écrièrent-ils encore. — Eh bien, dit Jeannette, mettez en mulons tous ces brins de genêts..... » Et les petits nains firent un mulon haut comme un chêne.

« De l'ouvrage, maitresse ; de l'ouvrage !... reprirent-ils en chœur.— Voyons, mes petits hommes, dit Jeannette ; montez sur ce tas de genêts, et sautez, du haut en bas, dans la boîte !.... »

Les nains grimpèrent aussitôt sur le mulon et s'élancèrent lestement. Dès que le dernier eut fait son

saut, Jeannette ferma à double tour cette boîte infernale qu'elle courut bien vite remettre au tailleur.

Celui-ci rassembla tous les morceaux de drap taillé, et dans lesquels il avait planté des aiguilles et du fil, et ouvrit la boîte pour les donner à coudre à ses nains; mais à l'aspect de ses petits hommes qui tendaient à l'ouvrage leurs mains toutes vertes, il s'écria : — Qu'as-tu donc fait, Jeannette, que mes nains ont les mains si sales? — Ah! c'est que, dit la jeune fille, en courant bien fort pour revenir à Kerleau, la boîte m'est échappée; et les pauvres petits hommes sont tombés sur l'herbe; j'ai oublié, en les ramassant, de leur laver les mains. — Ah! Jeannette, Jeannette, dit le tailleur, tu es bien heureuse d'en être quitte, et je pourrai bien moi payer ta sottise! Laissez-donc, dit Jeannette, et puisque vos petits hommes sont à la besogne, venez va goûter notre cidre.

Tout le jour, pour noyer ses inquiétudes, Nicolas but comme un trou, et le soir venu, il eut grand'peine à regagner sa chambre. Là, il ouvrit sa boîte endiablée, et aussitôt tous les nains en sortirent en chantant comme toujours :

— *De l'ouvrage, maître, de l'ouvrage!*

— Engeance du diable, dit Nicolas, portez-moi dans la cour, j'ai besoin d'air, et mes jambes ne veulent plus me traîner.

Les nains alors le portèrent jusqu'au pied du château et se mirent encore à chanter en chœur :

— *De l'ouvrage, maître, de l'ouvrage!*

— Toujours la même chanson, dit Nicolas, dont

les yeux se fermaient; eh bien! ramassez en tas tous les graviers que les tailleurs de pierres ont détachés avec leurs marteaux.

Les petits bonnets rouges se répandirent sur-le-champ dans la cour, et mirent en tas tous les graviers qui s'y trouvaient; puis ils coururent chanter encore à Nicolas :

— *De l'ouvrage, maître, de l'ouvrage!*

Mais Nicolas ronflait et tout ce qu'il put dire, en s'éveillant à demi, fut un..... Allez au diable..... mal articulé.

A ces mots, les petits démons s'emparèrent du malheureux tailleur, le déposèrent dans le sable qu'ils avaient ramassé, le tournèrent, le retournèrent et le pétrirent si bien et si long-temps, que, pénétré de graviers jusqu'à la moelle des os, il devint pierre. Alors ils le plantèrent sous la tourelle, là où le seigneur de Kerleau comptait poser ses armes....

J'ai fini, monsieur, me dit la vieille mendiante, en se levant et en me tendant la main. — Tenez, lui dis-je, voilà mon aumône; mais avant de me quitter, dites-moi comment on nomme aujourd'hui le malheureux Nicolas. — On le nomme dans tout le pays Chi-Chi-Kerleau, répondit la vieille qui me souhaita la paix de Dieu et partit.

Je repris tout rêveur le chemin de Vannes, Eve, Pandore et Jeannette occupaient mes pensées.

CANCOËT.

J'avais franchi l'Ars, dans une course récente, et je suivais pédestrement la route de Rochefort à Saint-Gravé, sur la lisière de Lanveaux, lorsqu'en passant près du taillis de Cancoët, l'envie me prit de revoir les ruines d'un vieux dolmen caché dans ce taillis, qui touche à la forêt de Brambien.

Le soleil, au milieu de sa course, dardait de chauds rayons; j'étais fatigué et j'allai m'asseoir sur les débris du dolmen pour y respirer avec délice la douce lumière et l'air frais du taillis. A cette heure, tout était calme et silencieux autour de moi; les oiseaux dormaient sous la feuillée, les insectes avaient cessé de bruire, et sans les vagues et mystérieux soupirs qui m'arrivaient de la forêt voisine, ma pensée même allait s'éteindre, comme mes sens, dans un profond repos, quand la voix aigre et sonore du coq, interrompant brusquement le silence qui m'énervait, vint réveiller l'activité de mon âme et me remettre en mémoire une vieille histoire dont ces lieux furent le théâtre, et que je vais te raconter, si tu veux bien m'entendre.

— « Au château de Cancoët, aujourd'hui si triste et si désert, habitait jadis une noble et riche famille. Le souvenir, le nom même de cette famille sont éteints de nos jours (le rang et la fortune n'éternisent point les mémoires), mais les gens du pays parlent encore quelquefois d'une jeune fille qui servait dans ce château en qualité de femme de chambré de la dame. Cette jeune fille, nom-

mée Clémence, était aimée de tous, parce qu'elle était serviable pour tous, et quand les malheureux voulaient appeler sur leurs misères la bienfaisance des châtelains de Cancoët, ils s'adressaient à Clémence, qui savait si bien éveiller dans les cœurs la compassion et la charité, qu'aucune infortune ne restait sans secours.

Or, il advint un jour que cette bonne jeune fille, ordinairement gaie, rieuse même, tomba tout-à-coup dans un état de langueur et de tristesse extrême, sans qu'on pût découvrir le motif d'un changement d'humeur si subit. Elle maigrissait à vue d'œil, perdait sa fraîcheur et ses forces, et fut, en quelques jours, réduite au plus triste état.

Tous ceux qui la voyaient ainsi souffrir et s'éteindre, ses maîtres surtout, l'interrogeaient avec instance sur les motifs de son profond abattement, mais en vain; à toute sollicitation, Clémence rougissait et gardait le silence, ou, si elle répondait, elle assurait alors qu'elle n'avait rien, mais qu'elle se sentait mourir. Le médecin appelé à lui donner des soins ne comprenait rien lui-même à ce trouble profond dont la cause lui était cachée; mais il jugeait grave et peut-être mortelle une affection qui, en si peu de temps, avait produit dans cette jeune existence d'aussi effrayantes perturbations.

La cause de tant de souffrances n'était tenue si secrète par la pauvre Clémence que parce qu'elle la jugeait elle-même trop puérile pour oser l'avouer. Elle avait assez de sens pour apprécier la valeur d'un préjugé d'enfance; mais son esprit malade, qui, dans la crainte du ridicule, la condamnait au silence, avait changé sa

foi douteuse, en conviction profonde. Hélas ! les opinions et les croyances ont fait partout et en tout temps bien des victimes !.... Clémence croyait (et cette foi lui venait de sa mère) que le chant du coq, au coup de minuit, était une *signification* de mort dans l'année, et la pauvre jeune fille, dans une nuit d'insomnie, avait entendu, au même moment, cette heure et ce chant !....

De toutes les personnes qui témoignaient à Clémence de l'amitié et de l'intérêt, celle dont les soins lui plaisaient le plus, était la cuisinière du château. Cette brave femme, nommée Fanchon, portait à la pauvre fille un amour de mère, et tous les soirs, en la veillant, elle cherchait, par tous les moyens en son pouvoir, à dissiper les langueurs de cet esprit malade. Elle lui contait, pour charmer ses longues et pénibles insomnies, toutes les vieilles histoires qu'elle savait, et ces histoires, souvent pleines de gaieté, amenaient le sourire aux lèvres de Clémence.

Un soir que Fanchon, assise auprès du lit de la malade, lui contait encore des histoires pour la distraire, le coq du château se mit à chanter.... — Allons, dit Fanchon, v'là encore not'e coq qui folle ; on voit b'en qu'on est dans l's Avents.... Comment, dit Clémence, est-ce que les coqs follent dans les Avents ? — Pardi, j'crais b'en, dit Fanchon ; ils chantent alors à toute heure, sans rime ni bon sens, et c'est b'en ennuyeux pour moi, à présent que l'horloge de la cuisine est arrêtée.... Heureusement que ça va finir. — On va donc tuer le pauvre coq, demanda Clémence ? — Oh que non, répondit Fanchon, mais dame ! v'là que d'main je t'nons le der-

nièr dimanche de l'Avent, et not'e coq va se régler. — Es-tu bien sûre de ce que tu dis là, ma Fanchon. — Si j'en suis sûre, par exemp'e ! J'en mettrais ma main au feu !.... Tenez, écoutez cette histoire qui va vous montrer la chose :

— « Vous connaissez b'en, n'est-ce pas, ma bonne mam'selle, la maison des *Follets* qu'est dans la taille auprès du château ? — Non, ma bonne Fanchon, je ne la connais pas, à moins que tu ne veuilles parler du vieux dolmen que j'ai vu au milieu de cette taille. — Eh b'en, justement, mam'selle, c'est la maison des *Follets*, et c'est là qu'ils cachent leurs trésors. Tous les gens du pays savent b'en ça, et i'y en a joliment parmi eux qui voudraient fouiller l'endroit, mais i's n'osent pas, i's ont trop peur des *Follets*, qu'i' vaut mieux voir de b'en loin que de b'en près. Demandez à not'e jardinier T'huriau, il en a vu un lui qui sortait de la taille en filant sa quenouille, une quenouille qu'était b'en grosse comme mon bras et longue comme une perche. C'était la nuit, et i'faisait b'en noir, mais i'vit tout d'même sa grande barbe blanche qui pendait jusqu'à la ceinture, et sa queue noire qui frétillait sans cesse. Le follet portait sur sa tête une énorme jarre de Malensac qu'il alla remplir au ruisseau de la forêt de Brambien, et qu'il rapporta jusqu'à la taille, comme si de r'en n'était.... Ça fait peur tout d'même, quand on y pense, d'avoir des voisins comme ça ; n'est-ce pas, mam'selle ? — Continue, ma bonne Fanchon, dit la malade. — Eh b'en, pour en revenir à mon histoire, reprit la cuisinière, v'là qu'un garçon meunier de la rivière d'Ars, qu'était ladre

comme un vieux richard, mit dans sa tête qu'i' s'rait p'us fin que l's aut'es, et qu'i' dénicherait les trésors des follets de Cancoët. I' alla trouver un vieux sorcier de Peillac, qu'il consulta pour un écu, afin de savoir l'heure où les follets sortaient de leurs maisons et l'heure à laquelle i' s'y rentraient. Le vieux sorcier lui apprit que les follets étaient toujours dehors la nuit entre les deux chants du coq.

Sur ce, v'là mon garçon meunier qui, une belle nuit qu'i' pleuvait, prend su' son épaule une pioche et une bêche, et dans sa main un bon falot, et puis court à la taille de Cancoët, où il arrive après le premier chant du coq. Aussitôt i' s'en va bravement à la maison des follets et là, se met à piocher et à bêcher de tout son cœur.... i' y avait b'en une bonne heure qu'i' travaillait comme un malheureux, quand tout-à-coup le coq se mit à chanter, et v'là tous les follets d'arriver comme le vent... i' s'met à s'encourir à toute jambe, mais les follets qui courraient b'en mieux qu'lui, le rattrapent et lui tordent le cou!... le pauvre garçon meunier n'avait pas songé qu'on était dans l's Avents, et que, dans ce temps là, les coqs affolent.... »

— Je voudrais te croire, ma bonne Fanchon, dit Clémence, mais il n'y a rien de vrai dans ton contel !
— Comment, n'y a rien d'vrai, qu'vous dites, m'am-sellé ! ah b'en par exemp'è, puisque vous n'voulez pas croire mon histoire, j'vas vous en conter une autre qu'i' faudra b'en qu'vous croyez, car c'est le grand Renaud, not'e fendeur de bois, qui m'la dite lui-même, et c'est à lui qu'elle est arrivée.....

— « Renaud, qui demeure aujourd'hui en Saint-Gravé, habitait, avant d'ê'te veuf, la Ville-au-Dy, en Malansac. Il avait quat'e enfants, et c'était une b'en lourde charge pour lui qui n'gagnait que sa nourriture et six sous par jour. Dans le même village, et presqu'en face de lui, demeurait un aut'e journalier qui ne se tuait point à la besogne, et qui pourtant semblait b'en p'us à l'aise, quoiqu'i' n'gagnât pas pus de six sous, comme lui, et qu'il eût un enfant de plus que lui. Ce journalier s'appelait Simon.

Renaud n'était ni jaloux ni méchant ; mais tout d'même i'n' pouvait pas s'empêcher de penser su' son voisin des choses qu'i' n'osait pas dire à d'aut'es qu'à sa femme qu'était une fine mouche, la pauv'e défunte ! — N'y a pas de Dieu possible, disait la bonne commère, faut qu'y ait que'qu'anguille sous roche... oh, j'aurai ça, b'en sûr!... Faut pas songer à faire jaser Simon, il est trop malin, lui; mais sa femme, qu'est la bête du bon Dieu, se laissera facilement tirer les vers du nez, si el' sait que'qu'chose....

Un jour donc, armée d'un vieux sabot, la femme de Renaud s'en fut chez sa voisine pour y chercher du feu, et, la trouvant seule, elle jugea l'occasion favorable pour la faire parler...

— Ah ! bonjour, ma commère, lui dit-elle, n'est-ce pas, Dieu m'pardonne, du beau lin que vous filez là ! j'n'ons pas tant d'bonheur que ça, nous, et j'avons d'la peine assez à nous fournir du failli chanvre. — Ah dame ! ma voisine ; dit la mère Simon, ç'a n'm'é-

comme un vieux richard, mit dans sa tête qu'i' s'rait p'us fin que l's aut'es, et qu'i' dénicherait les trésors des follets de Cancoët. I' alla trouver un vieux sorcier de Peillac, qu'il consulta pour un écu, afin de savoir l'heure où les follets sortaient de leurs maisons et l'heure à laquelle i' s'y rentraient. Le vieux sorcier lui apprit que les follets étaient toujours dehors la nuit entre les deux chants du coq.

Sur ce, v'là mon garçon meunier qui, une belle nuit qu'i' pleuvait, prend su' son épaule une pioche et une bêche, et dans sa main un bon falot, et puis court à la taille de Cancoët, où il arrive après le premier chant du coq. Aussitôt i' s'en va bravement à la maison des follets et là, se met à piocher et à bêcher de tout son cœur.... i' y avait b'en une bonne heure qu'i' travaillait comme un malheureux, quand tout-à-coup le coq se mit à chanter, et v'là tous les follets d'arriver comme le vent... i s'met à s'encourrir à toute jambe, mais les follets qui courraient b'en mieux qu'lui, le rattrapent et lui tordent le cou!... le pauvre garçon meunier n'avait pas songé qu'on était dans l's Avents, et que, dans ce temps là, les coqs affolent.... »

— Je voudrais te croire, ma bonne Fanchon, dit Clémence, mais il n'y a rien de vrai dans ton conte! — Comment, n'y a rien d'vrai, qu'vous dites, m'am'selle! ah b'en par exemp'e, puisque vous n'voulez pas croire mon histoire, j'vas vous en conter une autre qu'i' faudra b'en qu'vous croyez, car c'est le grand Renaud, not'e fendeur de bois, qui m'la dite lui-même, et c'est à lui qu'elle est arrivée.....

— « Renaud, qui demeure aujourd'hui en Saint-Gravé, habitait, avant d'ê'te veuf, la Ville-au-Dy, en Malansac. Il avait quat'e enfants, et c'était une b'en lourde charge pour lui qui n'gagnait que sa nourriture et six sous par jour. Dans le même village, et presque en face de lui, demeurait un aut'e journalier qui ne se tuait point à la besogne, et qui pourtant semblait b'en p'us à l'aise, quoiqu'i' n'gagnât pas pus de six sous, comme lui, et qu'il eût un enfant de plus que lui. Ce journalier s'appelait Simon.

Renaud n'était ni jaloux ni méchant; mais tout d'même i'n' pouvait pas s'empêcher de penser su' son voisin des choses qu'i' n'osait pas dire à d'aut'es qu'à sa femme qu'était une fine mouche, la pauv'e défunte! — N'y a pas de Dieu possible, disait la bonne commère, faut qu'y ait que'qu'anguille sous roche... oh, j'aurai ça, b'en sûr!... Faut pas songer à faire jaser Simon, il est trop malin, lui; mais sa femme, qu'est la bête du bon Dieu, se laissera facilement tirer les vers du nez, si el' sait que'qu'chose....

Un jour donc, armée d'un vieux sabot, la femme de Renaud s'en fut chez sa voisine pour y chercher du feu, et, la trouvant seule, elle jugea l'occasion favorable pour la faire parler...

— Ah! bonjour, ma commère, lui dit-elle, n'est-ce pas, Dieu m'pardonne, du beau lin que vous filez là! j'n'ons pas tant d'bonheur que ça, nous, et j'avons d'la peine assez à nous fournir du failli chanvre. — Ah dame! ma voisine, dit la mère Simon, ç'a n'm'é-

tonne pas, c'est qu'vous n'ez pas d'secret vous, donc! Comment, reprit la femme de Renaud, vous t'nèz un secret pour avoir de l'argent! contez-moi donc ça, ma commère, vous qu'êtes si bonne! faut avoir pitié des pauv'es gens, voyez-vous, et vous s'ez b'en qu'j'avons b'en du mal à nous tirer... Allons, mère Simon, vous ne pouvez pas refuser de nous sortir de peine, ça s'rait une bonne œuv'e de vot'e part... — J'voudrais b'en vous aider, ma pauv'e voisine, fit la mère Simon, mais j'nose pas, car si seulement mon mari savait que j'vous ai parlé d'son secret, i'm'ferait une vie, uhe vie que n'y aurait pas moyen d'durer. — N'craignez rien, mère Simon, c'est pas moi qu'irai le lui dire, allez; j'amaïs personne ne saura c'que vous allez m'conter. — Eh b'en, ma voisine, dit la femme à Simon, c'est avec les sorciers que mon homme gagne de l'argent. Tous les vendredis, la nuit, ent'e les deux chants du coq, i' va à l'assemblée des sorciers qui s'tient dans une grande pâture à genêts, et là, i's'disent les uns aux aut'es tous l's endroits où il y a d'l'argent caché ou perdu. Dans la s'maine, mon homme va déterrer l'argent dont il a appris la cachette, et aujourd'hui même il est en Caden pour ça et ne reviendra que d'main. — Mais comment donc ma bonne voisine, demanda la femme de Renaud, s'y prend vot'e mari pour arriver où sont les sorciers? — Ah dame, si j'vous conte ça, vous irez l'bayarder et ça m'f'rait arriver d'la peine, — non, non, b'en sûr, ma commère, j'n'en dirai rien à âme qui vive, aussi vrai comme j'm'appelle Julotte! — Eh bien, tous les vendredis donc, mon

homme prend son bâton d'genêt qu'est ensorcelé, i' monte dessus; et puis i' dit trois fois :

Par dessus mare' et buissons,
Dans la pâture où l's aut'es sont.....

et son bâton l'emporte là ousque sont les sorciers.

— Oh ! mère Simon, si vous étiez une bonne femme, vous m'préteriez vot'e bâton de g'nêt rien qu'pour un jour; c'est aujourd'hui vendredi, et puisque vot'e mari ne doit rentrer que d'main, i'n'saura pas; et vous pouvez nous faire tant d'bien ! Ah ! si mon pauvre homme pouvait au moins apprendre une bonne cache avec les sorciers, j'sérions-t-i' heureux !

A force de calineries et de prières, la femme de Renaud obtint enfin le bienheureux bâton, et, rentrée chez elle, elle le donna à son mari, qui, dans la nuit, monta dessus et partit.

Malheureusement pour lui, il avait mal répété les paroles que sa femme lui avait apprises, et il avait dit trois fois :

A travers mare' et buissons,
Dans la pâture où l's aut'es sont.....

Et le bâton l'avait trainé dans toutes les mares, l'avait fait passer à travers les haies, et, quand il arriva enfin à la pâture, il était mouillé, crotté comme un barbet, meurtri et écorché comme saint Barthélemy. Pour com'b'e de malheur, i'n'trouva p'us les sorciers au rendez-vous, car il avait perdu b'en du temps dans les accidents de la route, et comme on était dans l's Avents, les coqs avaient chanté b'en des fois pendant la course du pauv'e Renaud. »

— Ah! mon Dieu, s'écria en cet instant Clémence, minuit sonne, et voilà encore notre malheureux coq qui chante! J'en mourrai, c'est sûr!!!... — Comment, mam'selle, c'est donc ça qui vous rend malade! mais vous savez b'en que nous somme' en Avent, et que les coqs n'ont pu d'heures pour chanter... et puis, dans l'saut'es temps, quand un coq chante juste à minuit, c'est la mort du mait'e ou d'la maîtresse de la maison qu'il annonce, mais c'est pas celle des domestiques, dame! — Ah! si je pouvais te croire, ma bonne Fanchon, je serais sauvée, car c'est cette idée qui me tue! — Eh b'en ma chère mam'selle, faut vous guérir, c'est b'en facile, vous pouvez demander à qui vous voudrez, et tout l'monde vous dira qu'les coqs sont fous dans l's Avents...

Enfin, convaincue de cette *vérité*, Clémence ne tarda pas à se rétablir, à la grande joie de tous ceux qui connaissaient la bonté de son cœur... »

Chacun ici bas, mon bon Charles, caresse ses erreurs et y tient. Quant à moi, si l'amitié, comme l'a dit un esprit chagrin, est une erreur de cœur, je veux la conserver toujours, dussé-je en mourir!

KERNASCLEDEN.

Par une belle et chaude journée de juin, j'étais, en 1856, à Plouay, quand le désir me prit de revoir, une fois encore, la charmante chapelle de Kernascleden, que j'aime comme on aime un merveilleux bijou.

J'avais, pour m'y rendre, trois grandes lieues à faire pédestrement; mais quoique j'eusse à franchir deux fois cette distance en un jour, je n'hésitai pas; car, du Pont-Neuf à Pont-Callek, le chemin est si facile, si frais, si ombré, qu'on éprouve, en été surtout, moins de fatigue que de plaisir à le suivre pendant plus d'une heure.

Je ne te dirai point, mon ami, tout le charme que j'ai éprouvé à parcourir cet étroit chemin qui, tracé sur les vertes pelouses d'une épaisse forêt, serpente au bord du Scorff, dont les eaux grondent ou murmurent sur les rochers de son lit. Je ne te dirai point le site délicieux de Pont-Callek, où s'élève, au milieu des fleurs et des ruines, un château qui n'a rien de monumental, mais d'où le regard embrasse un horizon vert, sur les grands bois, un horizon bleu sur les vastes étangs; je craindrais d'égarer ta pensée ou de fatiguer ton attention, avant d'avoir atteint le but de mon excursion et de t'avoir mis en présence du joyau de granit qu'un Rohan a jeté au désert de Saint-Caradec.

J'avoue, mon bon Charles, ma complète impuissance à te rendre les beautés et les grâces de cette petite chapelle de Kernascleden qui a demandé vingt-et-une années de rudes labeurs pour atteindre à toute sa perfection (1). Ma plume ne saurait te rendre tout ce qui m'a charmé dans sa tour fleurie qui, de sa corbeille à jour, s'élance vers le ciel; dans ses flamboyantes rosaces, riches des plus délicieux détails; dans ses niches,

(1) De 1443 à 1464.

veuves de statues, mais si délicatement brodées; dans ses voûtes à pendentifs ornées de peintures à fresque; dans ses clochetons entassés comme des fleurs, et dans les élégants rinceaux si gracieusement fouillés sur les contours de ses portails. Mais, au lieu d'une fastidieuse description, laisse-moi placer ici quelques légendes recueillies dans la contrée et qui te diront mieux que je ne pourrais le dire tout ce qu'a de perfection ce petit monument dont les beautés sont appréciées même par les hommes les plus grossiers, les moins susceptibles d'admiration pour les merveilles des arts.

— Quand Alain de Rohan ordonna l'édification de cette chapelle qu'il voulait dédier à la Vierge Marie, il n'y avait pas au pays une seule habitation, et les ouvriers, réunis en grand nombre, ne pouvaient qu'avec bien de la peine se procurer les choses nécessaires à la vie; aussi beaucoup d'entre eux abandonnaient les travaux déjà commencés. Cet abandon mettait l'architecte au désespoir; il avait promis au duc un chef-d'œuvre, et la perte de ses meilleurs ouvriers rendait impossible la réalisation de sa promesse.

Un soir qu'il errait aux bords du Scorff, livré aux plus sombres pensées, un jeune pâtre qui conduisait une belle vache se présenta devant lui et lui dit : — Vous êtes bien triste, maître! Eh bien! consolez-vous, je viens dissiper vos chagrins, dont je connais la cause. Prenez cette vache, conduisez-la à Kernascleden et les ouvriers ne vous quitteront plus, car elle leur donnera ce qui leur manque... — Comment, dit l'architecte surpris, est-ce qu'une seule vache pourra fournir du lait à

trois cents ouvriers? — Si vous avez la foi, dit le jeune pâtre, elle en pourra fournir à trois mille!.... Et, mettant aux mains de l'architecte la corde qui liait la vache, il disparut.....

Depuis ce jour, les ouvriers ne manquèrent plus à l'œuvre, et plus ils furent nombreux, plus la vache donna de lait, de beurre et de fromage.

— Un jour qu'on s'occupait de placer la charpente du toit qui devait couvrir l'édifice, un jeune ouvrier vint offrir ses services. — A quoi es-tu propre, demanda l'architecte? — A tout, maître, répondit l'ouvrier. — Quoiqu'il y ait dans ta réponse orgueil ou folie, dit l'architecte, je veux mettre à l'épreuve un si vaste mérite : va donc au chantier, et fais-nous les chevilles dont nous avons besoin en ce moment...

Le lendemain, l'architecte se rendit au chantier, et chercha partout, mais en vain, l'ouvrier qu'il y avait admis la veille; seulement, à la place où il avait travaillé, s'élevait un énorme tas de chevilles, toutes de la même grosseur. — Qu'on essaie, dit l'architecte, ces chevilles, dont le nombre est malheureusement plus grand que le choix...

Oh! double prodige! ces chevilles s'accommodèrent aux dimensions de tous les trous, et suffirent à toute la charpente!

— Enfin, quand la chapelle fut entièrement terminée, le duc Alain de Rohan voulut donner une fête aux ouvriers qui avaient concouru à son édification, et les réunit tous en un joyeux festin qu'il présida lui-même. Il combla d'éloges l'architecte, et daigna lever son verre

à la santé et à la gloire de ce maître dont l'œuvre était si parfaite.

Jaloux de tant d'honneurs et de tant d'éloges, le maître maçon prit alors la parole, et, tout en admettant la beauté de l'édifice, en nia la perfection. Il soutint qu'une pierre au moins n'était pas à sa place..... Sans répondre un seul mot, l'architecte se leva de table, prit une bouteille et un verre, puis, montant au balcon de la tour et remplissant son verre, il dit : — Si, dans tout l'édifice qui vient d'être achevé, il existe une seule pierre qui ne soit pas à sa place, que cet édifice s'affaisse et tombe comme va tomber et se briser mon verre !.... A ces mots, le maître architecte lança dans l'espace le verre qu'il tenait en main ; mais ce verre arriva doucement à terre, sans même qu'une goutte du vin qu'il contenait se répandit au dehors !!!

Ici je m'arrête, mon cher ami ; mon bavardage finirait par te fatiguer, et d'ailleurs les longs ouvrages me font peur. Cependant, avant de déposer la plume, je tiens à te dire pourquoi je t'ai servi des contes et pourquoi je vais te donner des chansons, quand tu me demandais une étude de mœurs.—Pour te faire connaître le Morbihan et te mettre en rapport avec les hommes qui l'habitent, j'avais deux voies ouvertes à mon choix, la grande route et le chemin de traverse.

Je pouvais, comme le font les historiens et les moralistes, comme le font aussi les pédants, t'imposer mes

opinions, te placer à mon point de vue et te faire voir par mes yeux. C'était la grande route, facile à parcourir sans fatigue peut-être, mais non sans ennui.

J'ai préféré le chemin de traverse et je t'ai conduit dans nos chapelles ; je t'ai introduit dans nos châteaux ; je t'ai fait assister aux veillées de nos villages, aux causeries de nos cabarets ; je t'ai promené sur les rives de l'Oust et de l'Aff, grandes artères du pays *galo* ; je t'ai fait errer sur les bords accidentés du Blavet et du Scorff qui coulent au pays *breton*, et j'ai fait jaser et chanter pour toi les paysans à *braies* et les paysans à *chausses* (1). Maintenant que tu as tout vu et tout entendu, tu peux juger, avec plus de raison et moins de passion que je ne le fais moi-même, les hommes et les choses du Morbihan, qui me touchent de trop près pour me laisser toute ma liberté.

Lis avec quelque attention *Quinipily*, *Béléan* et *Kernascleden*, tu y trouveras le *Breton* toujours sérieux, réservé, convaincu. Le *Galo* se montre jovial, satirique et bavard dans *Saint-Maudé*, la *contrée de Sérent* et le *sorcier de Loyat*. Enfin, *L'auberge de Saint-Louis*, *Kerleau*, et le *plus grand saint du Paradis* offrent à ton étude un type mixte, le *Galo-Breton*, formé par la réaction, l'une sur l'autre, des deux races qui se touchent dans le Morbihan.

Après m'avoir lu, il te restera, si tu veux compléter tes connaissances et tes études sur la Bretagne, à com-

(1) Les *braies* comme les *chausses* sont des culottes qui diffèrent par la forme.

parer les Morbihannais aux paysans du Finistère, qui ne sont pas *plus*, mais qui sont *autrement* Bretons qu'eux. Lis alors les *Récits bretons* que vient de publier à Vannes M. Dulaurens de la Barre, qui, comme moi, étudie les mœurs dans les légendes. Nos deux ouvrages se complètent et reproduisent un passé et un présent sans avenir; car, à coup sûr, la vapeur et les chemins de fer doivent avant peu modifier profondément nos idées, nos croyances et nos vieilles coutumes.

Mais ces puissants modificateurs n'altéreront en rien l'affection que je porte à mon pays et celle que j'ai vouée à mon cher de Kerhallet.

FOUQUET,

Docteur en médecine.

Vannes, le 15 mai 1857.

DEUXIÈME PARTIE.

CHANSONS POPULAIRES.

J'ai peu chanté dans ma jeunesse, non par vertu, mais par impuissance. En revanche, j'ai beaucoup dansé. Ne prends pas l'aveu que je te fais pour l'expression d'un remords, car si la danse est un péché, ce péché, dont je m'abstiens depuis plus de vingt ans, doit m'être complètement remis, et il est plus que probable que je ne retomberai pas en faute à cet égard. Mais, enfin, j'ai beaucoup dansé, de bien des manières et dans bien des lieux. J'ai dansé en Europe, en Afrique et en Amérique; j'ai dansé au son du piano, du violon, du tambourin, du bénigueux et du tamtam. J'ai valsé, j'ai galoppé, j'ai contredansé dans les salons, sous les tentes, sur les gazons et sur le pont d'un vaisseau.

Eh bien! de toutes ces danses, la seule qui m'ait laissé d'agréables souvenirs, c'est la ronde sautée sur l'herbe à la voix... Et ne vas pas croire que ce soit l'en-train de cette danse, le laisser-aller des danseurs, la douceur du tapis, la simplicité de la mise en scène,

qui l'ont ainsi recommandée à ma mémoire : tu te tromperais, mon bon Charles. Mais le souvenir qui me charme encore et que mon esprit caresse toujours, c'est celui des chansons populaires aux gais et piquants refrains qui redisent, avec tant d'originalité, les histoires héroïques ou gracieuses, les sentiments tendres ou légers, les bizarreries de l'amour, les accidents de l'hymen et les récits naïfs ou burlesquement joyeux des hommes simples et des commères malicieuses.

Quand j'habitais Josselin, de 1855 à 1859, il y a de cela bien long-temps, comme tu vois, la société bourgeoise se réunissait, dans la belle saison, tous les jeudis et tous les dimanches, sur la promenade publique, pour se rendre de là, tantôt dans un champ, tantôt dans une prairie, où les mamans s'asseyaient pour causer, tandis que, sous leurs yeux, leurs fils et leurs filles dansaient gaiement sur les gazons. Il n'y avait point là d'orchestre, et, partant, point de valse, de hongroise ni de contredanse; mais comme on sautait aux chansons les rondes et les bals bretons !...

Ma mémoire fidèle a retenu quelques-uns de ces chants populaires que je vais te donner ici sans choix, avec toutes les altérations qu'ils ont subies en passant de bouche en bouche et de génération en génération. Sans doute, beaucoup de ces chansons galaises n'ont, aux yeux même de ceux qui les chantent, d'autre mérite que celui d'être gaies et dansantes; mais, pour toi, mon cher ami, elles auront, j'en suis sûr, un mérite plus grand, c'est celui d'être des fruits du pays d'autant plus savoureux qu'ils sont un peu sauvages.

LA SEMAINE BIEN REMPLIE.

1^{er} COUPLET.

Dimanch' je fus à l'assemblée, *bis.*
Là comme je fus regardée;
Ah ! que j'suis malheureuse !
Gai ! je m'consolerai !

2^e COUPLET.

Là comme je fus regardée, *bis.*
Le lundi je fus demandée;
Ah ! que j'suis, etc.....

3^e COUPLET.

Le lundi je fus demandée, *bis.*
Le mardi je fus accordée;
Ah ! que j'suis.....

4^e COUPLET.

Le mardi je fus accordée, *bis.*
Le mercredi j'fus fiancée;
Ah ! que j'suis.....

5^e COUPLET.

Le mercredi j'fus fiancée, *bis.*
Le jeudi je fus mariée;
Ah ! que j'suis.....

6^e COUPLET.

Le jeudi je fus mariée, *bis.*
Le vendredi j'fus bâtonnée;
Ah ! que j'suis.....

7^e COUPLET.

Le vendredi j'fus bâtonnée, *bis.*
Le samedi j'fus divorcée;
Ah ! que j'suis.....

8^e COUPLET.

Le samedi j'fus divorcée, *bis.*
Et v'la ma semaine bien passée;
Ah ! que j'suis.....

CE QUE VALENT LES HOMMES.

1^{er} COUPLET.

Là haut, là bas, sous la coudrette,
Oh ! ah ! ah ! mariez-vous !
Il est un cavalier honnête;
Mariez-vous, jeune fillette,
Mariez-vous !

2^e COUPLET.

Il est un cavalier honnête,
Oh ! ah ! ah ! mariez-vous !
Qui dit que je suis sa conquête;
Mariez-vous, jeune fillette,
Mariez-vous !

3^e COUPLET.

Qui dit que je suis sa conquête,
Oh ! ah ! ah ! mariez-vous !
Je ne le suis ni ne l'veux être ;
Mariez-vous, jeune fillette,
Mariez-vous !

4^e COUPLET.

Je ne le suis ni ne l'veux être,
Oh ! ah ! ah ! mariez-vous !
J'aimerais mieux être nonnette ;
Mariez-vous, jeune fillette,
Mariez-vous !

5^e COUPLET.

J'aimerais mieux être nonnette,
Oh ! ah ! ah ! mariez-vous !
Que d'être à ces hommes sujette ;
Mariez-vous ! jeune fillette,
Mariez-vous !

6^e COUPLET.

Que d'être à ces hommes sujette,
Oh ! ah ! ah ! mariez-vous !
A marier ils sont honnêtes ;
Mariez-vous, jeune fillette,
Mariez-vous !

7^e COUPLET.

A marier ils sont honnêtes,
Oh ! ah ! ah ! mariez-vous !
Mais mariés ils sont les maîtres ;
Mariez-vous, jeune fillette,
Mariez-vous !

8^e COUPLET.

Mais mariés ils sont les maîtres,
Oh ! ah ! ah ! mariez-vous !
Et font à leurs diables de têtes ;
Mariez-vous, jeune fillette,
Mariez-vous !

UNE FILLE AVISÉE.

1^{er} COUPLET.

Quand j'étais jeun' j'étais genti',
Zeste, zeste, zeste oui ;
J'avais des amants à choisi',
Zeste, zeste, zeste vère,
Je n'ai plus d'amourette,
Encore bien moins de soucis.

2^e COUPLET.

J'avais des amants à choisi',
Zeste, zeste, zeste oui ;
J'avais le père, j'avais le fils,
Zeste, zeste, zeste vère, etc.

3^e COUPLET.

J'avais le père, j'avais le fils,
Zeste, zeste, zeste oui ;
Je pris le père, j'laissais le fils,
Zeste, zeste.....

4^e COUPLET.

Je pris le père, j'laissais le fils,
Zeste, zeste, zeste oui ;
Pour un p'tit d'argent que j'ai vu,
Zeste, zeste.....

5^e COUPLET.

Pour un p'tit d'argent que j'ai vu,
Zeste, zeste, zeste oui ;
Je voudrais qu'il vint un édit,
Zeste, zeste.....

6^e COUPLET.

Je voudrais qu'il vint un édit,
Zeste, zeste, zeste oui ;
D'écortcher tous les vieux mari',
Zeste, zeste.....

7^e COUPLET.

D'écortcher tous les vieux mari',
Zeste, zeste, zeste oui ;
Après le père, j'prendrais le fils,
Zeste, zeste, zeste vère
Je n'ai plus d'amourette,
Encore bien moins de soucis.

LE DUC DE KERVOISY.

1^{er} COUPLET.

— Bonjour Madame, où est votre mari ? *bis.*
— Il est en guerre, que n'y puiss'-t-y mourir...
Le ducque du Maine, le ducque de Kervoisy.

2^e COUPLET.

Il est en guerre, que n'y puiss'-t-y mourir... *bis.*
Et's-vous son frère, son parent, son ami ?
Le ducque du Maine, le ducque de Kervoisy.

3^e COUPLET.

Et's-vous son frère, son parent, son ami ? *bis.*
— Non, non, Madame, je suis votre mari...
Le ducque du Maine, le ducque de Kervoisy.

4^e COUPLET.

Non, non, Madame, je suis votre mari... *bis.*
— Oh ! sainte Vierge, quell' parole ai-je dit !
Le ducque du Maine, le ducque de Kervoisy.

5^e COUPLET.

Oh ! sainte Vierge, quell' parole ai-je dit ! *bis.*
Prenez vot' sabre et me tuez ici....
Le ducque du Maine, le ducque de Kervoisy.

6^e COUPLET.

Prenez vot' sabre et me tuez ici.... *bis.*
— Non, non, Madame, je n'en ai point souci ;
Le ducque du Maine, le ducque de Kervoisy.

7^e COUPLET.

Non, non, Madame, je n'en ai point souci. *bis.*
La prit, l'embrasse, dans son carrosse la mit :
Le ducque du Maine, le ducque de Kervoisy.

8^e COUPLET.

La prit, l'embrasse, dans son carrosse la mit ; *bis.*
Hors de la ville, la tête il lui tranchit...
Le ducque du Maine, le ducque de Kervoisy.

9^e COUPLET.

Hors de la ville, la tête il lui tranchit... *bis.*
Sonnez trompett's, hautbois et violons,
Madame est morte, j'en sais b'en la raison.

LES GARS DE LOCMINÉ.

REFRAIN.

Sont, sont, sont les gars de Locminé,
Qu'ont de la maillette, sens dessus dessous... gai !
Sont, sont, sont les gars de Locminé,
Qu'ont de la maillette dessous leurs souliers.

1^{er} COUPLET.

Mon père et ma mère de Lyon ils sont ; *bis.*
Ils sont en promesse qu'ils me marieront,
Gai !... sont, sont, etc.....

2^e COUPLET.

Ils sont en promesse qu'ils me marieront ; *bis.*
S'ils ne me marient, ils s'en repentiront.
Gai !... sont, sont, etc.....

3^e COUPLET.

S'ils ne me marient, ils s'en repentiront ; *bis.*
Je vend'rai ma terre sillon à sillon.
Gai !... sont, sont, etc.....

4^e COUPLET.

Je vend'rai ma terre sillon à sillon, *bis.*
Au dernier sillon je f'rai bâtir maison.
Gai !... sont, sont, etc.....

5^e COUPLET.

Au dernier sillon je f'rai bâtir maison, *bis.*
Je la f'rai si haute que tous la verront.
Gai !... sont, sont, etc.....

6^e COUPLET.

Je la f'rai si haute que tous la verront, *bis.*
Et si le roi passe, nous le logerons.
Gai !... sont, sont, etc.....

LA FILLE A MARIER.

1^{er} COUPLET.

Ne pleurez pas belle Fanchon, }
Vous serez mariée, } *bis.*
Vous serez mariée,
Dondaine, dondon,
Vous serez mariée... don !

2^e COUPLET.

Oh ! le plus beau de nos soldats }
Qui soit dedans l'armée, } *bis.*
Qui soit dedans l'armée,
Dondaine, dondon,
Qui soit dedans l'armée... don !

3^e COUPLET.

De vos soldats je ne veux pas, }
Je veux un capitaine, } *bis.*
Je veux un capitaine,
Dondaine, dondon,
Je veux un capitaine... don !

4^e COUPLET.

Un capitaine tu n'auras pas, }
Tu n'es pas demoiselle, } *bis.*
Tu n'es pas demoiselle,
Dondaine, dondon,
Tu n'es pas demoiselle... don !

5^e COUPLET.

Si demoiselle je ne suis pas, }
J'ai le moyen de l'être, } *bis.*
J'ai le moyen de l'être,
Dondaine, dondon,
J'ai le moyen de l'être... don !

6^e COUPLET.

J'aimon pèr' qui fait des sabots }
Ma mère des écuellles, } *bis.*
Ma mère des écuellles,
Dondaine, dondon,
Ma mère des écuellles... don !

7^e COUPLET.

J'ai un petit cheval gris }
Qui va comm' l'hirondelle, } *bis.*
Qui va comm' l'hirondelle,
Dondaine, dondon,
Qui va comm' l'hirondelle... don !

8^e COUPLET.

Il a bien passé la forêt }
Sans donner coup de verge, } *bis.*
Sans donner coup de verge,
Dondaine, dondon,
Sans donner coup de verge... don !

9^e COUPLET.

Il a bien franchi le ruisseau, }
Sans mouiller la semelle, } *bis.*
Sans mouiller la semelle,
Dondaine, dondon,
Sans mouiller la semelle... don !

10^e COUPLET.

Et un petit cœur d'or que j'ai, }
Qui vient de La Rochelle, } *bis.*
Qui vient de La Rochelle,
Dondaine, dondon,
Qui vient de La Rochelle... don !

AU DIABLE LA MÉDECINE.

1^{er} COUPLET.

Magdelon s'est éniivrée
De cinq à six pots de vin.
Magdelon est bien malade,
Il lui faut le médecin.
Tin, tin, terlintintaine,
Tin, tin, terlintintin.

2^e COUPLET.

Magdelon est bien malade,
Il lui faut le médecin.
Le médecin lui ordonne
De ne plus boire de vin.
Tin, tin, etc.....

3^e COUPLET.

Le médecin lui ordonne
De ne plus boire de vin.
— J'en ai bu toute la vie,
J'en boirai jusqu'à la fin.
Tin, tin, etc.....

4^e COUPLET.

J'en ai bu toute la vie,
bis. J'en boirai jusqu'à la fin. *bis.*
Au diable la médecine,
Maudit soit le médecin.
Tin, tin, etc.....

5^e COUPLET.

Au diable la médecine,
Maudit soit le médecin. *bis.*
bis. Si je meurs, que l'on m'enterre
Dans la cave où est le vin.
Tin, tin, etc.....

6^e COUPLET.

Si je meurs, que l'on m'enterre
Dans la cave où est le vin. *bis.*
bis. Les pieds contre la muraille,
La tête sous le robin.
Tin, tin, terlintintaine,
Tin, tin, terlintintin.

L'ÂNE QUI CHANGE DE PEAU.

1^{er} COUPLET.

Quand Marion va au moulin,
Filant sa quenouille de lin,
Monté dessus son âne;
A l'âne, à l'âne, à l'âne !
Monté dessus son âne Martin,
Elle allait au moulin.

2^e COUPLET.

Quand le meunier la vit venir,
De rire il ne put se tenir;
Attachez là votre âne,
A l'âne, à l'âne, à l'âne !
Attachez là votre âne Martin,
Au pignon du moulin.

LA RECONNAISSANCE DES FILLES.

1^{er} COUPLET.

Quand j'étais chez mon père, *bis.*
Petite à la... titi lariti, ton ton lariton,
Petite à la maison.

2^e COUPLET.

On m'envoyait à l'herbè, *bis.*
J'allais cueillir... titi lariti, ton ton lariton,
J'allais cueillir le jone.

3^e COUPLET.

En cueillant la joncée, *bis.*
Je suis coulé'... titi lariti, ton ton lariton,
Je suis coulé' au fond.

4^e COUPLET.

Par le grand chemin passent *bis.*
Trois cavaliers... titi lariti, ton ton lariton,
Trois cavaliers gascons.

5^e COUPLET.

Ils m'ont demandé, belle *bis.*
Pêchez-vous du... titi lariti, tonton lariton,
Pêchez-vous du poisson.

6^e COUPLET.

Comment en pêcherai-je, *bis.*
Je suis coulé'... titi lariti, ton ton lariton,
Je suis coulée au fond.

7^e COUPLET.

Que donneriez-vous belle, *bis.*
Nous vous reti... titi lariti, ton ton lariton,
Nous vous retirerions.

8^e COUPLET.

Tirez toujours, dit-elle, *bis.*
Puis après nous... titi lariti, ton ton lariton,
Puis après nous verrons.

9^e COUPLET.

Quand la bell' fut tirée, *bis.*
Chanta une... titi lariti, ton ton lariton,
Chanta une chanson.

10^e COUPLET.

Ce n'est pas ça la belle, *bis.*
Que nous vous de... titi lariti, ton ton lariton,
Que nous vous demandons.

11^e COUPLET.

C'est votre cœur en gage, *bis.*
Savoir si nous... titi lariti, ton ton lariton,
Savoir si nous l'aurons.

12^e COUPLET.

Mon petit cœur en gage *bis.*
N'est point pour des... titi lariti, ton ton lariton,
N'est point pour des gascons.

13^e COUPLET.

C'est pour ces gens de guerre *bis.*
Qu'ont la barbe au... titi lariti, ton ton lariton,
Qu'ont la barbe au menton.

LE CHOIX D'UN ÉPOUX.

1^{er} COUPLET.

Quand la feuille était verte,
Malonlenla tourlalira,
Quand la feuille était verte,
J'avais quatre amoureux.

2^e COUPLET.

A présent qu'elle est sèche,
Malonlenla tourlalira,
A présent qu'elle est sèche,
Je n'en ai plus que deux.

ter.

ter.

3^e COUPLET.

Mon père il me demande,
Malonlenla tourlalira,
Mon père il me demande,
C'ti là que j'aim' le mieux.

ter.

4^e COUPLET.

Je ne veux point de Pierre,
Malonlenla tourlalira,
Je ne veux point de Pierre,
Il n'est point généreux.

ter.

7^e COUPLET.

Tandis que le gros Pierre,
Malonlenla tourlalira,
Tandis que le gros Pierre
Ne fait que ce qu'il veut.

5^e COUPLET.

Donnez-moi va mon Gui'aume,
Malonlenla tourlalira,
Donnez-moi va mon Gui'aume,
C'est c'ti là que je veux;

ter.

6^e COUPLET.

Il me mène à la danse,
Malonlenla tourlalira,
Il me mène à la danse,
Me ramène quand je veux.

ter.

LES REGRETS.

1^{er} COUPLET.

A la claire fontaine,
Dondaine, ma dondaine,
Les mains me suis lavé,
Dondaine ma, lonlanla,
Les mains me suis lavé,
Dondaine ma, dondé.

2^e COUPLET.

A la feuille d'un chêne,
Dondaine, ma dondaine,
Je les ai essuyées,
Dondaine ma, lonlanla,
Je les ai essuyées,
Dondaine ma, dondé.

3^e COUPLET.

A la plus haute branche,
Dondaine, ma dondaine,
Un rossignol chantait,
Dondaine ma, lonlanla,
Un rossignol chantait,
Dondaine ma, dondé.

4^e COUPLET.

Chante, rossignol chante,
Dondaine, ma dondaine,
Tant que t'as le cœur gai,
Dondaine ma, lonlanla,
Tant que t'as le cœur gai,
Dondaine ma, dondé.

5^e COUPLET.

Le mien n'est pas de même,
Dondaine, ma dondaine,
Il est bien affligé,
Dondaine ma, lonlanla,
Il est bien affligé,
Dondaine ma, dondé.

6^e COUPLET.

Pierre, mon ami Pierre,
Dondaine, ma dondaine,
A la guerre est allé,
Dondaine ma, lonlanla,
A la guerre est allé,
Dondaine ma, dondé.

7^e COUPLET.

Pour un bouton de rose,
Dondaine, ma dondaine,
Que je lui refusai,
Dondaine ma, lonlanla,
Que je lui refusai,
Dondaine ma, dondé.

8^e COUPLET.

Je voudrais que la rose,
Dondaine, ma dondaine,
Fut encore au rosier,
Dondaine ma, lonlanla,
Fut encore au rosier,
Dondaine ma, dondé.

9^e COUPLET.

Et que mon ami Pierre,
Dondaine, ma dondaine,
Fut encore à m'aimer,
Dondaine ma, lonlanla,
Fut encore à m'aimer,
Dondaine ma, dondé.

BAL BRETON.

1^{er} COUPLET.

J'ai un coquin de frère
Qui me fait enrager.
Il, il, il va dire à ma mère
Que, que, que j'aime mon berger.

bis.

bis.

2° COUPLET.

Oui, mon berger je l'aime,
Je ne m'en défends pas. } *bis.*
Mon, mon, mon berger a des charmes } *bis.*
Que, que, que les autres n'ont pas. }

3° COUPLET.

Bergers de ce village,
Venez me secourir. } *bis.*
Au, au, auriez-vous le courage } *bis.*
De, de, de me laisser mourir. }

UNE FEMME QUI S'AIT VIVRE.

1° COUPLET.

Quand j'étais chez mon père, } *bis.*
Oh gai... vive l'amour !
Garçon à marier,
Vive... ma lonlanlire,
Garçon à marier,
Vive le laurier !

2° COUPLET.

Je n'avais rien à faire, } *bis.*
Oh gai... vive l'amour !
Qu'une femme à chercher,
Vive... ma lonlanlire,
Qu'une femme à chercher,
Vive le laurier !

3° COUPLET.

A présent que j'en ai une, } *bis.*
Oh gai... vive l'amour !
Elle me fait enrager,
Vive... ma lonlanlire,
Elle me fait enrager,
Vive le laurier !

4° COUPLET.

Le soir quand je m'ramasse, } *bis.*
Oh gai... vive l'amour !
Elle a toujours soupé,
Vive... ma lonlanlire,
Elle a toujours soupé,
Vive le laurier !

5° COUPLET.

De perdrix, de bégass's, } *bis.*
Oh gai... vive l'amour !
Et de pigeons lardés,
Vive... ma lonlanlire,
Et de pigeons lardés,
Vive le laurier !

6° COUPLET.

Les os sont sous la table, } *bis.*
Oh gai... vive l'amour !
Jean, veux-tu les roucher,
Vive... ma lonlanlire,
Jean, veux-tu les roucher,
Vive le laurier !

7° COUPLET.

Jean passe à la ruelle, } *bis.*
Oh gai... vive l'amour !
Sur la paille à pleurer,
Vive... ma lonlanlire,
Sur la paille à pleurer,
Vive le laurier !

8° COUPLET.

Jean pleure, mon Jean pleure, } *bis.*
Oh gai... vive l'amour !
Tu auras beau pleurer,
Vive... ma lonlanlire,
Tu auras beau pleurer,
Vive le laurier !

9° COUPLET.

Tant que je serai jeune, } *bis.*
Oh gai... vive l'amour !
Je me divertirai,
Vive... ma lonlanlire,
Je me divertirai,
Vive le laurier !

10° COUPLET.

Et quand je serai vieille, } *bis.*
Oh gai... vive l'amour !
Je me retirerai,
Vive... ma lonlanlire,
Je me retirerai,
Vive le laurier !

11° COUPLET.

Dans quelque presbytère, } *bis.*
Oh gai... vive l'amour !
Avec un bon curé,
Vive... ma lonlanlire,
Avec un bon curé,
Vive le laurier !

12° COUPLET.

J'aurai du vin en cave, } *bis.*
Oh gai... vive l'amour !
A boire à mon souhait,
Vive... ma lonlanlire,
A boire à mon souhait,
Vive le laurier !

13° COUPLET.

Du rôti sur la table, } *bis.*
Oh gai... vive l'amour !
Du lard dans le charnier,
Vive... ma lonlanlire,
Du lard dans le charnier,
Vive le laurier !

14° COUPLET.

Dans la plus haute chambre, } *bis.*
Oh gai... vive l'amour !
Mon chaplet je dirai,
Vive... ma lonlanlire,
Mon chaplet je dirai,
Vive le laurier !

UNE FEMME MAL MARIÉE.

1^{er} COUPLET.

Mon père il m'a mariée...
J'entends la perdrix dans le bled;
Un laid vieillard il m'a donné.
J'entends la caille
Dedans la paille,
J'entends la perdrix dans le bled.

2^e COUPLET.

Un laid vieillard il m'a donné,
J'entends la perdrix dans le bled;
Qui n'a ni maille ni denier.
J'entends la caille, etc.

3^e COUPLET.

Qui n'a ni maille ni denier,
J'entends la perdrix dans le bled;
Qu'un gros bâton de vert pommier.
J'entends la caille, etc.

4^e COUPLET.

Qu'un gros bâton de vert pommier,
J'entends la perdrix dans le bled;
Oh l'quel il me rompt les côtés.
J'entends la caille, etc.

9^e COUPLET.

Apprendre aux garçons à danser,
J'entends la perdrix dans le bled;
Chanter, danser, c'est bon métier.
J'entends la caille, etc.

5^e COUPLET.

Oh l'quel il me rompt les côtés,
J'entends la perdrix dans le bled;
Vieillard si tu m'y bats mésé (1).
J'entends la caille, etc.

6^e COUPLET.

Vieillard si tu m'y bats mésé,
J'entends la perdrix dans le bled;
J'te plant'rai là, je m'en irai.
J'entends la caille, etc.

7^e COUPLET.

J'te plant'rai là, je m'en irai,
J'entends la perdrix dans le bled;
Je m'en irai au bois jouer,
J'entends la caille, etc.

8^e COUPLET.

Je m'en irai au bois jouer,
J'entends la perdrix dans le bled;
Apprendre aux garçons à danser,
J'entends la caille, etc.

(1) *Mésé* ou *mésui*, désormais, à l'avenir.

SERAI-JE NONNETTE ?

1^{er} COUPLET.

Mon père a fait faire
Un petit bois taillis *bis.*
Où le rossignol chante
Le jour et la nuit.
Serai-je Nonnette, oui ou non ?
Serai-je Nonnette ? je crois que non !

2^e COUPLET.

Où le rossignol chante
Le jour et la nuit *bis.*
Il chante pour ces filles,
Là, qui n'ont point d'amis.
Serai-je Nonnette, etc.

3^e COUPLET.

Il chante pour ces filles,
Là, qui n'ont point d'amis *bis.*
Ne chante pas pour moi,
J'en ai un, Dieu merci !
Serai-je Nonnette, etc.

4^e COUPLET.

Ne chante pas pour moi,
J'en ai un, Dieu merci *bis.*
Il est dans cette danse
Là, qui se divertit.
Serai-je Nonnette, etc.

5^e COUPLET.

Il est dans cette danse,
Là, qui se divertit *bis.*
Je le tiens par la main,
N'est-il pas bien joli ?
Serai-je Nonnette, etc.

6^e COUPLET.

Je le tiens par la main,
N'est-il pas bien joli ? *bis.*
Je crois qu'il a eu honte,
Je le vois qui rougit...
Serai-je Nonnette, etc.

7^e COUPLET.

Je crois qu'il a eu honte,
Je le vois qui rougit *bis.*
Je crois qu'il est content,
Le voilà qui sourit.
Serai-je Nonnette ?

L'AMOUR PAR PROCURATION.

1^{er} COUPLET.

Rossignol prend sa volée,
Au château d'amour s'en va;
Trouva la porte fermée,
Par la fenêtre il entra.
La violette double, double,
La violette doublera.

2^e COUPLET.

Trouva la porte fermée,
Par la fenêtre il entra.
Trouva grande compagnie,
Humblement la salua...
La violette double, double,
La violette doublera.

3^e COUPLET.

Trouva grande compagnie,
Humblement la salua.
Bonjour l'une, bonjour l'autre,
Bonjour la bell' que voilà...
La violette double, double,
La violette doublera.

7^e COUPLET.

S'il était venu lui-même,
N'aurait pas perdu ses pas;
Tout amant qui craint sa peine
Restera dans l'embarras.
La violette double, double,
La violette doublera.

4^e COUPLET.

Bonjour l'une, bonjour l'autre,
Bonjour la bell' que voilà...
La bell' votre amant vous mande
que vous ne l'oubliez pas.
La violette double, double,
La violette doublera.

5^e COUPLET.

La bell' votre amant vous mande
Que vous ne l'oubliez pas.
J'en ai bien oublié d'autres,
J'oublierai bien celui-là!
La violette double, double,
La violette doublera.

6^e COUPLET.

J'en ai bien oublié d'autres,
J'oublierai bien celui-là!
S'il était venu lui-même,
N'aurait pas perdu ses pas.
La violette double, double,
La violette doublera.

DÉSIR DE FILLE EST UN FEU QUI DÉVORE.

(Drolette galaise.)

1^{er} COUPLET.

Pierre est un bon gars ma mère,
Il m'a fait l'amour long-temps
Il m'a donné son ruban bleu,
Ma mère, ma chère mère,
Il m'a donné son ruban bleu,
Ma mère, je le veux. } bis.

2^e COUPLET.

— Ma fille qu'en feras-tu?
On dit que c'est un ivrogne? } bis.
— S'il boit un coup, j'en boirai deux...
Ma mère, ma chère mère,
S'il boit un coup, j'en boirai deux,
Ma mère je le veux.

3^e COUPLET.

— Ma fille qu'en feras-tu?
On dit qu'il vendra ses poules. } bis.
— S'il vend les poules, j'vendrai les œufs,
Ma mère, ma chère mère,
S'il vend les poules, j'vendrai les œufs,
Ma mère je le veux.

4^e COUPLET.

— Ma fille qu'en feras-tu?
On dit qu'il vendra ses vaches. } bis.
— S'il vend les vach's, j'vendrai les bœufs,
Ma mère, ma chère mère,
S'il vend les vach's, j'vendrai les bœufs,
Ma mère je le veux.

5° COUPLET.

— Ma fille qu'en feras-tu?
On dit qu'il part pour la guerre.
— S'il va en guerr', j'irons tous deux,
Ma mère, ma chère mère,
S'il va en guerre, j'irons tous deux,
Ma mère je le veux.

bis.

6° COUPLET.

Ma fille qu'en feras-tu?
On dit qu'il batt'ra sa femme.
— Si' m' donne un coup, j'en donn'rai deux,
Ma mère, ma chère mère,
Si' m' donne un coup, j'en donn'rai deux,
Ma mère je le veux!

bis.

COMME L'AMOUR REND BÊTE !

1^{er} COUPLET.

Vous qui n'connaissez point l'amour
Restez toujours de même.
On est tourmenté nuit et jour,
Dès le moment qu'on aime.
C'est la cause de tous mes maux ;
Qu'a b'en d'l'amour n'a point d'repos.
Qu'a b'en d'l'amour n'a point d'repos ;
Je l'sens ben par moi-même.

2° COUPLET.

Tout l'monde sait b'en dans le hameau
Que j'n'ai pas la bouch'close ;
Eh b'en, quand j'suis d'avant Isabeau
J'voudrais parler, mais j'n'ose.
Je reste planté comme un poteau.
Qu'a b'en d'l'amour, etc.

3° COUPLET.

L'autre jour, je pris mon fusil,
Pour aller à la chasse ;
Je tirai sur un corbeau gris,
Que j'pris pour une bécasse.
Je songeais à mon Isabeau.
Qu'a ben d'l'amour, etc.

4° COUPLET.

Eh b'en, puisque tu n'veux m'aimer,
Il faudra b'en qu'j'en meure !
Tu riras de m'voir enterrer,
Moi d'avance j'en pleure !
On écrira sur mon tombeau :
Qu'a ben d'l'amour, etc.

UNE VENGEANCE DE FEMME.

1^{er} COUPLET.

Mon père il m'a mariée,
Viv' le rossignol d'été,
Mon père il m'a mariée,
A ma mal-aventure...

bis.

2° COUPLET.

Un vieillard il m'a donné,
Viv' le rossignol d'été !
Un vieillard il m'a donné,
Qui m'a fait la vie dure.

bis.

3° COUPLET.

Dès la première journée,
Viv' le rossignol d'été !
Dès la première journée,
M'a mise à la charrue.

4° COUPLET.

Je ne savais charruer,
Viv' le rossignol d'été !
Je ne savais charruer,
Ni tenir la charrue.

bis.

5° COUPLET.

Il a pris son aiguillon,
Viv' le rossignol mignon !
Il a pris son aiguillon,
Et m'a b'en fort battue.

bis.

6° COUPLET.

Oh ! les mottes du garet (1),
Viv' le rossignol gai, gai !
Oh ! les mottes du garet,
Je me suis défendue.

bis.

(1) Garet, altération de guéret, champ.

7^e COUPLET.

J'suis allé dresser le lit,
Viv' le rossignol joli !
J'suis allé dresser le lit,
De mon côté la plume.

8^e COUPLET.

Du côté de mon vieillard,
Viv' le rossignol gaillard !
Du côté de mon vieillard,
Une roche pointue.

9^e COUPLET.

Mon vieillard en s'y couchant,
bis. Viv' le rossignol chantant ! *bis.*
Mon vieillard en s'y couchant,
L's'est cassé la tête.

10^e COUPLET.

Ça t'apprendra mon vieillard,
bis. Viv' le rossignol gaillard ! *bis.*
Ça t'apprendra mon vieillard,
A traiter femme en bête !!!

RIEN SANS PEINE.

1^{er} COUPLET.

Là haut sur ces montagnes
Là bas dans ces verts prés
J'ai entendu la plainte,
D'un amant soupiner.
Lonfala deritaine,
Lonfala derité.

2^e COUPLET.

J'ai entendu la plainte
D'un amant soupiner.
Soupire amant, soupire,
Tu auras beau pleurer, etc.

3^e COUPLET.

Soupire amant, soupire,
Tu auras beau pleurer;
Tu n'auras point nos filles,
Non, sans les demander, etc.

4^e COUPLET.

Tu n'auras point nos filles,
bis. Non, sans les demander;
Encore on les demande,
Y a d'la peine assez, etc.

5^e COUPLET.

Encore on les demande,
Y a d'la peine assez;
Faut les mener aux danses,
Avec elle' faut danser, etc.

6^e COUPLET.

Faut les mener aux danses,
Avec elle' faut danser.
Il faut les mener boire,
Pour ell's il faut payer, etc.

7^e COUPLET.

Il faut les mener boire,
Pour ell's il faut payer;
Il faut les reconduire
Un flambeau allumé, etc.

8^e COUPLET.

Il faut les reconduire
Un flambeau allumé;
A trois pas de la porte,
Trois fois les saluer, etc.

9^e COUPLET.

A trois pas de la porte,
Trois fois les saluer;
Le chapeau jusqu'à terre
A leur toucher le pied.
Lalonfala deritaine,
Lalonfala derité.

LE FAUX BERGER.

1^{er} COUPLET.

L'autre jour, dessous la coudrette,
Le long de ces... turlututu,
Le long de ces... lanla delirette,
Le long de ces verts prés.

2^e COUPLET.

J'ai rencontré ma bergerette,
Occupée à... turlututu,
Occupée à lanla delirette,
occupée à filer.

3^e COUPLET.

Lors, je me suis approché d'elle,
Pour lui vouloir... turlututu,
Pour lui vouloir... lanla delirette,
pour lui vouloir parler.

4^e COUPLET.

Elle a levé sa quenouillette
Et a voulu... turlututu,
Et a voulu... lanla delirette,
Et a voulu frapper.

5^e COUPLET.

Toubeau, toubeau, ma bergerette,
Je suis votre... turlututu,
Je suis votre... lanla delirette,
Je suis votre berger.

6^e COUPLET.

Mon berger n'a point de manchette,
Ni d'épée au... turlututu,
Ni d'épée au... lanla delirette,
Ni d'épée au côté.

7^e COUPLET.

Mon berger n'a qu'une musette,
Pour me faire... turlututu,
Pour me faire... lanla delirette,
Pour me faire danser.

UNE BONNE PRÉCAUTION.

1^{er} COUPLET.

Fillettes qui êtes ici
Et qui n'avez pas d'amant,
Prenez-en un je vous pri',
Car c'est un plaisir charmant.
Tes beaux yeux, ma brunette, m'ont touché vivement. *bis.*

2^e COUPLET.

Prenez-en un je vous pri',
Car c'est un plaisir charmant.
Pour moi, j'en ai un qui m'aime,
Qui m'aime bien tendrement.
Tes beaux yeux, ma brunette, m'ont touché vivement.

3^e COUPLET.

Pour moi, j'en ai un qui m'aime,
Qui m'aime bien tendrement.
Il est toujours à me dire :
Mon p'tit cœur, je t'aime tant !
Tes beaux yeux, ma brunette, m'ont touché vivement.

4^e COUPLET.

Il est toujours à me dire :
Mon p'tit cœur, je t'aime tant !
Nous ferons un hermitage,
Tous les deux irons dedans.
Tes beaux yeux, ma brunette, m'ont touché vivement.

5^e COUPLET.

Nous ferons un hermitage,
Tous les deux irons dedans.
Nous graverons sur la porte,
Ici des amants constants.
Tes beaux yeux, ma brunette, m'ont touché vivement.

6^e COUPLET.

Nous graverons sur la porte,
Ici des amants constants,
Et cela clôra le bec
A bien des gens médisants.
Tes beaux yeux, ma brunette, m'ont touché vivement.

UN BON CONSEIL.

1^{er} COUPLET.

Ah ! que les femmes sont folles
D'obéir à leurs maris,
Dame oui, dame vère ;
D'obéir à leurs maris,
Dame vère, dame oui !

2^e COUPLET.

Si j'en ai un comme les autres,
Je le frai b'en m'obéi',
Dame oui, dame vère ;
Je le frai b'en m'obéi',
Dame vère, dame oui !

3^e COUPLET.

Quand je serai de grand messe,
Le pot il fera bouilli',
Dame oui, dame vère ;
Le pot il fera bouilli',
Dame vère, dame oui !

4^e COUPLET.

Si la soupe n'est pas cuite,
J'li donn'rai du souveni',
Dame oui, dame vère ;
J'li donn'rai du souveni',
Dame vère, dame oui !

5^e COUPLET.

La cuillèr' par la mâchoire,
Tiens en v'là du souveni',
Dame oui, dame vère ;
Tiens en v'là du souveni',
Dame vère, dame oui !

LE ROI DE SARDAIGNE, CHYPRE ET JÉRUSALEM.

1^{er} COUPLET.

Vive le roi de Sardaigne,
C'est le roi des bons enfants; *bis.*
Il s'est f.... dans la tête (1)
De détrôner le Sultan.
Et ran plan plan, gar' gar' gar',
Et ran plan plan, gar' devant.

2^e COUPLET.

Il s'est f.... dans la tête,
De détrôner le Sultan;
Il a levé une armée,
De quatre-vingts paysans.
Et ran plan plan, etc.

3^e COUPLET.

Il a levé une armée,
De quatre-vingts paysans; *bis.*
Un âne est chargé de raves,
Pour nourrir le régiment.
Et ran plan plan, etc.

4^e COUPLET.

Un âne est chargé de raves,
Pour nourrir le régiment; *bis.*
Il a pour artillerie,
Quatre canons de ferblanc.
Et ran plan plan, etc.

5^e COUPLET.

Il a pour artillerie,
Quatre canons de ferblanc; *bis.*
En voyant une rivière,
Il la prit pour l'Océan.
Et ran plan plan, etc.

6^e COUPLET.

En voyant une rivière,
Il la prit pour l'Océan; *bis.*
Quand il fut sur la montagne,
Il dit : que le monde est grand.
Et ran plan plan, etc.

7^e COUPLET.

Quand il fut sur la montagne,
Il dit : que le monde est grand;
Voilà l'ennemi qu'approche,
Sauv' qui peut, allons-nous en.
Et ran plan plan, etc.

8^e COUPLET.

Voilà l'ennemi qu'approche,
Sauve qui peut, allons-nous en;
C'était un troupeau de chèvres,
Qui jetait la poudre au vent.
Et ran plan plan, gar' gar' gar',
Et ran plan plan, gar' devant.

(1) Les femmes chantent : *Il s'était mis dans la tête.*

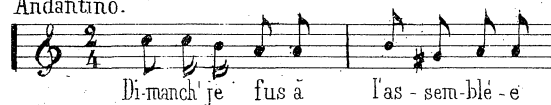
FIN.

1

1

LA SEMAINE BIEN REMPLIE.

Andantino.



Di-manch' je fus à l'as - sem-blé - e



Di-manch' je fus à l'as - sem-blé - e là comme je fus



regar-dé - e, ah! que j'suis mal - heu - reu se!



gai, je m'con - so - le - rai.

11

CE QUE VALENT LES HOMMES.

Gai.



Là haut là bas sous la coudrette oh! ah! ah!



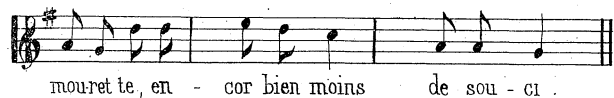
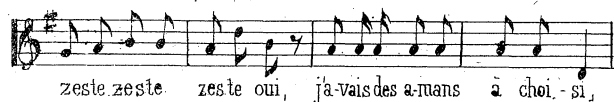
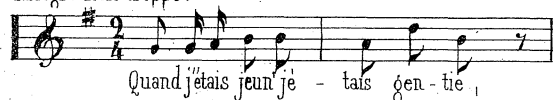
mariez vous, il est un ca - va - lier hon - nê - te,



mariez-vous jeu - ne fil - let - te, ma - ri - ez vous.

UNE FILLE AVISÉE.

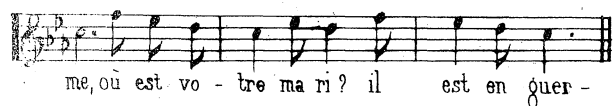
Allegro non troppo.



IV

LE DUC DE KERVOISY.

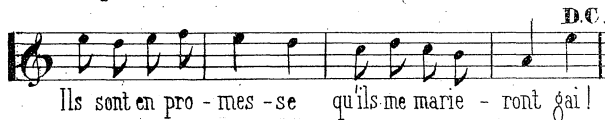
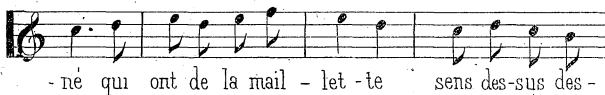
Andantino.



V

LES GARS DE LOCMINÉ.

Vif et animé.



D.C.

LA FILLE A MARIER.

Cantabile.

Ne pleurez pas belle fan - chon vous se-rez
ma - ri - é - e, - vous se-rez ma - ri-ée don -
dai - ne don-don vous se-rez ma - ri - é - e don .

Imp. Lith. de Cauderan, Vannes.

AIRS BRETONS.

Dolente.

Si tu vas é - toile au fir - ma - ment
je me fe - rai nu - a - ge blanc et
je sui - vrai lé - toile au fir - ma - ment .

Andante.

Ann hi - ni gouz e va dous, Ann hi - ni gouz
eo zur. Ann hi - ni ia-ouank a zo koant, Ann hi - ni gouz en
deuz ar gant. Ann hi - ni gouz e va dous, Ann hi - ni gouz eo zur .

TRADUCTION LITTÉRALE DU DERNIER CHANT :

C'est la vieille	‡	La vieille
Qui est ma douce		A de l'argent .
C'est la vieille		C'est la vieille
J'en suis sur .		Qui est ma douce ,
La jeune		C'est la vieille
Est jolie .	‡	J'en suis sur .

TABLE.

PREMIÈRE PARTIE. — Légendes et Contes.

	Pages
L'auberge de Saint-Louis.....	7
Rieux et Redon.....	16
Ty-en-Diaul.....	20
La lande de Lanvaux.....	28
Anecdotes.....	33
Saint Jugon.....	40
La contrée de Sérent.....	46
Josselin.....	55
Saint Maudé, saint Jacut, saint Gobrien.....	62
Béléan et le château de Garo.....	68
Quelques usages.....	75
Le pays de Guer.....	82
Alice de Quinipily.....	90
Le plus grand saint du Paradis.....	97
La Cathédrale.....	106
Le sorcier de Loyat.....	111
Le Châtelier.....	119
Kerleau.....	127
Cancoët.....	138
Kernascleden.....	146

DEUXIÈME PARTIE. — Chansons.

	Pages
La semaine bien remplie.....	155
Ce que valent les hommes.....	155
Une fille avisée.....	156
Le duc de Kervoisy.....	157
Les gars de Locminé.....	159
La fille à marier.....	160
Au diable la médecine.....	161
L'âne qui change de peau.....	161
Rien pour rien.....	162
La reconnaissance des filles.....	164
Le choix d'un époux.....	165
Les regrets.....	166
Bal breton.....	167
Une femme qui sait vivre.....	168
Une femme mal mariée.....	170
Serai-je Nonnette?.....	171
L'amour par procuration.....	172
Désir de fille est un feu qui dévoré.....	173
Comme l'amour rend bête!.....	174
Une vengeance de femme.....	175
Rien sans peine.....	176
Le faux berger.....	177
Une bonne précaution.....	178
Un bon conseil.....	179
Le roi de Sardaigne, Chypre et Jérusalem.....	180